This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

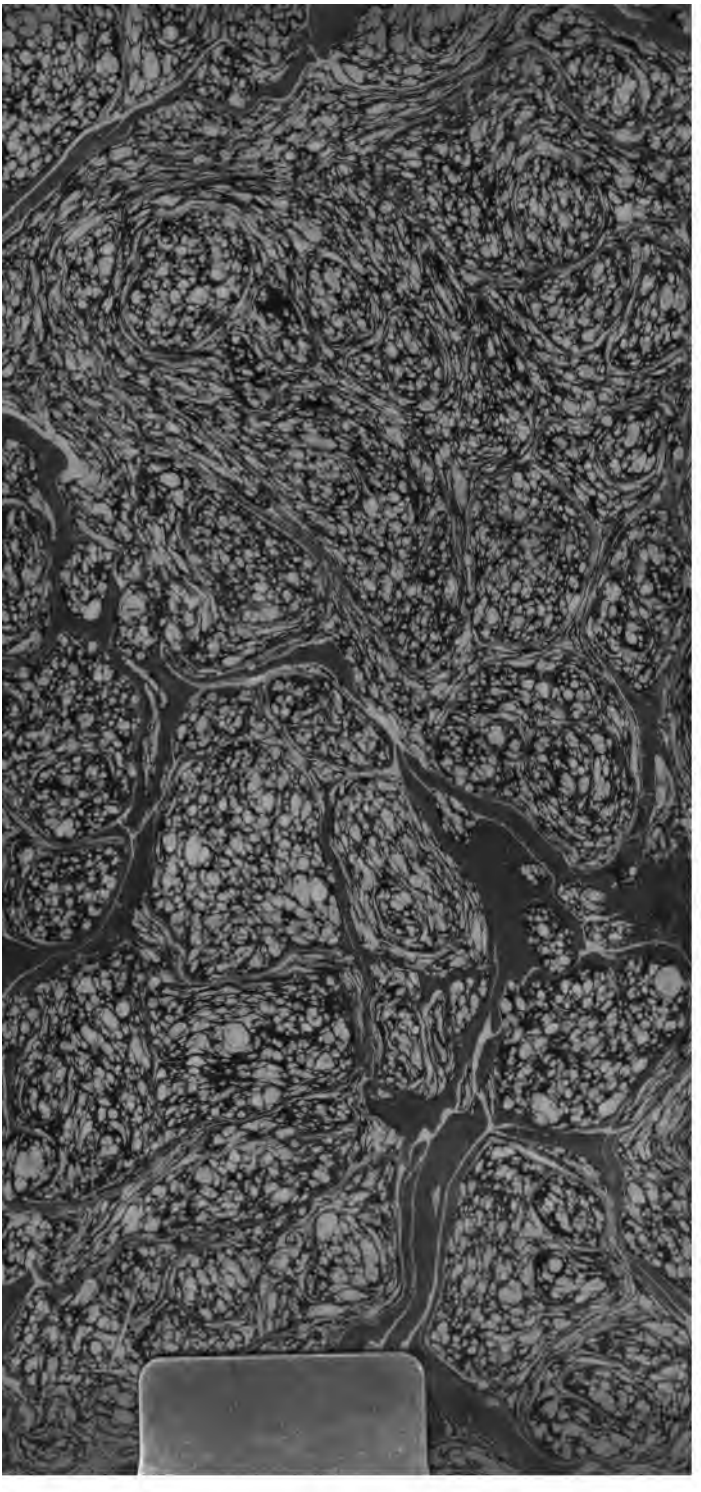
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

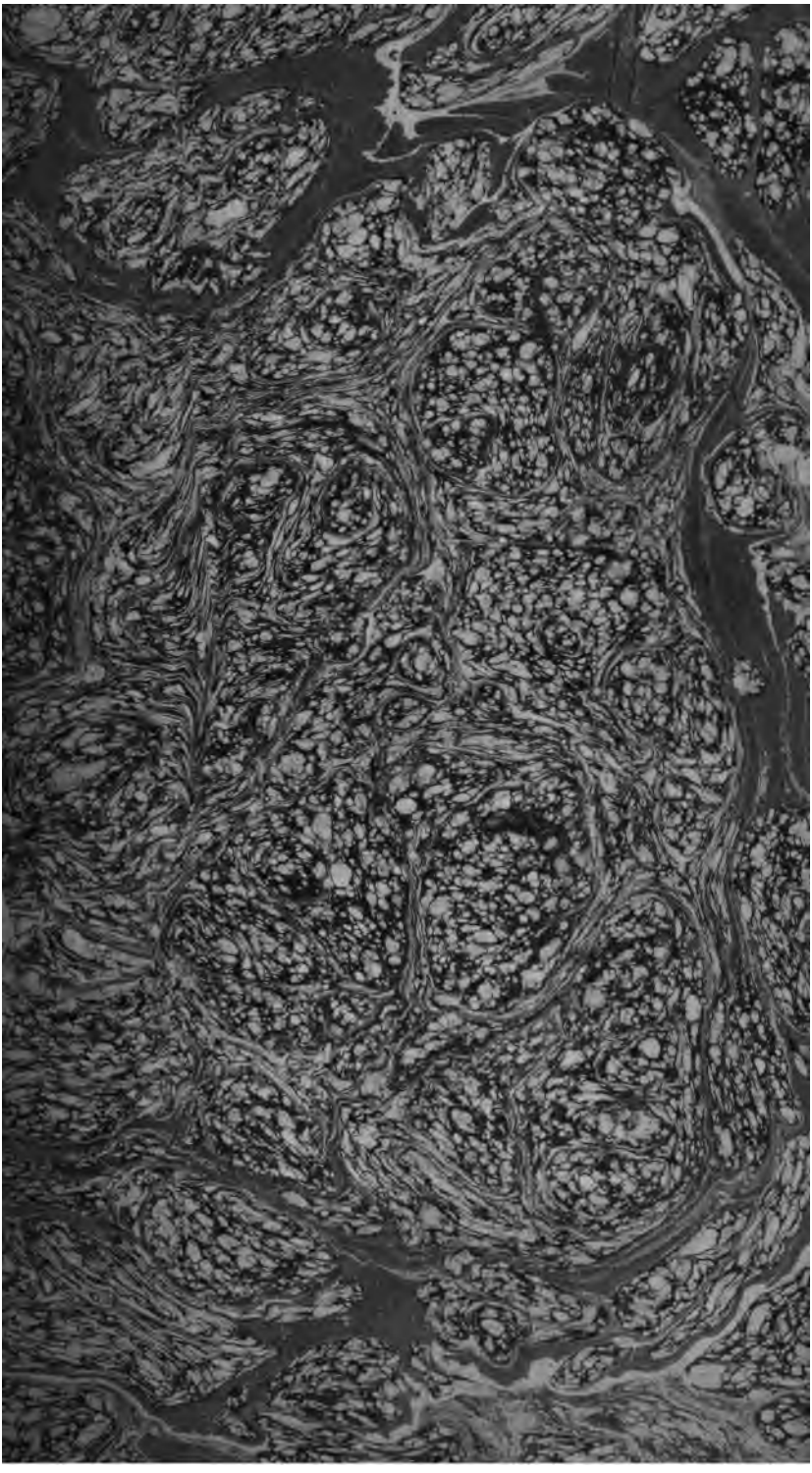
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`





70. a. 12.

DE LA

LITTÉRATURE FRANÇAISE

PENDANT

LE DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

DE LA

LITTÉRATURE FRANÇAISE

PENDANT

LE DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

« Dedi cor meum ut scirem prudentiam atque doctrinam, erro-
» resque et stultitiam; et agnovi quòd in his esset labor et
» afflictio spiritûs ».

Eccl.

A PARIS,

Chez Léopold COLIN, Libraire, rue Gît-le-Cœur, n° 4.

M DCCC IX.

BIBLIOTHECA · BODLEIANA ·

DE LA

LITTÉRATURE FRANÇAISE

PENDANT

LE DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

La fin du dix-huitième siècle, et les années qui ont immédiatement succédé, ont été signalées par des événemens si importans, que tout l'ensemble des affaires humaines en a été changé et renouvelé. La religion, les gouvernemens, la distribution des royaumes ont subi, non pas de simples modifications, mais des révolutions complètes. Les idées des hommes sur la politique, sur la morale, sur toutes les choses enfin où s'exercent leurs facultés, ont aussi pris une autre direction. L'histoire ne pourrait peut-être pas montrer un pareil exemple d'un changement

aussi vaste, aussi complet et en même temps aussi rapide dans la face du monde.

C'était un sujet bien digne d'exercer la curiosité, que de rechercher les causes de cette terrible convulsion. Le plus souvent, les mouvemens qui bouleversent les empires, peuvent être attribués à des influences directes et positives, aux dissentions des peuples, aux conquêtes d'un prince, aux talens d'un général, au poids insupportable d'une tyrannie, à la violation d'un traité. Mais, en France, le dix-huitième siècle n'avait pas été fécond en événemens. Parmi les hommes qui avaient possédé l'autorité, presqu'aucun n'avait montré un de ces grands caractères qui changent le sort des royaumes. Enfin, le siècle, jusqu'à ses dernières années, s'était écoulé, d'un cours assez tranquille, sans déchiremens, sans mouvemens extraordinaires. C'était sur-tout par la marche des opinions humaines, et par les productions de l'esprit, qu'il avait été remar-

quable. Les contemporains eux-mêmes s'étaient fort enorgueillis de ce développement de l'esprit humain, et en avaient fait le principal caractère de l'époque où ils vivaient.

Aussi c'est contre les opinions du dix-huitième siècle, et les écrits où elles sont déposées, que l'accusation a été portée. Parmi les accusateurs, quelques-uns, se laissant emporter par un esprit d'exagération et d'animosité, sont tombés, ce nous semble, dans une erreur remarquable. Isolant ce dix-huitième siècle de tous les autres siècles, ils le regardent comme une époque maudite, où un génie malfaisant a inspiré aux écrivains des opinions qu'ils ont répandues parmi le peuple. On dirait, à les entendre, que, sans les livres de ces écrivains, tout serait encore au même état que dans le dix-septième siècle; comme si un siècle pouvait transmettre à son successeur l'héritage de l'esprit humain, tel qu'il l'a reçu de son devancier. Mais il n'en est pas

ainsi. Les opinions ont une marche nécessaire. De la réunion des hommes en nation, de leur communication habituelle, naît une certaine progression de sentimens, d'idées, de raisonnemens, que rien ne peut suspendre. C'est ce qu'on nomme la marche de la civilisation; elle amène, tantôt des époques paisibles et vertueuses, tantôt criminelles et agitées; quelquefois la gloire, d'autres fois l'opprobre, et suivant que la Providence nous a jetés dans un temps ou dans un autre, nous recueillons le bonheur ou le malheur attaché à l'époque où nous vivons. Nos goûts, nos opinions, nos impressions habituelles en dépendent en grande partie. Nulle chose ne peut soustraire la société à cette variation progressive. Dans cette histoire des opinions humaines, toutes les circonstances sont enchaînées de manière qu'il est impossible de dire laquelle pouvait ne pas résulter nécessairement de la précédente. Ainsi, lorsqu'on a une fois commencé à blâmer

l'état où se trouvaient les esprits des hommes à un certain moment, le blâme remontant de proche en proche de l'effet à la cause, ne peut jamais s'arrêter.

Il semble donc que l'esprit humain est soumis, en quelque sorte, à l'empire de la nécessité ; qu'il est irrévocablement destiné à parcourir telle ou telle route dans tel ou tel temps, et à accomplir une révolution prescrite, ainsi que font les astres.

Le cours de cet astre amène, de temps à autre, des époques critiques pour les nations. Pendant quelque temps cette marche des idées humaines, d'abord lente et insensible, puis accélérée et rapide, ne change rien au bonheur des peuples; les lettres brillent, les sciences avancent à grands pas, les arts se perfectionnent, les lumières se répandent; puis tout-à-coup arrive un moment où les opinions généralement adoptées, où la disposition de tous les esprits, se trouvent discordantes avec les institutions actuelles. Alors

éclatent les terribles révolutions ; alors les gouvernemens s'écroulent ; les religions s'ébranlent ; les mœurs se perdent ; un long désordre, une agitation prolongée, travaillent cruellement les peuples. Enfin, la tempête s'appaise, et le calme se rétablit. Le besoin du repos rend les esprits plus dociles ; ils perdent la certitude et la vanité qu'ils attachaient à leurs opinions. Les circonstances indomptables brisent la force des caractères. De nouvelles habitudes se forment, d'après l'ordre nouveau qui s'établit. Et les fils retrouvent quelquefois une époque tranquille après avoir vu finir les malheurs de leurs pères. Puis recommence cette triste progression, qui doit amener les idées à redevenir un jour opposées aux institutions, et produire par-là de nouvelles catastrophes. C'est ainsi que la civilisation, par des alternatives de repos et d'agitation, conduit plus ou moins vîte les nations à leur décrépitude.

Nous avons été témoins d'une de ces

crises fatales; elle a éclaté sous nos yeux dans notre pays, qu'elle a accablé de malheurs longs et cruels. Quand la tranquillité s'est trouvée rétablie, chacun, dans son chagrin, a cherché la cause des maux passés. L'esprit de parti, reste des habitudes de faction, est venu se mêler dans cet examen; l'aigreur et les hostilités personnelles, fruits ordinaires de la controverse, ont pris la place du raisonnement. On a souffert, on trouve que c'est une consolation de haïr. Les uns, fiers de ce que d'autres s'étaient trompés, oubliant avec légèreté ou avec impudence leurs propres erreurs, ont voulu envelopper dans une vaste proscription tout ce qui tenait au dix-huitième siècle; les autres, engagés par d'anciennes habitudes, et se trouvant compris dans cette accusation, se sont attachés à défendre un temps qui était le leur. De cette sorte, la question, de grande et générale qu'elle pouvait être, est devenue un combat interminable d'argumens personnels. Le

dix-huitième siècle n'a été qu'un prétexte à la querelle. Les premiers en l'attaquant, n'ont songé qu'à porter des coups à leurs adversaires, qui, de leur côté, se sont crus obligés de parer des atteintes dirigées contre eux-mêmes individuellement.

Peut-être ceux qui n'ont pu prendre aucune part aux événemens passés, qui sont venus trop tard pour embrasser un parti, et qui n'ont été pour rien dans ces discordes mal éteintes, pourraient-ils avoir plus d'impartialité. Ce sentiment les ferait remonter à des causes plus générales. Le siècle leur paraîtrait comme un vaste drame, dont le dénouement était inévitable, de même que le commencement et la marche étaient nécessaires. Ils suivraient le cours des opinions pendant cette époque, chercheraient le point de départ, marqueraient les divers degrés qui ont été parcourus, et le terme qui a été atteint. La littérature ne serait, à leurs yeux, ni une conjuration entreprise en commun par tous les écrivains

pour renverser l'ordre établi, ni un noble concert pour le bonheur de l'espèce humaine; ils la considéreraient comme l'expression de la société; ainsi que l'ont définie d'excellens esprits. Appliquant cette idée au dix-huitième siècle, ils la développeraient dans tous ses détails. Ils essayeraient de faire voir que les lettres au lieu de disposer, comme quelques-uns le disent, des opinions et des mœurs d'un peuple, en sont bien plutôt le résultat; qu'elles en dépendent immédiatement; et qu'on ne peut changer la forme ou l'esprit d'un gouvernement, les habitudes de la société, en un mot, les relations des hommes entr'eux, sans que, peu après, la littérature n'éprouve un changement correspondant. Ils montreraient comment se forment les opinions du public, comment les écrivains les adoptent et les développent, et comment la direction dans laquelle marchent ces écrivains leur est donnée par le siècle. C'est un courant sur lequel ils naviguent, leurs

mouvemens en accélèrent la rapidité, mais ils lui doivent la première impulsion. Telle est l'idée qu'ils pourraient se former de l'influence des hommes de lettres. Ainsi au lieu de juger les écrits du dix-huitième siècle comme des actions dignes de blâme ou d'éloge, ils y verraient seulement des symptômes de la maladie générale. Ils éviteraient d'être accusateurs ou apologistes, pour tâcher d'être historiens. Toutefois craignant de tomber dans une coupable indifférence, il faudrait qu'ils ne pardonnassent point à la perversité et à la mauvaise foi. Ils chercheraient à découvrir le caractère et l'intention de l'écrivain, et ne le jugeraient pas uniquement d'après les opinions qu'il a professées, puisque toutes peuvent se trouver coupables ou innocentes suivant les circonstances. Ils n'imputeraient pas le mal à celui qui a cherché le bien dans la sincérité de son cœur; et s'ils reprochaient aux philosophes irreligieux d'avoir attribué la Saint-Barthelemi à la religion,

ils ne tomberaient pas dans la même faute, en chargeant la philosophie des massacres de Septembre.

En essayant de suivre cette marche, nous sommes dans l'obligation de monter plus haut que le dix-huitième siècle, et de parler rapidement des temps qui l'ont précédé, et auxquels il se rattache non pas seulement par le cours des ans, mais aussi par celui de l'esprit humain.

Depuis le seizième siècle, où de longues révolutions avaient enfanté de grandes et nouvelles choses, une certaine fermentation avait succédé à l'incendie. Les lumières se répandaient, les matériaux de l'antiquité étaient mis en évidence par les érudits pour servir d'exemple au génie, des religions se combattaient, et cette lutte avait fini par perfectionner leur morale, en jetant, dans quelques esprits, des doutes sur leur dogme. Toutefois les lettres et les sciences étaient pour bien peu dans l'existence des empires. Les passions et les intérêts des

princes, le caractère de la noblesse, le gouvernement des souverains, tels étaient les principes de changement et de révolution. Les hommes lettrés vivaient dans la solitude et dans l'inaction du cabinet. Leur esprit n'habitait pas le monde réel et ne quittait guère, soit les siècles passés, soit les hauteurs de la philosophie métaphysique. Rien dans leurs travaux n'était usuel ni applicable. Les événemens du jour leur importaient peu, et n'étaient point de leur ressort. Ils communiquaient, soit entr'eux, soit avec le public, par leurs livres seulement. Cette réunion habituelle des hommes oisifs, mettant en commun leurs idées, qui est une des circonstances importantes de nos mœurs, n'était pas dans les mœurs de ce temps-là. Les opinions des écrivains ne pouvaient avoir ni ensemble, ni influence dans l'état. Les personnes que leur position appelait à exercer quelque action politique, n'avaient pas, au milieu de leur vie active, le loisir d'acquérir des lumières

et de s'adonner à la réflexion ; sur-tout dans un temps où la domination absolue et terrible du cardinal de Richelieu ne leur laissait aucun repos.

Aussi-tôt après la mort de Richelieu, on voulut secouer le joug. Un changement quelconque inspire plus de courage. D'ailleurs le successeur du ministre n'avait pas hérité de son indomptable caractère. Mais comme ce n'était pas contre la royauté qu'on s'était accoutumé à murmurer, l'existence du trône ne fut nullement attaquée. On ne songea qu'à renverser le ministère. Dès que la révolte arrivait aux pieds du trône, elle s'inclinait avec respect, et se retirait. Tel fut le caractère de cette sédition, qui recommençait sans cesse et tournait sur elle-même, parce que les séditieux, s'étant imposé une borne respectable, ne pouvaient aller en avant. Il y eut cela de particulier que la Fronde, n'opérant aucun bouleversement, attaquant tout, sans rien renverser, laissa chaque homme et chaque

classe à sa place. C'est ce qui contribua à terminer promptement et complètement cette espèce de révolution. Personne n'avait à déchoir, aucune vanité n'avait à souffrir. Il n'y avait pas, comme on l'a vu depuis, une barrière insurmontable entre le passé et l'avenir.

Cependant un tel état de désordre et d'indiscipline devait nécessairement avoir laissé des traces dans les esprits, et devait leur avoir appris à ne plus respecter ce qui avait été autrefois l'objet de leur vénération. On avait chansonné une reine et un cardinal; un coadjuteur de Paris avait compromis son caractère ecclésiastique de mille manières, les princes avaient bafoué le parlement, un petit fils de Henri IV avait été livré à la risée publique. Ce n'est pas impunément qu'on offre un pareil spectacle au peuple; quoiqu'il ne fût alors ni très-éclairé, ni très-réfléchissant, on l'avait tellement mêlé à toutes ces choses, qu'elles avaient dû le frapper. Si ce n'était pas sur les derniers

rangs de la société que s'exerçaient ces influences, elles se répandaient du moins dans la classe oisive et aisée de la capitale.

Mais bientôt commença à régner un roi, comme il le fallait pour faire disparaître les traces de la Fronde. De la dignité et de la grace, de la gravité et de la politesse, un esprit despotique, mais sachant respecter les convenances, tel fut le caractère d'un souverain qui devait exercer une si grande influence sur la nation, et dont le règne devait être signalé par un changement presque total dans le caractère français. Ce ne fut pourtant pas sans quelque peine qu'il parvint à façonner la Cour et la France, suivant ses desirs. Les grands seigneurs conservèrent quelque temps un ton d'indépendance et de légèreté, héritage dégénéré du caractère franc et téméraire de leurs ancêtres. Des exils et des bienfaits firent disparaître cet esprit d'opposition qui ne s'appliquait plus qu'à de petites intrigues.

Le parlement fut contraint de ne plus se regarder comme le défenseur des droits de la nation. La Cour fut transportée hors de Paris, devenu odieux par ses révoltes. Les courtisans ne furent plus détournés de l'obéissance et de l'admiration, par la société des hommes qui, n'approchant pas du Monarque, n'étaient pas subjugués par le même prestige. Enfin, l'œuvre du cardinal de Richelieu fut consommée. Le système de gouvernement qu'il avait établi par la violence, se trouva dorénavant conforme aux nouvelles mœurs de la nation.

Voyons maintenant si nous n'apercevrons pas que les lettres aient aussi changé de caractère sous le règne de Louis XIV. Il semble que dans les ouvrages publiés dans le milieu du dix-septième siècle, on peut reconnaître une physionomie plus grave et plus forte. Les écrivains n'étaient pas rebelles à l'autorité, ne prétendaient aucunement à l'indépendance; mais quand on se borne à

obéir au pouvoir, sans chercher à lui plaire, l'esprit conserve la plus grande part de sa liberté. La vie des littérateurs était studieuse et solitaire. Leur imagination s'allumait par le spectacle des grands événemens dont ils étaient témoins. Quelquefois on recherchait le secours de leur plume, et le fruit de leurs veilles allait se mêler aux intérêts du monde.

De ces circonstances résultent cette hardiesse dans les maximes, cette indépendance dans les idées, ce jugement audacieux de toutes choses qu'on remarque dans Corneille, dans Mezeray, dans Balzac, dans Lamothe-Levayer. En même temps, et plus particulièrement pendant la Fronde, on voit une foule d'écrits, d'un autre caractère, qui devait aussi bientôt disparaître. La légèreté, la familiarité, la gaieté, souvent profonde de Charleval, de Saint-Evremont, d'Hamilton, son élève (quoiqu'il ait écrit plus tard), dépendent aussi des circonstances de cette époque. Le cardinal de Retz sut de même conserver

dans ses mémoires le style du héros de la Fronde. Pascal qui, alors commença à briller, se ressent aussi de ces influences. Plus tard, lorsque le grand Arnauld vivait dans l'exil, son ami n'aurait pu empreindre les Provinciales de ce caractère de force et d'indépendance, qui se montre également dans la plaisanterie et dans le sarcasme sérieux. Molière, qui avait vécu dans la société de plusieurs de ces hommes, en garda quelque chose de mâle dans son talent, de profond dans ses observations, et de plaisant dans sa manière. Racine, plus jeune, mais qui avait fréquenté les derniers restes de cette école, en montre des traces dans ses premiers ouvrages; et sans doute Britannicus, méconnu par une cour et un public déjà changés, est un résultat de cette première direction. Il prit une autre route, et heureusement son génie a semblé n'y rien perdre.

Le besoin du repos, la reconnaissance pour celui à qui on le devait, le spec-

tacle nouveau d'une Cour qui avait soumis et même séduit la nation, tournèrent les esprits d'un autre côté. Tous se firent une gloire de contribuer à la gloire du Monarque. Tout fut destiné à lui complaire. Le talent, à cette époque, avait assez de force intérieure pour que cette destination ne lui ôtât que peu de chose de sa chaleur et de son originalité. L'arbre dont la végétation est vigoureuse ne s'élève pas moins haut pour avoir subi quelque contrainte.

Mais il faut le reconnaître, tout ce qui a fait la gloire de Louis XIV : ministres, généraux, écrivains, tous avaient reçu la naissance et l'éducation dans un temps où son gouvernement n'avait pas encore pris son assiette. Leur génie fut, pour ainsi dire, trempé dans un temps où les ames avaient plus de vigueur et de liberté. Quoiqu'il en soit, cette première génération d'hommes une fois épuisée, elle ne se renouvela pas. L'influence de Louis XIV ne fit

rien naître de semblable autour de lui. Son éclat commença à se ternir, quand il eut perdu ce noble cortége. L'obéissance continua à être la même, le souverain fut toujours entouré de toutes les apparences du respect; mais l'admiration et l'enthousiasme n'y étaient plus. Au commencement de son règne, il avait ébloui tout ce qui l'entourait, et les sentimens qu'il inspirait à ses courtisans, s'étaient répandus dans toute la France. Sur la fin, sa Cour, qui le voyait de près, se départit la première de cette adoration. Comment, en effet, de jeunes princes et de jeunes seigneurs pouvaient-ils conserver intérieurement quelque vénération pour un Roi qui exigeait la régularité des mœurs, tandis qu'à la face de son royaume, il faisait, au mépris des lois les plus révérées, élever et reconnaître comme ses enfans les fruits d'un double adultère; qui croyait constater son amour et son respect pour la religion, en persécutant les protestans et les derniers restes de Port-royal; qui ne

rougissait point enfin de porter publiquement le joug d'une femme dont l'esprit et le caractère convenaient pour gouverner un couvent, mais non pas pour régir un empire? Quoique ces contradictions fussent, pour ainsi dire, cachées sous une représentation imposante, quoique les malheurs, qui furent le fruit de toutes ces fautes, fussent supportés avec la plus noble résignation, on conçoit cependant que la nouvelle génération qui n'avait pas assisté au spectacle de la gloire et de la prospérité du vieux Monarque, qui ainsi n'était pas subjuguée par la puissance des souvenirs, ne devait plus être fière du joug, comme l'avaient été ses pères. Devant les regards du Roi, à son majestueux aspect, nul n'osait enfreindre les règles qu'il avait prescrites. Mais, dans son propre palais, ses enfans, leurs favoris, leurs contemporains, se livraient à des désordres qu'on dérobait aisément aux yeux affaiblis de l'auguste vieillard. La religion et les mœurs devenaient peu à peu un

objet de ridicule. On s'accoutumait à les considérer comme de vaines lois, en les voyant se prêter chaque jour aux fantaisies du Souverain, qui pourtant s'imaginait les observer, et voulait que les autres s'y conformassent strictement.

Cependant, la vie oisive de la Cour, la conversation des femmes avaient détruit ce caractère de gravité que les Français avaient eu jadis, et les avaient amenés à une frivolité qui s'est encore accrue depuis. Le spectacle du désordre n'inspirait pas ces haines vigoureuses que doivent ressentir les ames honnêtes. Il répandait une certaine indifférence pour les principes; un esprit de doute sur des opinions que les hommes avaient jusqu'alors respectées; une habitude de se jouer de tout; un cynisme déhonté, qui, après avoir couvé long-temps pendant la vieillesse de Louis XIV, et avoir affligé ses derniers regards, finirent par s'asseoir sur le trône dans la personne de Philippe d'Orléans.

Toutefois, il y avait encore à la Cour

des hommes d'un rang élevé, qui reconnaissaient les erreurs du Roi, et savaient les juger, sans perdre les sentimens de respect et d'obéissance. Fénélon vivait au milieu de cette société, et y répandait ses vertueux sentimens. Là, on ne prenait pas occasion de décrier la morale et la religion, parce que ceux qui la professaient ne savaient pas s'y conformer. En observant les fautes et les faiblesses du monde qui l'environnait, en voyant comment les passions et les penchans triomphent des meilleures intentions, Fénélon apprit à professer une vertu douce et tolérante. Il s'aperçut aussi que ceux qui obéissaient à la morale et à la religion par une crainte et une soumission aveugles, ne savaient pas en faire un digne usage, et il chercha à leur donner un pouvoir qui eût sa source dans l'amour, les lumières et la persuasion. Il pensa que, puisque les Rois étaient sujets à l'erreur, et que cette erreur faisait le malheur des peuples, les lois devaient

servir de bornes au pouvoir royal. Il fut disgracié, et presque persécuté. Son élève, qui, on aime à le croire, eût fait le bonheur de la France, fut, durant sa vie, mal accueilli de son aïeul, qui voyait en lui une critique vivante de sa conduite, et il parut ridicule à cette jeunesse de la Cour, qui ne voulait blâmer les fautes du Roi, que pour autoriser un désordre plus grand.

Fénélon n'est pourtant pas le dernier qui ait fait entendre les paroles de la religion et de la philosophie, de la vertu et de la douceur heureusement associées pour le bonheur et l'instruction des hommes. Il se trouva immédiatement après lui un Prélat éloquent et respectable, qui donna aux préceptes de raison et de liberté, l'autorité de la parole de Dieu, et qui leur imposa pour bornes la religion et la soumission aux lois. Tel fut le caractère de la suave éloquence de Massillon. Bossuet avait fait retentir dans la chaire toutes les maximes qui établis-

sent le pouvoir absolu des Rois et des ministres de la Religion. Il avait eu en mépris les opinions et les volontés des hommes, et il avait voulu les soumettre entièrement au joug. Massillon, qui ne vivait pas, comme Bossuet, sous un gouvernement noble et imposant, sur lequel on pût s'en reposer pour la gloire de la nation, ne fut pas inspiré de la même manière. En exhortant les citoyens à l'obéissance, il rappela sans cesse au Prince qu'il fallait la mériter. Il fit entendre la vérité à un jeune Roi qui profita bien mal de ces hautes leçons, et dont la conduite accrut sans cesse un sentiment qui commençait à se montrer ouvertement, le mépris de l'autorité.

Son éloquence participa du caractère de ses opinions. Elle ne fut pas, comme celle de Bossuet, puissante par la hauteur et l'énergie, par une sorte d'âpreté et de terreur qui subjuguent et terrassent les esprits. Massillon ne s'empare point de la persuasion par autorité et de vive force. La mar-

che de ses pensées est plus graduée, il les développe, il amène par degrés le lecteur à les partager ; et s'animant peu à peu d'une sainte chaleur, il remplit les cœurs, et par une autre route produit aussi tous les nobles effets de l'éloquence. On observe aussi qu'il usa de la langue d'une autre manière. Bossuet, versé profondément dans les lettres saintes, plein d'une érudition que la controverse avait rendue nécessaire, Bossuet transporta dans ses discours le langage même de l'Ecriture, les formes simples et audacieuses des locutions orientales, et la langue céda à la force de sa pensée. Massillon se conforma davantage au génie plus timide qu'avait pris notre langue. On avait déjà beaucoup écrit. On était habitué à des formes de style consacrées par de grands succès ; il n'était plus possible de disposer aussi librement du langage, et de lui donner un caractère individuel et original.

Le dix-huitième siècle produisit encore quelques hommes qui, par leur caractère

et la couleur de leurs écrits, semblent tenir au règne de Louis XIV, bien qu'ils aient vécu plus tard. Parmi eux, on peut remarquer l'abbé Fleury, qui avait mérité l'estime et la protection de Fénélon; tous les partis, d'un commun accord, lui ont donné le surnom du *judicieux Fleury*. L'Histoire ecclésiastique est un travail immense, où l'on trouve plus que de l'érudition. Elle est écrite avec critique et bonne foi. Les nombreuses questions métaphysiques qui font partie du sujet, sont expliquées avec clarté et profondeur. Le tableau des événemens du monde qui se rapportent à la religion, est tracé simplement et à grands traits. Dans les discours qui accompagnent cette histoire, l'auteur a su mettre tant d'impartialité, que Voltaire lui a pardonné de n'y avoir pas mis d'indifférence. Dans son livre sur le choix et la méthode des études, il a montré un sens droit et juste, un amour vif et éclairé de l'antiquité, sans pédanterie ni affectation.

Rollin, qui vécut loin du monde,

tout entier aux devoirs de son état, sut les retracer avec simplicité. Il chercha à inspirer à la jeunesse le goût de toutes les choses honnêtes, en même temps que l'amour des lettres. Il écrivit l'histoire avec simplicité, sans la dessécher ni la dénaturer. Il ne la travailla pas de manière à en faire la démonstration d'un système, comme on l'a vu depuis.

Plus illustre qu'eux, d'Aguesseau, citoyen plein de constance et de vertu, au milieu de la corruption universelle, ne céda jamais ni aux inductions du vice, ni aux abus de l'autorité; il occupa ses loisirs par l'étude des lettres et des sciences, et donna un des derniers exemples de la conduite que doit tenir un magistrat dans la Monarchie française, en suivant les traces qu'avaient laissées dans cette carrière tant de vertueux prédécesseurs. On retrouve dans son style, plein de gravité et de douceur, tout le caractère de sa vie. Maintenant, il faut prendre congé de ces derniers vestiges d'un temps qui n'était plus,

et rentrer, pour n'en plus sortir, dans cette littérature qui reçut si puissamment l'influence des mœurs, et qui en prit tout le caractère.

La Cour de Louis XIV était déjà changée; elle avait déjà adopté un esprit et des principes nouveaux, que les lettres marchaient encore dans la direction que lui avaient précédemment imprimée les illustres auteurs qui s'évanouissaient l'un après l'autre. Campistron, et les imitateurs de Racine, se traînaient servilement sur les traces de leur modèle, avec plus ou moins de succès, sans donner à leurs productions une couleur particulière. Au lieu d'approfondir les sentimens, et de les chercher dans leur propre inspiration, ils s'attachaient à copier les formes du style de leur maître.

La comédie avait gardé plus de vigueur et de gaîté. Les caractères, les ridicules, la physionomie des divers états de la société avaient conservé encore quelque chose de saillant, qui depuis s'est effacé. Regnard

et Dancourt représentaient avec une grande verve de plaisanterie et d'esprit, parfois même avec profondeur, les mœurs corrompues de leur temps. Le Sage, leur rival dans la comédie, appliquait le même genre de talent au roman, qui prenait ainsi entre ses mains un caractère tout nouveau. Il n'appartenait qu'à un auteur de l'école de Molière de produire *Gil Blas*, qui n'est, en effet, qu'une comédie de forme différente. C'est la peinture du cœur humain sous l'aspect du vice et du ridicule ; mais Le Sage, comme Molière, savait approfondir l'homme sans le disséquer. Rien dans ses ouvrages ne montre l'analyse ; il est un des derniers qui ait su peindre au lieu de décrire. Plus tard, on s'est imaginé qu'on était plus profond, parce qu'on étalait tout le travail de l'observation, et que l'imagination avait perdu le pouvoir de reproduire la nature.

Ajoutons que les comiques de cette époque sont curieux à consulter, comme monument historique et comme témoins

authentiques des mœurs du temps. Ils montrent qu'il n'y avait pas un long chemin à faire pour passer de la fin du règne de Louis XIV à la régence du duc d'Orléans. Ce fut presqu'une transition insensible pour l'esprit de la nation. Mais la différence fut grande et fatale entre les deux gouvernemens.

Quelques historiens se reportent à ce moment. Daniel falsifiait au profit de l'autorité royale les annales de la nation, et détruisait tout le charme que les narrateurs contemporains avaient répandu sur les nobles souvenirs de l'ancienne France. Quarante ans avant, le spirituel et profond Mezeray avait bien mieux conservé l'esprit et le caractère national. Vertot, quoique peu exact, dénué de force et de simplicité, réussissait mieux que Daniel, et savait du moins intéresser.

Cependant, au-dehors de la France étaient plusieurs écrivains animés d'un esprit particulier. C'étaient les réformés, exilés par la révocation de l'édit de Nantes.

Ils se vengeaient chaque jour de la persécution qu'ils avaient injustement éprouvée, en calomniant le Roi et la religion catholique. Leurs écrits, en pénétrant en France, trouvaient des esprits disposés au mécontentement, aigris par les malheurs de la guerre, et accroissaient le mépris de l'autorité et des lois.

Parmi ces réfugiés, brillait un homme dont les productions vivront long-temps, tandis que leurs libelles obscurs ont été presqu'aussi-tôt oubliés. C'était Bayle, le plus hardi et le plus froid douteur de tous les philosophes. D'ordinaire, les écrivains se servent du doute pour détruire ce qui existe, afin d'y substituer leur opinion. C'est une arme dont ils se servent pour conquérir. Chez Bayle, le doute est un but, et non pas un moyen. C'est un équilibre parfait entre toutes les opinions. Rien ne fait pencher la balance. L'esprit de parti, les préjugés, l'influence de l'éloquence, les séductions de l'imagination, rien ne touche Bayle, rien ne peut le déterminer.

Toutes les opinions lui semblent probables ; quand il en trouve de mal défendues, il s'en empare, et vient à leur appui pour qu'elles ne perdent pas leur cause. Chose étrange, il semble se complaire dans une telle incertitude, son ame n'est point oppressée et déchirée par cette ignorance des questions qui importent le plus à l'homme. Il les aborde, et se réjouit de ne les pouvoir résoudre. Ce qui a fait le supplice épouvantable de tant de grands esprits, de tant d'ames élevées, est une sorte de jeu pour lui.

On a attribué à la philosophie de Bayle une dangereuse influence ; au premier abord, cet équilibre entre les opinions peut séduire, il est vrai, quelques esprits qui croient y voir de la supériorité. Mais le doute de Bayle est un doute savant, et il raille bien plus ceux qui rejettent légèrement et sans examen, que ceux qui croient avec soumission. Jadis le savoir conduisait quelques hommes à douter. Depuis, l'ignorance et la frivolité ont

ouvert un plus large chemin. Ce ne sont pas des ouvrages comme ceux de Bayle, qui égarent le vulgaire; cependant, quand ils parurent, ils durent servir d'appui aux sentimens de doute qui commençaient à miner sourdement toutes les croyances.

Lorsque, pendant quelques années, la littérature eut suivi les traces du siècle de Louis XIV, sans avoir produit rien de marquant et d'original, quelques hommes de talent montrèrent qu'il n'appartient qu'à la médiocrité d'imiter servilement, et que pour acquérir une réputation durable, s'il faut suivre des guides, il est plus essentiel encore de se livrer à sa propre impulsion.

Un tragique nouveau parut sur la scène, et s'y fit remarquer sur-tout par un caractère nouveau et particulier. Crébillon, étranger aux modèles de l'antiquité, ayant peu médité sur l'histoire, dépourvu de grandes et profondes pensées, écrivain sans correction et sans har-

monie, sut parfois donner aux passions une expression forte et sombre qui frappe et étonne l'esprit, sans émouvoir le fond du cœur. Il s'écarta entièrement de cet art où triomphait Racine, de cet art de s'emparer entièrement du cœur, en arrivant par des nuances successives, et toujours pleines de vérité, aux mouvemens les plus passionnés, et de conduire ainsi, par une route continue, le spectateur à partager la situation et les sentimens des personnages. Les imitateurs de Racine, croyant suivre la même marche que lui, avaient délayé la passion dans un vain parlage, et s'imaginant préparer les impressions tragiques, ils les avaient affaiblies. Crébillon, qui vécut dans la solitude, qui avait passé sa jeunesse loin de Paris, s'éleva au-dessus d'eux, par cela seul qu'il se livra à son propre génie, et qu'il en sut donner la couleur à ses ouvrages. Mais ce génie que d'heureuses circonstances préservèrent de tomb eda ns une fade imitation, est loin de pouvoir être égalé à celui des grands

tragiques de la scène française. Lorsque les tragédies de Crébillon parurent, elles ne furent pas autrement jugées ; quelques-unes obtinrent un grand succès, mais ce ne fut que long-temps après, qu'on essaya de porter leur auteur au premier rang, pour l'opposer à un écrivain qui s'y était placé. Cette renommée factice s'est écroulée depuis, et malgré la constante haine contre Voltaire, que deux ou trois générations de critiques se sont soigneusement léguée, Crébillon n'a pu se soutenir à côté de celui dont on avait voulu le faire le rival.

A-peu-près à la même époque parut un homme dont la réputation, acquise à meilleur titre, s'est aussi conservée plus grande. Il avait manqué à la gloire littéraire du siècle de Louis XIV, un poète lyrique, qui complétât cette réunion d'hommes célèbres, chacun dans un genre distinct; Malherbe n'avait pas eu, comme Corneille, l'avantage de trouver un successeur. La carrière lyrique offrait même

d'assez grandes difficultés pour qu'on n'espérât pas d'y obtenir un succès complet. Sans parler des obstacles que peut présenter la langue, sous le rapport de la syntaxe et de l'harmonie, il faut observer que la poésie joue, parmi nous, un tout autre rôle que chez les anciens ; elle faisait une partie essentielle de leurs mœurs et presque de leur langage ; elle exprimait des sentimens habituels ; elle s'occupait d'usages journaliers ; elle représentait les faits, tels qu'on les croyait ; les lieux, tels qu'on les avait sous les yeux ; elle adorait les dieux que célébrait le culte public ; en un mot, elle était pleine de réalité, et n'était point un langage de convention. Pour nous la poésie, et nous dirions même presque toute la littérature, n'est pas sortie de notre propre fonds. Si elle n'avait pas reçu d'importations étrangères et antiques, si elle était restée la fille de nos vieux fabliaux, de nos romans de chevalerie, de nos anciens mystères, de nos gothiques superstitions, elle

eût peut-être végété long-temps dans l'enfance, mais elle eût gardé un caractère national et vrai, une liaison intime avec nos mœurs, notre religion, nos annales, qui lui aurait donné un effet plus immédiat et plus complet; mais au seizième siècle, nos écrivains, au lieu de perfectionner les lettres gauloises, se portèrent pour héritiers de la Grèce et de Rome. Ils adoptèrent des dieux qui n'étaient point les nôtres, des mœurs qui nous étaient étrangères, et répudièrent tous les souvenirs français pour se transporter dans les souvenirs de l'antiquité. On commença à copier ou à travestir les modèles antiques, et à repousser les impressions et les inspirations de la vie habituelle. Les vers, jadis charme des palais et des vieux châteaux, les vers que nos rois et nos chevaliers, gens sans lettres et sans études, traçaient de la pointe de leur épée pour exprimer, sans art et sans difficulté, leurs amours et leurs chagrins, devinrent le patrimoine exclusif

des doctes qui connaissaient bien Horace et Pindare, mais qui oubliaient la nature.

Cette imitation des anciens eut d'abord un caractère pédantesque et entièrement hors de la vérité ; peu à peu il se forma une sorte de mélange. Les circonstances réelles modifièrent les emprunts qu'on faisait à la littérature ancienne, et il résulta de cette double action une direction moyenne, dans laquelle on a toujours marché depuis. Mais malgré la longue habitude, malgré que l'éducation nous ait presque identifiés avec ce système, la poésie a toujours conservé quelque chose d'apprêté et d'éloigné de nos mœurs. C'est toujours par une sorte de convention tacite que nous nous transportons dans son domaine. C'est ce qui nous laisse si loin des anciens, et sur-tout des Grecs, qui sont toujours dans la réalité, qui peignent ce qu'ils sentent, décrivent ce qu'ils voient, qui ne se croient pas dans l'obligation d'exagérer leurs impressions et d'enfler leur langage.

C'est spécialement dans la poésie lyrique, que ce vice peut se faire sentir. Là, le poète est entièrement livré à lui-même. Il faut qu'il nous dise ses propres sensations, ses sentimens, les peintures que s'est tracées son imagination. Nous avons bien voulu nous prêter à entendre Achille et Agamemnon parler un langage qui n'est pas le nôtre; mais l'homme de nos jours qui se transportera à Rome ou dans la Grèce pour décrire ce qu'il éprouve, arrivera difficilement à nous toucher. Son enthousiasme court grand risque d'être factice et de ne pas nous émouvoir. Voilà pourquoi les belles odes de Rousseau, et en général les morceaux les plus distingués de notre poésie lyrique, sont des poésies sacrées qui ont pris leur source dans notre religion, ou bien encore des odes destinées à raconter des impressions personnelles de douleur, d'amour, de volupté; toutes ces odes allégoriques où les dieux du paganisme arrivent pour célébrer des événemens con-

temporains, ou pour se mêler aux circonstances de notre vie, peuvent bien être des déclamations ingénieuses ; mais ce n'est pas la vraie poésie, celle qui va à l'ame.

Rousseau a apporté dans presque toutes ses odes une grande verve et une sorte d'harmonie pompeuse que seul il a su donner à notre langue. Mais il est quelquefois guindé, et son enthousiasme ne part pas toujours du fond du cœur; défaut qu'il est peut-être impossible d'éviter complettement dans la poésie lyrique française.

Rousseau, bien qu'il ait paraphrasé les pseaumes, bien que des hommes qui se sont donnés pour religieux l'aient pris pour un de leurs patrons, porte le caractère d'un écrivain déjà éloigné de l'école sévère du siècle de Louis XIV; sans parler des maximes de volupté et de morale indulgente répandues dans un grand nombre de ses odes, que doit-on penser d'un homme qui exerce à-la-fois

son talent dans des poésies sacrées et dans des épigrammes ordurières? Offrir une pareille contradiction, n'est-ce pas nous faire voir qu'on n'avait plus à craindre, comme auparavant, le blâme des hommes graves dont l'opinion était autrefois respectée?

Chaulieu, qui a chanté la volupté, et non pas, comme Rousseau, la sale débauche, contribuera mieux encore à montrer l'influence que les mœurs avaient déjà exercée sur les lettres. Cette société du Temple, dont il a chanté les plaisirs avec tant de grace et d'abandon, était l'héritière de la société des Tournelles. La gaîté des amis de Ninon avait passé, en prenant un caractère plus licencieux, chez les courtisans du grand-prieur de Vendôme. On sait assez quelles habitudes ce prince et son frère apportaient dans les camps, quels exemples ils y donnaient, quelles opinions ils y professaient, sans être retenus par le respect de leur rang. On peut conclure de là combien plus ils

devaient mépriser toute bienséance lorsqu'ils se retrouvaient dans leur voluptueuse retraite, au milieu de leurs familiers. Peu de choses devaient être respectées dans une telle société, et le poète a dû, pour plaire au prince qui l'admettait à son amitié, parler avec complaisance des plaisirs, avec légéreté de tout ce qui peut leur donner un frein.

C'est ici le lieu de nommer un homme qui paraît unir ensemble les deux époques. Fontenelle naquit assez tôt pour que les belles années du règne fameux brillassent sous ses yeux, et vécut assez longtemps pour voir les plus beaux titres de gloire du dix-huitième siècle. Neveu de Corneille, il s'essaya d'abord sur la scène tragique. Il en fut repoussé par des revers, et sa chute eut assez d'éclat pour mériter des épigrammes de Racine. Le zèle pour la gloire de son oncle et le ressentiment personnel engagèrent Fontenelle dans un parti opposé aux hommes qui régnaient alors souverainement sur les lettres. Il

professa des principes de goût différens des leurs. Mais la douceur de son caractère et l'amour du repos, qu'il préféra toujours aux jouissances de la vanité, l'empêchèrent d'embrasser aucune opinion avec chaleur. Dans les querelles sur les anciens et les modernes, il pencha du côté des adversaires de l'antiquité, mais combattit sans passion. Telle fut toujours sa conduite. Il eut le rare bon sens de n'attacher ni assez d'importance, ni assez de certitude à ses idées, pour vouloir les faire adopter aux autres; aucun parti ne put le recruter. Quand il eut des doutes sur la religion, il sut les renfermer dans cette juste mesure de réserve et de critique qui distingue l'Histoire des Oracles. Les habitudes de sa jeunesse l'avaient imbu des systêmes de la physique cartésienne; il lui conserva son affection, mais sans vouloir la défendre, ni attaquer la nouvelle école de savans, avec laquelle il vécut en paix. La tiédeur de son ame se fait sentir dans son talent, remarquable sur-tout

par la finesse ingénieuse et par l'impartialité. Il n'eut ni verve, ni imagination comme poète, et peu d'invention comme savant. Il apporta de la sécheresse et de l'affectation dans les lettres, et donna aux sciences un coloris trop frivole.

Tel que nous venons de le dépeindre, on voit qu'il eut trop de réflexion et de jugement pour se laisser entièrement entraîner au courant de son siècle, et trop de prudence pour s'y opposer. Il réunit toujours à la réserve et à la gravité qu'il avait acquises dans les premiers temps de sa vie, la tolérance un peu indifférente que professaient ses derniers contemporains.

Parmi les écrivains qui illustrèrent le commencement du siècle, on ne doit pas oublier de placer Lamothe, dont les opinions, la conduite et le caractère ont quelque rapport de ressemblance avec Fontenelle. Poète froid et faux dans la haute poésie lyrique, quelquefois gracieux dans l'ode anacréontique, fabuliste sans

naïveté, mais parfois ingénieux, il fut plus heureux dans la carrière dramatique; après avoir choisi un sujet heureux, il le disposa avec tant d'art, il sut amener des situations tellement touchantes, qu'il déguisa un peu l'impuissance où il était de les développer avec sentiment et profondeur. Mais Lamothe est plus remarquable comme critique que comme auteur, et l'on doit rappeler l'espèce de mérite qu'il montra dans la discussion sur les anciens et les modernes. La cause que Perrault avait soutenue, sans savoir et sans esprit, contre Racine et Boileau, fut embrassée par Lamothe. Dans cette querelle, il parut d'autant plus subtil, qu'il était moins érudit. Il se révolta contre l'admiration des beautés qui n'étaient point à son usage; il voulut détrôner la poésie, où il n'avait pas pu atteindre. Mais il sut apporter, dans cette dispute, de la bonne foi et de la décence, et il sut rendre son opinion aussi probable qu'il était nécessaire pour la soute-

nir avec quelque honneur. Ainsi les doctrines littéraires commençaient aussi à s'ébranler et à devenir matières de doute.

Tel est le tableau que présentent, à ce qu'il nous semble, la fin du dix-septième siècle et le commencement du dix-huitième. L'autorité avait perdu sa considération et une partie de sa puissance; la religion avait cessé d'être un frein universel; le doute avait commencé à détruire les persuasions; les lumières, l'habitude de réfléchir s'étaient plus généralement répandues; les jugemens sur toutes choses étaient conséquemment devenus plus faciles à porter; mais ils avaient dû perdre aussi la gravité et la retenue; chaque homme avait appris à attacher plus d'importance à sa personne, à son opinion, et à se moins soucier des idées reçues. Quelques hommes que nous avons nommés, illustrent cette époque. Les uns avaient gardé dans leur talent et dans leur personne quelque chose du caractère des précédentes années; d'autres s'étaient

entièrement livrés à l'influence de la mode. Mais la littérature n'avait pas encore pris une direction bien déterminée; il ne s'était point encore trouvé d'hommes assez forts pour imprimer un mouvement décisif. D'ailleurs, quand les mœurs et l'esprit d'une nation sont encore dans un état de crise et de changement, les écrivains ne peuvent pas offrir un ensemble d'opinions, de principes et de but. Les hommes qui brillaient au commencement du siècle avaient d'abord vécu dans un autre temps; il fallait, pour connaître les fruits de cette époque, voir paraître ses véritables enfans, ceux à qui elle avait donné la naissance et l'éducation.

Cependant, au milieu des palmes des écoles et des succès précoces de la jeunesse, croissait un homme destiné à recueillir la plus grande part de la gloire de ce siècle, à en porter toute l'empreinte, à en être, pour ainsi dire, le représentant; au point qu'il s'en est peu fallu

qu'il ne lui ait imposé son nom. Sans doute la nature avait doué Voltaire des plus étonnantes facultés; sans doute une telle puissance d'esprit n'a pas été entièrement le résultat de l'éducation et des circonstances; cependant, ne serait-il pas possible de montrer que l'emploi de ce talent fut constamment dirigé par les opinions du temps, et que le besoin de réussir et de plaire, premier mobile de presque tous les écrivains, a guidé Voltaire dans tous les momens de sa vie. Mais aussi personne ne fut plus que lui susceptible de céder à de telles impressions; son génie présente, à ce qu'il nous semble, ce singulier phénomène d'un homme le plus souvent dépourvu de cette faculté de l'esprit qu'on nomme réflexion, et en même temps doué, au plus haut degré, de la faculté de sentir et d'exprimer avec une merveilleuse vivacité. Telle est sans doute la cause de ses succès et de ses erreurs. Cette manière d'envisager tout sous un seul point de vue, et de cé-

der à la sensation actuelle que produit un objet, sans songer à celles qu'il peut donner dans d'autres circonstances, a multiplié les contradictions de Voltaire, l'a écarté souvent de la justice et de la raison, a nui aux plans de ses ouvrages, à leur parfait ensemble. Mais cet abandon entier à son impression, cette impétuosité de sentiment, cette irritabilité si délicate et si vive, a produit ce pathétique, cet entraînement irrésistible, cette verve d'éloquence ou de plaisanterie, cette grace continuelle qui découle d'une facilité sans bornes; et quand la raison et la vérité viennent à être revêtues de ces brillans dehors, alors elles acquièrent le charme le plus séduisant; il semble qu'elles naissent sans effort, toutes brillantes d'une lumière directe et naturelle, et leur interprète laisse loin derrière lui tous ceux qui les recherchent péniblement par le jugement, la comparaison et l'expérience.

Si les premiers succès de Voltaire eus-

sent été moins éclatans, s'ils ne l'avaient pas revêtu tout-à-coup d'une gloire qui le fit rechercher par les hommes que distinguaient le rang et la richesse, il eût sans doute conservé plus de modestie et de réserve; le caractère de ses premiers écrits fait voir qu'il n'apportait pas dans le monde un génie très-indépendant. On aperçoit bien dans quelques-uns cette légèreté de principes, cette frivolité appliquée à tout, que ses contemporains avaient à un si haut point; cependant on doit y remarquer quelque chose de soumis et même de courtisan pour toutes les espèces d'autorités. Mais quand le jeune auteur, enivré des applaudissemens du théâtre, et plus encore de la flatteuse familiarité de quelques grands seigneurs, vit qu'il s'était imposé des bornes inutiles, et que plus il se jouerait de tout, plus il parviendrait à plaire à ceux dont il se flattait d'être l'ami, alors il perdit peu-à-peu la réserve qu'il avait d'abord gardée, et s'enhardit à parler de toutes choses

avec irrévérence. Telle est l'espèce de progression que présentent sur-tout ses poésies fugitives, chefs-d'œuvre de grace et de badinage, qui offrent sans cesse le contraste séduisant et dangereux de choses graves, traitées avec un ton de frivolité, et en même temps avec une apparence de justesse et de raison.

Cependant les succès de Voltaire allèrent toujours s'accumulant; son importance croissait sans cesse, et tout l'encourageait à répandre dans ses écrits tout ce qui devait réussir auprès du public, qui l'applaudissait. A diverses fois, on voulut arrêter cette impulsion, qui chaque jour prenait plus de force. On voyait que, dans ses ouvrages, tout commençait à tendre au même but, ou, pour parler plus exactement, à marcher dans le même sens. Il fut emprisonné, exilé, menacé; mais ces espèces de persécutions ne pouvaient avoir d'effet. Celui qui viole les mœurs publiques, qui attaque ce que tout le monde respecte, peut bien être

puni avec l'approbation universelle; mais celui qui énonce des opinions généralement répandues, ou du moins vers lesquelles chacun commence à pencher, celui-là trouve de toutes parts des appuis qui le défendent. Ceux qui ont l'autorité entre les mains, pensent souvent comme lui, tout en voulant le punir, et toujours quelques-uns d'entre eux le protègent. C'est ainsi qu'on voit Voltaire continuellement exaspéré par des exils, par la condamnation de ses livres, et devenant successivement non pas seulement une puissance, mais une puissance qu'on avait rendue hostile, en même temps qu'on avait augmenté son influence. Ses voyages dans l'étranger, l'accueil qu'il y reçut d'abord, lui donnèrent de l'humeur contre sa patrie; il fut le premier qui professa dans ses écrits l'admiration pour l'Angleterre. Convenons qu'il était difficile, en effet, que le spectacle d'une nation où le gouvernement était à-la-fois libre et stable, où régnaient ensemble l'amour de la

patrie et l'esprit de liberté, sans nuire à la morale ni à la tranquillité publiques, ne fût pas un sujet de regret pour un Français qui voyait dans son pays un peuple frondeur, sans esprit public, et un gouvernement sans considération, prétendant à tous les droits du despotisme, et ne sachant pas réprimer la licence. Pour Voltaire et quelques-uns de ceux qui l'ont suivi, louer l'Angleterre n'était que plaindre ou blâmer la France. Ils connaissaient mal et n'avaient vu que superficiellement la nation anglaise ; ils ignoraient les causes d'où résultait son bonheur. Le plus souvent, ils y admiraient ce qui méritait peu d'être envié. La vanter était un cadre pour faire la satire des Français. Il fallait une triste expérience pour montrer que de tels avantages ne peuvent pas se conquérir par l'imitation, et que la prospérité des peuples ne peut naître que de leur propre sol. Ce n'est pas une marchandise qu'on puisse importer de l'étranger. Au reste,

l'admiration pour l'Angleterre avant de se montrer dans les livres de Voltaire, avait déjà été professée hautement par le Régent et ses amis. Dans les maîtres du pouvoir, elle avait plus d'inconvénient que sous la plume d'un auteur.

Plus Voltaire avançait dans la carrière, plus il s'y voyait entouré de renommée et d'hommages. Bientôt les Souverains devinrent ses amis, et presque ses flatteurs. La haine et l'envie, en se révoltant contre ces triomphes, excitèrent en lui des sentimens de colère. Cette opposition continuelle donna plus de vivacité encore à son caractère, et lui fit perdre souvent la modération, la pudeur et le goût. Telle fut sa vie; telle fut la marche qui le conduisit à cette longue vieillesse qu'il aurait pu rendre si honorable, lorsqu'entouré d'une gloire immense, il régnait despotiquement sur les lettres, qui elles-mêmes avaient pris le premier rang entre tous les objets où se portent la curiosité et l'attention des hommes. Il est triste que

Voltaire n'ait pas senti combien il pouvait s'ennoblir et s'illustrer, en profitant des avantages que lui offrait une pareille position, et en suivant la conduite qu'elle semblait lui prescrire. On s'afflige que se laissant entraîner au torrent d'un siècle dégradé, il se soit plongé dans un cynisme qui peut encore s'excuser dans la licence de la jeunesse, mais qui forme un contraste révoltant avec des cheveux blancs, symbole de sagesse et de pureté. Quel spectacle plus triste qu'un vieillard insultant la divinité au moment où elle va le rappeler, et repoussant le respect de la jeunesse, en partageant ses égaremens!

Au lieu de ce tableau, l'imagination aime à s'en tracer un autre, et à se représenter Voltaire tel qu'il aurait dû être. Qu'on se figure un vieillard dont l'esprit avait embrassé tant de choses, et presque toujours avec succès; jouissant tranquillement de toute sa renommée; revenu des idées imprudentes de sa jeunesse; rappelant une nouvelle génération au bon

goût et au sentiment de l'ordre et des convenances, dont il avait vu les derniers restes; maître d'une grande fortune acquise sans cupidité, et consacrée par des bienfaits; environné des hommages de l'Europe, dont l'élite venait visiter sa retraite; voilà le rôle que Voltaire aurait pu jouer: il lui était tellement indiqué par sa situation, que souvent on s'imagine qu'il s'y est conformé, bien qu'il l'ait en partie souillé.

Souvent au milieu de la scandaleuse ivresse où semblaient le plonger la vanité et le desir d'influer sur son siècle, il eut des retours de raison. Il voulut résister, en quelques choses, à l'impulsion qu'il avait partagée et rendue plus active. Dans ses derniers ouvrages, à travers cette variation continuelle d'opinions et de systêmes, de ces assertions toujours absolues et qui se contredisent sans cesse, on retrouve parfois des réflexions profondément sensées, une juste appréciation du misérable esprit qui régnait autour de

lui. C'est alors qu'on regrette qu'il ait eu cette mobilité continuelle, ce défaut de réflexion, et sur-tout cet amour immense du succès et de la mode. Lui seul, armé de toutes les puissances de son esprit, pouvait retarder un peu le cours des opinions menaçantes qui s'accumulaient de par-tout, et qui, combattues avec faiblesse ou mauvaise foi, acquéraient encore plus de force par cette résistance impuissante.

Après avoir examiné la conduite et le caractère général de Voltaire, il convient de parler plus particulièrement de ses ouvrages. Leur mérite a été cent fois agité et remis en problême. Presque toujours accueillis avec enthousiasme par le public, ils ont rencontré en même temps des détracteurs obstinés, et l'esprit de parti a sans cesse présidé au jugement qui en était porté. Un demi-siècle s'est écoulé, et la réputation de Voltaire est encore, comme le cadavre de Patrocle, disputée entre deux partis animés l'un contre

l'autre. Un tel combat suffirait pour perpétuer la gloire de ce nom. Des hommes se sont illustrés pour l'avoir défendu; d'autres n'ont eu de célébrité que pour s'être attachés sans relâche à l'attaquer. Dans ce conflit si longuement prolongé, la renommée de Voltaire n'a pas sans doute conservé tout l'éclat dont elle a brillé. Ce n'est plus cet enthousiasme national, cette admiration égale à celle qu'inspirent les héros et les bienfaiteurs de l'humanité; ce n'est plus ce triomphe qui lui fut décerné à son dernier jour, comme il descendait dans la tombe. Un jugement plus froid et plus mesuré a affaibli ces vives manifestations. Mais il y a quelque chose de vain et de ridicule dans les efforts de ceux qui travaillent à ternir entièrement la gloire de Voltaire. Un assez long espace de temps s'est écoulé pour qu'on puisse regarder le jugement de la postérité comme prononcé.

C'est d'abord comme poète tragique que Voltaire se présente à nos yeux,

accoutumés à placer les compositions dramatiques au premier rang de la littérature. Dans les premiers ouvrages de sa jeunesse, il montra, comme dans sa conduite, de l'obéissance aux idées reçues et aux exemples donnés précédemment. Dans Œdipe, on voit un jeune auteur pénétré des beautés de Racine et de Corneille, et soumettant son génie à les suivre. Dans Mariamne, le soin extrême à imiter la poésie de Racine, est encore plus marqué. Ce qui doit étonner, c'est de voir ces imitations pleines de mouvement et de vérité, et offrant toutefois une exacte similitude. Ce travail ne fut pas récompensé par le succès. Après Œdipe, où il avait été soutenu par Sophocle, Voltaire ne put obtenir de triomphe complet. Rien ne l'encouragea à suivre les vestiges de ses prédécesseurs. L'impatience de son génie, dont la nature était de marcher sans que rien ne l'arrêtât, finit par l'engager à se livrer entièrement à lui-même, et à s'abandonner au libre

cours des pensées dont il était plein. Alors parut Zaïre, avec ses défauts tant reprochés, et ses beautés qui les font oublier. C'est là que Voltaire a imprimé le caractère de son talent tragique. Ce n'est point la perfection des vers de Racine, et leur mélodieuse douceur ; ce n'est pas ce soin, ce scrupule dans la contexture de l'intrigue, ces gradations infinies du sentiment; ce n'est pas non plus la haute imagination et la simplicité de Corneille; et pourtant il est là-dedans quelque chose qui ne se trouve pas dans les autres, et qu'on y pourrait regretter. Il y a une certaine chaleur de passion, un abandon entier, une verve de sentiment qui entraîne et qui émeut, une grace qui charme et qui subjugue. On voit que de tels vers ont dû être produits par l'homme de l'imagination la plus ardente ; et si quelque chose peut donner l'idée d'un auteur en proie à tout l'enivrement de la passion et de la poésie, c'est un ouvrage tel que Zaïre. Il est impossible, même en l'exa-

minant avec réflexion, de ne pas être frappé de ce caractère de force, de facilité et de grace, qui distingue la muse tragique de Voltaire.

D'autres chefs-d'œuvre succédèrent à Zaïre, tous avec le même genre de beautés et de défauts : on doit remarquer cependant que Voltaire étant devenu plus qu'un poète, voulut donner à ses tragédies un but plus élevé, que de plaire et d'émouvoir. Il acquit la prétention d'instruire son siècle par l'influence de ses ouvrages dramatiques, et de les faire marcher dans le même sens que tous ses autres ouvrages. Rien ne nuit tant à l'imagination que de lui donner un but, de la soumettre à un système. Elle en contracte de la froideur et de l'affectation. Aussi ce fut la source d'un défaut que les critiques remarquent, non sans raison. Voltaire dut à cette erreur le ton déclamatoire et emphatique qui vient parfois refroidir les plus vives situations, détruire la vérité du caractère, effacer les cou-

leurs locales. De là ces maximes générales qu'on avait bien voulu ne pas reprocher à Corneille, aussi coupable à cet égard que Voltaire. Au reste, il a laissé un monument plus complet et plus inattaquable de son talent tragique; Mérope peut se présenter à la critique, sans la craindre; et si les détails ont moins de charme que ceux de Zaïre, l'ensemble ne mérite pas les mêmes reproches.

C'est comme poète épique que Voltaire a le plus déchu de sa renommée. En vain il s'était flatté de donner une épopée à la France. Ce n'est pas dans le temps où il vivait, ce n'est pas avec son caractère qu'on produit un tel ouvrage. Il faut pour la poésie épique, la vive et libre imagination des premiers âges; il faut que les lumières n'aient point encore affaibli la force des croyances, l'exaltation des sentimens, la variété et la vigueur des caractères; l'épopée ne peut être chantée qu'à des peuples simples et pour ainsi dire enfans, sensibles aux charmes des longs

récits, amoureux des merveilles, ignorans des explications et des critiques. C'est alors que le poëme épique peut être empreint de couleurs primitives, et revêtu de formes grandioses. Ce sont de telles circonstances qui produisent Homère et le Tasse. Avec un caractère grave et mélancolique, des sentimens vrais et purs, le souvenir de l'infortune, nourri dans une vie solitaire, on a pu rendre l'épopée aussi touchante que d'autres l'avaient rendue grande, et racheter l'admiration par l'intérêt. Mais si Virgile avait su éviter l'influence de la Cour d'Auguste, Voltaire avait au contraire recherché l'influence de la Cour du Régent. Il fit un poëme épique avec le même degré d'inspiration qui l'aurait porté à composer une longue épître en vers; il crut que l'épopée consistait dans de certaines formes convenues, dans un merveilleux prescrit; il remplit ces formalités, et pensa avoir accompli ce grand ouvrage. Il ne vit pas que ce n'est point un songe, un récit, des

divinités qui constituent le poëme épique, mais bien une imagination élevée, solennelle, et sur-tout simple et vraie, quelque forme qu'elle prenne. L'Iliade ne ressemble en rien à l'Odyssée par la disposition des parties; ces poëmes n'ont de commun que le caractère épique. Cependant, on ne peut nier que la Henriade n'offre de grandes beautés; la poésie n'en est pas épique, mais elle est quelquefois élevée et pathétique.

On ne conteste guère l'attrait des poésies fugitives de Voltaire. Un de leurs principaux mérites qui augmente sur-tout leur intérêt, c'est qu'elles servent à faire connaître les sentimens et les pensées du poète. On aime à voir la poésie prêter son charme à des impressions réelles. Pour tant d'autres, elle n'est qu'un vain arrangement de mots! On suit ainsi le cours des sentimens de Voltaire, depuis son enfance jusqu'aux derniers jours de sa vie; toujours il leur donna les vers pour interprètes. Tantôt sa muse a chanté

les amours légères et voluptueuses de sa jeunesse, les charmes d'une vie facile et épicurienne, les plaisirs de l'amitié, les succès de l'amour-propre; après elle s'est entretenue avec les sciences, et les a animées de son feu; plus tard, elle est entrée en commerce avec les rois, et a prêté à la flatterie le masque de la familiarité; puis elle s'est plu à peindre les douceurs de la retraite et de la liberté, le déclin de l'âge, la fin des amours; enfin quand elle a été confidente de la vieillesse, elle a exprimé cette incertitude continuelle d'opinions, cette variation de principes, cette triste légèreté sur tout ce qui importe le plus à l'homme, et cette inquiétude de caractère que l'âge n'avait pu calmer. Mais du moins les poésies de ses derniers temps sont, le plus souvent, sans déshonneur pour leur auteur, tandis que tous les pamphlets obscurs, les facéties en prose, les brochures clandestines, que ses amis lui demandaient, et qu'il leur envoyait avec tant de complaisance,

sont en général indignes d'un honnête homme. Nous placerons parmi ces écrits un poëme, qu'on s'est plu long-temps à regarder comme un des plus grands titres que Voltaire ait eus à la gloire; ce qui prouve qu'il s'était conformé au goût du temps, en salissant par un mélange de grossières obscénités les peintures les plus gracieuses de la volupté, et les saillies les plus vives de l'esprit. Maintenant c'est tout au plus si une foule de détails agréables obtiennent grace pour un tel ouvrage. Quant à son ensemble, il est aussi loin de l'Arioste que la Henriade l'est d'Homère. La gaieté, comme le sublime, demande une sorte de naïveté et de bonne foi. Elle ne ressemble pas au persifflage et à la raillerie.

Voltaire, historien, a souffert aussi des attaques portées à sa renommée; de ce côté, il offrait des endroits foibles; ce n'était pas avec cette vivacité d'opinion, et ce manque d'examen qu'on pouvait espérer de le voir atteindre à la gravité

du caractère de l'historien. Cependant son premier essai fut heureux, et mérite le succès qu'il a obtenu. Il eut le bonheur de choisir, pour son héros, le plus romanesque et le plus aventureux des Souverains. La réflexion avait peu de prise sur la vie du Roi de Suède; elle en eût même détruit l'intérêt. Il fallait de la rapidité dans le récit et des couleurs éclatantes. La connaissance profonde et la juste appréciation des hommes étaient peu nécessaires, quand il s'agissait d'un Prince qui s'était montré tout en dehors. Il n'y avait pas de grandes conceptions à juger, de motifs secrets à démêler; Charles XII était tout entier dans les faits. Il n'y avait qu'à peindre, et c'était un des talens de Voltaire.

Tracer le tableau du règne de Louis XIV, était une entreprise tout autrement difficile. Malgré tout son éclat, cette histoire est loin de présenter le même intérêt que l'histoire du Roi de Suède. Elle a moins d'unité, elle est plus com-

pliquée, elle embrasse plus de personnages, plus de causes, plus d'objets. Les faits n'y sont pas le résultat immédiat des passions et des caractères. Elle est moins dramatique et parle moins à l'imagination. On pourrait dire que plus une nation se civilise, plus ses mœurs et son histoire perdent ces formes saillantes et pittoresques des anciens temps, qui font le charme des récits. Le devoir de l'historien devient aussi plus difficile à remplir. On lui demande de l'impartialité, et on lui reproche de manquer de chaleur et d'intérêt. On exige des détails sur le commerce, les arts, l'esprit du gouvernement, et l'on se plaint de voir les considérations philosophiques étouffer la narration des faits. On prescrit l'érudition, et l'on blâme l'écrivain quand il disserte. Jadis les historiens anciens n'avaient pas toutes ces entraves. Ils écrivaient avec tous leurs préjugés, ils conservaient leur physionomie individuelle, sans rechercher une froide impartialité qui

se montre plus dans les formes qu'en réalité ; ils racontaient les victoires de leur patrie, sans s'inquiéter de faire connaître l'histoire des vaincus ; ils n'abdiquaient ni leurs opinions, ni leurs sentimens. Xénophon, au milieu d'Athènes, ne cachait point son admiration pour Lacédémone ; Tacite se livrait à sa vertueuse haine contre les tyrans. Chacun se donnait franchement pour ce qu'il était ; c'était au lecteur à juger la force du témoignage de l'historien, et la confiance qu'il lui devait donner. Dans les histoires, comme dans tous les genres de littérature, on n'a de talent qu'en peignant ses propres impressions. Tant qu'on ne concevra pas l'histoire moderne d'une manière analogue à l'histoire des Grecs et des Romains, il faudra renoncer à exciter le même intérêt. Les chroniques, les mémoires, les biographies, pourront seuls nous donner des sensations de même nature, et agir sur notre imagination. Du moins on y retrouvera

quelque chose de dramatique qui frappera et attachera notre esprit.

Nous ne reprocherons pas à Voltaire en particulier des défauts qui appartiennent à toute l'école des historiens modernes. Mais en admettant le genre qu'ils ont adopté, en faisant de l'histoire une suite de recherches impartiales destinées à instruire la mémoire et à occuper la raison, Voltaire peut mériter encore bien des critiques. Le peu de profondeur de ses réflexions, la connaissance incomplète des caractères, un style qui plaît, mais qui n'appelle point à penser; tels sont les reproches qui lui ont été faits; on pourrait en ajouter de plus graves. Voltaire, dans le règne de Louis XIV, n'a vu que l'éclat dont il a brillé par les victoires, par les lettres, par les arts. Il n'a point songé à examiner le caractère du gouvernement et de l'administration de ce monarque; l'influence qu'il a eue sur le caractère de la nation, et les suites qui en sont résultées. Il n'a pas remarqué

que peut-être aucune époque de l'histoire de France n'était plus importante par le changement des mœurs, des relations sociales, et de l'ancien esprit de notre constitution. C'est au coloris brillant de Voltaire que nous devons cette admiration sans réserve pour le règne de Louis XIV. Il nous a fait oublier qu'un Roi a d'autres devoirs que d'acquérir de la gloire pour son empire. Ce n'était pas ainsi qu'on jugeait Louis XIV dans les années qui suivirent sa mort; on avait été éclairé sur ses torts par les désastres qui en provinrent. L'on en gardait un ressentiment profond et même exagéré. Voltaire fut un des premiers qui contribua à affaiblir les préventions, en partie injustes, qu'on avait conçues contre ce monarque. La mémoire d'un Roi plus grand et plus chéri lui a plus d'obligations encore, et l'amour patriotique des Français pour Henri IV, fut renouvelé en partie par les louanges que lui a prodiguées Voltaire. Aucun ouvrage du règne

de Louis XIV n'offre l'admiration, ni même le souvenir du bon Roi; peut-être eût-il été déplacé de le vanter alors.

La plupart des reproches qui ont été faits à l'histoire du siècle de Louis XIV, peuvent s'appliquer aussi à l'Essai sur les mœurs des nations. Mais cet ouvrage mérite en outre un blâme plus grave; on y retrouve toutes les traces de cet esprit de secte, adopté par Voltaire dans les derniers temps de sa vie. Sa haine de la religion le jette fréquemment dans la mauvaise foi et le mauvais goût. Cependant ce livre est commode et instructif, le style en est agréable et naturel, les faits bien disposés, les détails donnés dans une juste mesure, les réflexions quelquefois légères, mais souvent sensées; peu d'histoires modernes sont plus utiles et plus faciles à lire.

Il nous reste à parler de l'esprit qu'il apporta dans la philosophie; c'est-à-dire, dans les opinions relatives à la religion, à la morale et à la politique. On lui a

attribué un projet formel de renverser ces trois bases de l'honneur et de la félicité des peuples. Mais qui voudrait trouver dans Voltaire un système de philosophie, des principes liés, un centre d'opinions, serait fort embarrassé. Rien n'est moins conforme à l'idée grave qu'on se fait d'un philosophe, que le genre d'esprit et de talent de Voltaire. Il n'y a peut-être que dans le dix-huitième siècle où on ait pu imaginer d'appeler un homme tel que lui, du nom de philosophe. Qu'il ait eu le projet de plaire à son siècle, d'exercer sur lui de l'influence, de se venger de ses ennemis, de former un parti qui pût le louer et le défendre, nous le croyons sans peine. Il vécut dans un temps où les mœurs étaient perdues, du moins dans les classes supérieures de la société, et il ne respecta pas la morale. L'envie et la haine employèrent contre lui les armes de la religion, lorsqu'elle n'était plus respectée par ses propres défenseurs; il ne la considéra que comme un moyen de per-

sécution. Son pays avait un gouvernement sans force, sans considération, et qui ne faisait rien pour les obtenir; il eut un esprit d'indépendance et d'opposition. Voilà quelle fut la vraie source de ses opinions. Nous concevons comment il les a eues, sans pour cela les excuser. Il les énonça continuellement, sans songer aux résultats qu'elles pourraient avoir. Toutefois, il fut loin de montrer dans ses erreurs cette certitude invariable, et cet orgueil outrecuidant de quelques-uns des écrivains de la même époque.

Lui-même, dans un de ses romans, nous a donné une juste idée de sa philosophie. Babouc, chargé d'examiner les mœurs et les institutions de Persépolis, reconnaît tous les vices avec sagacité, se moque de tous les ridicules, attaque tout avec une liberté frondeuse. Mais lorsqu'ensuite il songe que de son jugement définitif peut résulter la ruine de Persépolis, il trouve dans chaque chose des avantages qu'il n'avait pas d'abord aperçus, et se

refuse à la destruction de la ville. Tel fut Voltaire. Il voulait qu'il lui fût permis de juger légèrement et de railler toutes choses; mais un renversement était loin de sa pensée: il avait un sens assez droit, un dégoût trop grand du vulgaire et de la populace pour former un pareil vœu. Malheureusement, quand une nation en est arrivée à philosopher comme Babouc, elle ne sait pas, comme lui, s'arrêter et balancer son jugement; ce n'est que par une déplorable expérience qu'elle s'aperçoit, mais trop tard, qu'il n'aurait pas fallu détruire Persépolis.

Montesquieu, le plus illustre des contemporains de Voltaire, et qui marcha son égal parmi ceux qui ont contribué à la gloire du siècle; Montesquieu, malgré la gravité de son caractère et la régularité de sa vie, nous offrira de même des traces remarquables du temps où il a vécu. Qui voudra proscrire ce qu'on a appelé la philosophie du dix-huitième siècle, ne pourra pas se dispenser de compren-

dre Montesquieu dans cette proscription.

C'est sur-tout dans les Lettres persanes, ouvrage de sa jeunesse, que peut se voir cette témérité d'examen, ce penchant au paradoxe, ces jugemens sur les mœurs, les lois, les institutions, ce libertinage d'opinion, si l'on peut ainsi parler, qui attestent à-la-fois la vivacité, la puissance et l'imprudence de l'esprit. La religion n'y est pas ménagée davantage. Sous le voile transparent de plaisanteries lancées contre la religion musulmane, et même par des attaques plus directes, Montesquieu cherche à dévouer au ridicule la marche des raisonnemens théologiques en général, et la croyance de toute espèce de dogme. On peut même dire que la raillerie de Montesquieu a plus d'amertume que celle de Voltaire, et pourrait produire plus d'effet; car elle dirige bien plus ses attaques contre le fond des choses. Mais quand on apporte une sage réflexion dans la lecture de cet ouvrage; quand on sait ne pas attacher aux opi-

nions légères qu'il renferme, plus d'importance que n'en attachait l'auteur lui-même, on peut, tout en le désapprouvant quelquefois, y prendre un vif intérêt. On y remarque, à travers tant de jugemens hasardés, un amour constant pour le juste et pour l'honnête; et l'on se persuade que celui qui sut écrire cette fable des Troglodytes, digne de la philosophie simple et éloquente de l'antiquité, était loin d'avoir aucun sentiment ni aucun but coupables.

Après cet ouvrage, tout contribua à modifier le caractère de Montesquieu, à lui donner plus de réserve dans ses opinions, et sur-tout dans la manière de les énoncer. Il n'était point un simple écrivain. Sa vie entière n'était pas consacrée aux succès littéraires; il avait un état plein de gravité; il fallait qu'il respectât les exemples que lui avaient donnés ses pères, et qu'il méritât l'estime d'une classe d'hommes dans laquelle il était placé, et chez qui les lumières ne faisaient qu'ac-

croître les vertus. Le Président de Montesquieu n'avait point cette indépendance que recherchent tant les hommes de lettres, et qui nuit peut-être à leur talent et à leur caractère. Il était retenu dans des liens de famille et de corporation, qui lui imposaient des devoirs. Il ne vivait pas loin des affaires, et n'habitait point ce monde théorique où les écrivains ne trouvent rien de positif, qui puisse les ramener à la raison et au vrai, quand ils viennent à s'en écarter. Aussi Montesquieu s'attacha-t-il aux lois de son pays, au caractère de ses concitoyens, aux formes de leur gouvernement, non pas au point de les approuver entièrement, mais du moins de manière à ne vouloir que modifier, et non pas renverser; il apporta dans la politique un esprit positif et applicable; il la fonda sur la considération des faits et les souvenirs de l'histoire.

Cependant, Montesquieu conserva toujours une part du caractère qu'il avait

d'abord montré dans les Lettres persanes. Bien que sa renommée repose sur des titres sérieux et solides, il fut peut-être plus remarquable par la richesse de son imagination, que par la profondeur de ses méditations. Ses livres nous montrent un génie vif et animé, que peuvent à peine dompter l'étude et la réflexion. Dès qu'une idée peut prendre la forme d'une image, dès qu'un tableau peut résulter de l'exposition de quelques faits, Montesquieu se laisse entraîner à les présenter sous cet aspect. Son esprit avait un penchant invincible vers les pensées brillantes et poétiques, tandis que ses occupations et les circonstances le portaient à s'occuper des matières de morale, de politique et de gouvernement. Tous les ouvrages de Montesquieu offrent des traces de cette double direction. En écrivant les Lettres persanes, il avait su mêler une peinture animée des mœurs orientales et un intérêt romanesque dans un livre qui avait en apparence un tout autre but; dans le Temple

de Gnide, au milieu du tableau des voluptés, on s'étonne de retrouver le philosophe dessinant à grands traits le caractère des peuples. Aussi le talent de Montesquieu ne s'est-il peut-être jamais montré plus grand que lorsque, dans deux écrits bien peu étendus, dans les dialogues de Sylla et de Lysimaque, il a pu allier heureusement les deux caractères de son esprit. L'imagination poétique a rarement produit quelque chose de plus noble. Ce sont deux belles conceptions dramatiques, animées d'une éloquence grave, pénétrante et sublime. Le génie de Corneille s'en fût honoré, et elles font souvenir de quelques dialogues de Platon.

Ces couleurs ne sont pas toujours aussi bien placées dans l'Esprit des Lois. On y voit souvent Montesquieu séduit par des idées brillantes; rattachant à un centre commun des rapports éloignés; ambitieux d'étonner par des assertions neuves et tranchantes; en un mot, cherchant à

faire effet sur le lecteur, non point à dessein de l'éblouir par un vain charlatanisme, mais parce que lui-même se sentait entraîné à donner à ses pensées cette forme vive et rapide. Toutefois, la raison est rarement sacrifiée; c'est toujours la vérité qu'a voulu chercher Montesquieu. Il s'efforça sincèrement d'y parvenir, par l'examen des faits et par une longue suite d'études et de recherches. Son imagination a pu l'abuser, mais c'est contre son gré; souvent même lorsqu'une idée a été présentée d'une manière absolue, qui frappe au premier aspect, l'auteur, satisfait de ne lui avoir rien ôté de son premier effet, ajoute quelque restriction, et fait voir que s'il n'a pas voulu retarder le cours de ses pensées, en répandant le doute et en appelant les exceptions, il n'ignore pas cependant le degré de certitude de son opinion, et qu'il ne s'y confie pas si entièrement qu'on aurait pu le croire d'abord. La marche du génie est prompte et directe, les idées générales

s'emparent presque exclusivement de son attention, il se laisse facilement persuader qu'on saura comprendre et modifier ce qu'il a dit, de manière à le rendre vrai et applicable dans chaque circonstance particulière.

Le temps où vivait Montesquieu, plus encore que la vivacité de son esprit, l'ont entraîné sur-tout dans un genre d'erreurs que l'expérience nous a rendues très-sensibles. Loin des révolutions et de tous ces mouvemens où l'esprit des peuples et des hommes prend un nouveau caractère, et se révèle tout-à-coup d'une manière imprévue, Montesquieu s'est fait une foule d'illusions; beaucoup d'objets se sont présentés à ses yeux sous un point de vue idéal, ont excité son estime et son admiration, et maintenant nous paraissent sous un tout autre aspect. Le présent nous a appris à comprendre bien des choses que nous ne pouvions pas démêler dans le passé. L'histoire devient plus triste et plus terrible pour ceux qui

peuvent, en la lisant, la comparer aux grands événemens dont ils sont témoins. Que de gouvernemens, que de constitutions nous avons admirés et considérés comme des modèles, qu'il nous faut maintenant regarder d'un autre œil! Que d'hommes nous apparaissaient revêtus de gloire et d'éclat, dont à présent les vertus et le mérite ont été détruits ou diminués, quand nous avons vu quelles circonstances pouvaient conduire à la renommée? Que d'événemens reculés dans les siècles, nous semblaient solennels et imposans, et se présentent maintenant comme de vaines comédies, dont la postérité a perdu le secret!

C'est ainsi qu'en admirant la suite et l'ensemble du livre de la Grandeur et de la Décadence des Romains, nous ne pouvons plus entrer dans ce système de vertu et de prudence que l'imagination de Montesquieu a cru voir présider de siècle en siècle aux destins et à la gloire des maîtres du monde; soit qu'en l'adoptant

nous craignions de nous voir trop inférieurs à ce tableau héroïque; soit que le spectacle de notre âge nous rende sincèrement incrédules. Tel est l'effet des circonstances sur les opinions; Montesquieu, dans un temps d'ordre et de tranquillité, regarde le succès comme la récompense nécessaire et naturelle des vertus et de l'honneur. Machiavel, au milieu des combats cruels de la politique italienne, ne voit de grand que l'habileté et la force de caractère, quels que soient leur direction et leur but.

De même, notre ame attristée par les révolutions, désabusée des romans politiques, ne trouve conformes à ses sentimens, que les auteurs qui ont vécu au milieu des déchiremens et des malheurs des peuples. Eux seuls nous paraissent vrais et profonds. Le mépris des hommes, le doute sur leurs vertus, le défaut d'espérances pour l'avenir, les réflexions, d'où rien ne peut sortir de consolant, voilà ce que nous retrouvons avec un

triste plaisir dans les historiens et les philosophes. Nous nous consolons, en imaginant que le passé n'a été ni plus heureux, ni plus digne de l'être.

Cependant, il y a quelque chose de plus noble à ne pas désespérer de l'homme ni des nations, à leur tracer une route, pour la vertu et le bonheur, à leur donner une impulsion franche et entière, et à écarter cette coupable indifférence qui ne peut rien produire que de mauvais. Si Montesquieu eût vécu de nos jours, peut-être ses ouvrages auraient-ils eu plus de profondeur; mais ils n'eussent point offert ce bel ensemble, cette constance de principes qui lui donnent une marche brillante et persuasive.

Du reste, si l'on veut voir les pas que la philosophie avait faits depuis cinquante ans, on peut rapprocher l'Esprit des Lois du Traité des Lois que Domat avait mis à la tête de son livre. Alors on pourra distinguer combien l'esprit d'examen avait pris d'étendue; comment les questions

étaient traitées sous un point de vue plus général ; comment la religion, respectée par Montesquieu, était pourtant jugée par lui, tandis que Domat l'avait seulement adorée, et en avait fait tout découler, au lieu de la considérer comme accessoire. Si un homme grave et réfléchi, doué de vertu et de prudence, était à une telle distance d'un homme du siècle précédent, dont le caractère et la situation étaient exactement les mêmes, qu'on juge de la progression plus rapide qu'avaient dû suivre les esprits légers et inconsidérés.

Nous avons suivi jusqu'à la fin de leur carrière ces deux grands écrivains, en exposant, tout d'un temps, le tableau de leur caractère et de leurs ouvrages, sans nous interrompre pour donner attention aux auteurs qui brillaient autour d'eux. Revenant maintenant sur nos pas, nous allons examiner ceux qui parurent au second rang pendant la première partie du siècle.

C'est déjà une chose à remarquer que leur nombre; quand les lettres commencent à naître chez un peuple, *il n'est pas de degré du médiocre au pire*, et Despréaux le disait ainsi avec raison. Les routes ne sont pas encore tracées; il appartient au génie seul de les découvrir; il s'en empare exclusivement. Les hommes médiocres n'ont point encore appris à suivre les traces. Ils veulent aussi se frayer un chemin à eux, et ils s'égarent sans cesse. Mais lorsqu'un succès constant a servi d'exemple, les esprits d'un ordre inférieur s'empressent d'imiter, et peuvent encore par-là recueillir quelque réputation. Ils n'atteignent pas jusqu'à ces hautes gloires qui brillent à travers les siècles. Ils ne peuvent s'associer à ces génies puissans, qui survivent à la nation qui les a produits, à la langue qu'ils ont parlée; mais du moins leur nom n'est pas ignoré de leurs contemporains, et leur succès se prolonge parmi quelques-unes des générations suivantes.

Sur la scène tragique, Voltaire n'avait pas de rival. Peu d'années ont fait disparaître les essais qui furent tentés pour s'associer à ses triomphes. L'intérêt du sujet soutient encore Didon ; mais il ne faut pas être bien sévère pour reconnaître dans cette malheureuse imitation de Virgile le caractère de la médiocrité. Si l'on veut absolument conserver quelque renommée à Lefranc de Pompignan, il faut en aller chercher les titres dans ses poésies sacrées ; en bravant l'anathême de ridicule, dont un vers de Voltaire les avait frappées, on découvrira si ce n'est une ode entièrement belle, du moins un très-grand nombre de strophes remarquables.

Dans cette carrière de la tragédie, un autre écrivain se crut aussi quelques droits d'être envieux de Voltaire, et l'esprit de parti lui en a su gré ; c'est Piron. Malgré ce soutien, il n'a pu acquérir la réputation de poète tragique ; mais il a laissé un autre titre à la gloire.

La comédie, qui fut cultivée avec succès par quelques auteurs de ce moment, avait tout-à-fait changé de caractère. Ce n'était plus la peinture naïve et profonde du cœur humain, où Molière avait excellé, où Dancourt et Le Sage l'avaient imité. Un certain langage de convention s'était emparé de la comédie. Les caractères, les mœurs, les incidens même n'étaient plus pris dans la nature. Trop heureux, quand la peinture d'un ridicule du moment pouvait avoir quelque vérité; et encore il était rare qu'on sût offrir le tableau fidèle même de cette légère écorce. On recherchait soigneusement des situations gaies ou intéressantes, dont on calculait les effets, sans songer que tout est situation pour celui qui connaît bien le cœur et les caractères. On concertait des plans, des contrastes pour plaire au spectateur et pour le séduire. On avait vu disparaître ce talent comique qui révèle la nature comme par instinct, au lieu de s'inquiéter des moyens que l'art

peut fournir pour produire de l'effet.

Tels sont les défauts de cette nouvelle école de comédie. Mais, après avoir remarqué que la comédie n'était plus le même genre que du temps de Molière, qu'elle formait une toute autre espèce de composition littéraire, nous dirons que ce genre une fois admis, le talent peut aussi s'y montrer avec distinction. Les auteurs ont perdu la vérité des personnages, mais il leur reste la vérité de leurs propres sentimens, de leur imagination. Il suffit qu'ils fassent partager aux spectateurs le mouvement qui les a inspirés, pour obtenir et mériter des succès. Quelle que soit la forme qu'on donne à une inspiration réelle, on est sûr de réussir.

Ainsi le rôle du Métromane est assurément conçu d'une manière idéale, et n'est pas une représentation de la nature. Mais il est écrit avec une verve et une vérité de sentimens qui entraîne. Nous ne songeons pas si les poètes sont ainsi faits; ce dont nous sommes assurés, c'est

que l'ame de Piron était puissamment et véritablement émue, quand il faisait parler le Métromane, et la nôtre partage sur-le-champ cette émotion.

Destouches, sans avoir aussi bien réussi, a su, par deux ou trois comédies, s'assurer une réputation durable. Un style pur et facile, des situations attachantes maintiendront long-temps au théâtre le Glorieux et le Philosophe marié, où se trouvent cependant des caractères complètement hors de nature.

Lachaussée, contre lequel s'élèvent quelques préjugés, montra peut-être un talent plus original. Les ridicules, les travers, les vices n'ont pas été de son ressort; quand il a essayé de les peindre, il a employé des couleurs fausses. Mais les sentimens délicats, la douce et vraie sensibilité, les mouvemens généreux lui inspirent une sorte de chaleur, sans déclamation, sans affectation, qui parvient à émouvoir; dans ce genre, le seul où il ait réussi, il est loin de Térence et de

sa touchante simplicité ; mais pourtant il le rappelle quelquefois.

Un rang plus distingué est réservé à Gresset, et il le mérite à plus d'un titre. L'auteur de Ververt, quand il ne se serait pas placé au-dessus des poètes comiques ses contemporains, serait encore assuré de ne pas être oublié. On peut reprocher à la comédie du Méchant d'avoir trop peu d'action, de manquer d'intérêt et de développement ; peut-être Gresset aurait-il pu mettre plus de profondeur dans la conception du caractère principal. Peut-être aurait-il dû montrer à quel esprit de vanité et d'émulation les vices de Cléon doivent leur origine, et comment, parmi une certaine classe d'hommes, n'avoir ni bonté, ni vertus, a pu devenir l'objet d'une lutte d'amour-propre. Gresset a semblé croire que cette absence de tout sentiment honnête et sympathique, pouvait être une jouissance personnelle et solitaire. La gaîté que Gresset a voulu donner au Méchant, n'est point dans la

nature. Faire le mal n'est un plaisir que lorsque la société vous en récompense. Et cela se passe assez souvent ainsi, pour que Gresset eût pu essayer de le représenter. Ces défauts sont bien compensés par l'élégance et la facilité de la versification, et par l'imitation vraie et spirituelle du ton de conversation qui régnait alors dans le monde.

Le petit poëme et les poésies de Gresset ont moins d'attrait que les ouvrages légers de Voltaire. Les douces et innocentes plaisanteries contre les nones ou les pédans, font malheureusement moins d'effet que celles qui attaquent des objets plus relevés et plus importans. Gresset n'offre guère que des idées communes; mais, dans ses vers, elles prennent un tour vif et piquant, et avec de la grace et de la facilité, il est impossible de ne pas plaire.

Pour achever ce tableau des principaux auteurs comiques, nous devons parler de Marivaux, dont les ouvrages

ont un caractère singulier. Observateur minutieux du cœur humain, il s'était fait une étude particulière de reconnaître les plus petits motifs de nos sentimens et de nos déterminations. C'était là son talent, et on ne peut disconvenir de la vérité de ses observations; mais il ne faut pas se laisser abuser par ce genre de mérite, et l'on doit remarquer qu'en en faisant parade, on en diminue l'effet. Marivaux ne nous donne pas le résultat de son observation, mais l'acte même de l'observation. Les paroles de chaque personnage sont toujours arrangées, de façon à montrer que la théorie de son cœur était bien connue de l'auteur. Une scène de Molière est une représentation de la nature; une scène de Marivaux est un commentaire sur la nature. Avec une telle manière de procéder, il ne reste plus que peu de place pour l'action et pour le sentiment. Il a attaché tant d'importance à expliquer les causes, que le résultat demeure sans effet. De là vient aussi que les comédies

de Marivaux se ressemblent toutes, au point qu'on peut à peine distinguer l'une de l'autre; c'est toujours un passage insensible d'un sentiment à un autre, décrit dans ses nuances successives. Il en résulte un défaut de plus; c'est qu'un développement fait ainsi lentement, et pas à pas, ne peut s'accorder avec la mesure de temps et d'événemens contenus dans une comédie, et que cette progression si bien ménagée, conduit justement à ce qu'elle voulait éviter, à l'invraisemblance.

Le cours plus lent et plus gradué d'un roman se prête mieux à ce genre de composition, en renonçant aux effets que produisent les mouvemens rapides et passionnés, en se bornant à peindre les sentimens doux dont l'analyse fait sentir le charme, en donnant assez peu de rapidité aux événemens pour décrire leurs plus petits résultats, Marivaux est arrivé à faire un roman plein d'intérêt et d'agrément.

Dans cette branche de la littérature, à laquelle tant d'écrivains se sont adonnés pendant le dix-huitième siècle, nous n'oublierons pas l'abbé Prévost. La situation où a vécu cet auteur a nui à ses ouvrages. S'il n'eût pas été obligé de faire de sa plume féconde un moyen continuel de subsistance, il eût laissé sans doute une plus grande réputation. Dans tout ce qu'il a écrit, on trouve de l'intérêt et du charme. Il a une manière simple de raconter. Rien dans ses compositions ni dans son style ne semble tendre à l'effet. Il dit les événemens, sans y joindre de réflexions. Il peint les situations, sans en paraître lui-même ému. Mais comme il y a de la simplicité dans le récit, le lecteur est touché, comme si la chose même se passait devant ses yeux. En général, il s'est peu attaché à approfondir les sentimens. Une seule fois, il s'est livré à ce genre, et sans sortir de la manière qui lui était propre, il a été éminemment touchant. Il s'est contenté, dans Manon

Lescaut, d'être l'historien des passions, comme il avait été celui des aventures dans ses autres romans; mais il a été si vrai, qu'il a su se passer de l'éloquence pour peindre les mouvemens du cœur; il lui a suffi de les raconter. En tout, le caractère des écrits de l'abbé Prévost semble un peu appartenir à un autre temps que le sien. Dire naïvement ce qu'on a vu ou cru voir, réfléchir peu, ne pas développer le sentiment et ne l'affecter jamais, ainsi faisaient les narrateurs des vieux temps. La vie de Prévost offre aussi quelque chose d'étranger aux mœurs de ses contemporains. A la vérité, il s'est dégagé des liens et des devoirs de la société; il a secoué le joug que lui imposait son état; il a vécu dans le désordre : mais du moins il n'a pas érigé en système des principes qui le justifiassent. Il n'a pas professé sa conduite. Il a erré, mais n'a pas mis d'importance à ce que les autres l'imitassent. A cette époque, un tel caractère commençait à être rare. On en était

déjà venu à se justifier de ses fautes, en prouvant qu'elles étaient des vertus.

Nous allons entrer dans la seconde époque du siècle qui le caractérise particulièrement. Alors ce ne fut plus seulement les hommes supérieurs qui se livrèrent hardiment à leurs idées, les écrivains d'un ordre inférieur marchèrent aussi dans les mêmes voies. La littérature entière prit le même caractère, et les opinions nouvelles se répandirent dans tous les écrits. Il est curieux de suivre cet essor des lettres de la philosophie, par lequel elles usurpèrent un empire universel. Nous essayerons de voir comment elles subjuguèrent la France et éblouirent l'Europe entière, comment elles abusèrent imprudemment de cette domination, et comment, sans y tendre précisément, elles concoururent, avec la marche des mœurs, des institutions et du gouvernement, vers une révolution terrible.

Il se peut que le ministère du cardinal de Fleury ait contribué en quelque chose

à arrêter un instant ce mouvement. Ce vieillard eut assez d'habileté pour finir ses jours tranquillement au sein du pouvoir, mais pas assez de force ni de prudence pour donner plus de durée aux effets de son gouvernement. Il semble ne s'inquiéter que de terminer doucement, et sans contrariétés, sa longue carrière. Sa pensée fut imprévoyante comme l'est souvent celle de l'extrême vieillesse. Lorsqu'en refusant une grace à l'abbé de Bernis, le cardinal lui dit : *Vous ne l'obtiendrez pas tant que je vivrai ;* le jeune homme répondit : *J'attendrai ;* et peu d'années après il gouverna la France. Il semble qu'il en ait été de même pour l'influence des opinions nouvelles. Elle fut arrêtée pendant la vie du ministre ; quand il ne fut plus, elles exercèrent un empire absolu.

Mais avant de nous entretenir des hommes que l'on désigne plus particulièrement sous le nom de philosophes du dix-huitième siècle, nous allons nom-

mer un écrivain qui doit en être séparé. Vauvenargues est loin d'être étranger aux influences de son temps; cependant l'étude particulière qu'il fit des auteurs du siècle précédent, l'admiration qu'ils lui inspirèrent, l'écartèrent de la route de ses contemporains; il ne tomba pas comme eux dans ce dédain frivole pour leurs prédécesseurs, et par-là fut préservé de bien des erreurs. Ce fut à l'école de Pascal qu'il apprit à sonder le cœur humain, à l'école de Fénélon qu'il apprit à l'encourager et à le secourir.

On éprouve un sentiment bien doux et bien rare à voir un moraliste dépouillé de cette tristesse, de cette dureté, de ce mépris de l'homme, qui suit presque toujours l'étude qu'on en fait. L'homme est condamné à un double et contradictoire supplice; lui qui est si vain vis-à-vis des autres, porte en soi, et pour son tourment, un sentiment profond d'humilité que nourrissent la réflexion et l'examen de soi-même. Il ne sait pas se révolter quand

on le calomnie, et lorsqu'on lui présente avec quelque force des opinions qui dégradent sa nature, il les adopte avec une sorte d'empressement, car elles sont conformes à des impressions qu'il a mille fois éprouvées. Quand on vit sous les lois d'une religion, ce sentiment du mépris de soi, qui pervertit les uns et attriste les autres, ce sentiment rend meilleur et plus heureux. S'il détruit les affections terrestres, il donne plus de force à cet amour qui se porte vers les choses divines. Ainsi Pascal et Bossuet, malgré leur dédain pour la créature humaine, ne dessèchent point, ne découragent point l'ame, ou du moins sur les blessures qu'ils lui font, ils versent un céleste baume qui les adoucit; mais détruire la religion et défaire les vertus de l'homme, c'est une étude triste et perverse.

L'ami et l'admirateur de Voltaire ne pouvait avoir, comme les philosophes religieux, que nous avons nommés; bien qu'il les ait souvent imités, une

ferme persuasion, un besoin pressant de la religion. Mais son ame qui ne pouvait se passer de sentimens nobles et élevés, ne s'est pas attachée à flétrir ceux que l'homme peut éprouver indépendamment d'une croyance positive; au contraire il les a développés avec une sorte de prédilection; il a espéré du cœur humain, et sa morale tend à lui donner de la dignité. Nous lui devons mieux que de l'admiration, il mérite notre reconnaissance. N'oublions pas que Vauvenargues a su, dans quelques morceaux de critique, montrer un goût aussi pur que sa morale; et que le premier il a su louer dignement Racine. On remarquera que c'est un disciple de Voltaire, nourri de ses conversations journalières, qui a rendu cette justice à Racine.

Les hommes qui entreprirent le vaste ouvrage de l'Encyclopédie, étaient, ainsi que nous l'avons dit, animés d'un tout autre esprit que Vauvenargues. Ce livre servit bientôt comme d'un point de ral-

liement à cette philosophie naissante, qu'on veut regarder comme une secte, et qui en effet en avait bien quelques apparences.

Le caractère des hommes qui se livraient aux lettres et aux sciences avait bien changé; jadis répandus en petit nombre dans l'Europe entière, écrivant dans une langue inconnue au vulgaire, vivant dans un temps où n'existait pas ce qu'on a appelé depuis la société et la conversation, ils étaient renfermés dans la science; le monde et les autres hommes ne les touchaient guères, et leur étaient peu connus. De là venait cet amour sans bornes pour la science qu'on cultivait, cette complaisance franche et entière dans les connaissances qu'on avait acquises, ce dédain pour le suffrage du monde, cette bonne-foi qui s'exposait au ridicule sans s'en apercevoir, enfin tout ce qui composait cette pédanterie farouche des premiers érudits. Peu à peu les travaux de ces hommes laborieux

portèrent fruit, l'instruction commença à se répandre; il se forma un public: alors ce fut à lui, et non plus à leur propre satisfaction, que les écrivains dédièrent leurs ouvrages; ce fut à lui qu'ils voulurent plaire; ils attachèrent plus d'intérêt à leurs succès, moins à leurs compositions; non qu'ils ne s'efforçassent de bien faire, mais ils voulaient réussir. D'ailleurs, sans qu'ils y prissent garde, communiquant avec les autres hommes, ils en ressentaient une influence, et il se formait une sorte d'harmonie entre les idées qui circulaient autour d'eux, et celles que leur génie enfantait. Ce public, qui était devenu leur juge, se composa d'abord des hommes à qui leur situation permettait le loisir; dans les temps peu civilisés cette classe est peu nombreuse. Ce fut d'abord pour les princes et leurs courtisans que la littérature commença à descendre des hauteurs de l'érudition; les écrivains, cherchant à plaire à des hommes si élevés au-dessus d'eux, n'étaient

point humiliés de cette infériorité de position ; les applaudissemens des princes les flattaient et les honoraient ; ils recherchaient de tels succès avec déférence et respect. Sans doute ils étaient de la race irritable des poètes. Racine se vengeait, par des épigrammes, de M. de Créqui qui insultait à ses vers ; mais il ne se serait pas choqué d'une circonstance qui aurait marqué une différence de rang. On avait de la vanité pour ses ouvrages, on n'en avait pas encore pour sa personne.

Lorsqu'ensuite, par l'effet de la civilisation, la classe oisive fut devenue plus nombreuse, lorsqu'un public plus étendu eut recherché, comme un besoin, les jouissances intellectuelles et littéraires, et qu'en même temps la Cour eut perdu une partie de sa considération, les hommes de lettres conquirent une position plus indépendante ; le sort de leurs ouvrages et de leur personne ne fut plus attaché à la faveur du pouvoir. Dès-lors ils commencèrent à s'apercevoir qu'ils

occupaient dans l'état une place inférieure, leur orgueil s'en offensa, et leurs opinions furent par-là modifiées. Au reste, ceci n'est point une accusation particulière intentée à la classe des gens de lettres. En effet, quel est l'homme qui, se trouvant dans une position indépendante et cependant inférieure, n'a pas souvent éprouvé en lui-même un sentiment de révolte contre cette inégalité, dont rien n'atteste plus directement la nécessité. Ce que nous avons dit des littérateurs, il n'y a pas une classe dans l'état à laquelle on ne puisse l'appliquer; dans toutes on aurait pu voir l'esprit d'égalité croissant rapidement avec la civilisation, et résultant du changement dans la manière de vivre, de la communication entre les hommes et du progrès de leurs réflexions. Nous aurions pu observer la différence des rangs devenant de plus en plus pesante, parce qu'elle n'avait plus de fondemens réels, et qu'elle semblait porter à faux. Qui entreprendrait l'histoire de la vanité en France,

découvrirait bientôt une grande portion des causes de la révolution que la France a éprouvée.

C'était d'ailleurs un moment tout propre à donner aux écrivains une haute idée de leur importance. Frédéric II, qui voulait employer tous les moyens d'élever son empire au premier rang, avait rassemblé près de lui une foule de littérateurs français, et avait fini par y attirer Voltaire ; il avait placé presqu'au même niveau le pouvoir suprême et la supériorité de l'esprit, sans songer que ces deux despotismes ne pourraient pas long-temps vivre en paix. Le plus illustre des Souverains recherchant ainsi l'amitié d'un poète, il y avait là de quoi exciter l'orgueil des littérateurs. Ils crurent voir renaître ces jours où les sages de la Grèce étaient appelés à la cour des Rois pour y donner des conseils, et dans les républiques pour y faire des lois. Alors rien n'arrêta plus leur essor ; tout devint de leur domaine : la morale, la politique,

la religion, furent soumises à leur révision; leur espoir ne fut pas trompé, la gloire et l'importance des écrivains français alla toujours croissant; du fond du Nord on leur envoyait des hommages, et on demandait leur présence. Tous les Souverains voulurent connaître les moindres détails de cette littérature, objet des conversations de l'Europe entière. Ils vinrent eux-mêmes visiter ces hommes et ces académies qui illustraient la France; des peuples demandèrent des constitutions aux philosophes; des hommes d'état se formèrent à leur école. Le gouvernement qui régnait alors luttait avec faiblesse et irrésolution contre cette influence; mais comme la France ne devait à ce gouvernement ni gloire, ni puissance, comme les armes étaient sans éclat, la Cour sans dignité, les mœurs sans pudeur, les défenseurs de la religion sans bonne-foi, l'opinion publique se tournait entièrement du côté d'une philosophie qui flattait tous les amours-propres; dégageait de tous les

liens, et érigeait en système le mépris du pouvoir qu'il était en effet difficile de respecter. Assurément cette philosophie pouvait bien porter, dans son caractère, quelques présages de désordre et de destruction ; mais ce n'était pas là qu'on devait remarquer les symptômes les plus effrayans et les plus irremédiables. Un Monarque indolent et égoïste, qui cherchait le plaisir avec des maîtresses avilies, des grands seigneurs qui professaient l'immoralité avec impudence, des ministres qui ne s'occupaient que d'intrigues, des généraux qui avaient appris l'art militaire dans les salons; l'influence des femmes reconnue comme principe, toutes les vanités en conflit les unes contre les autres : voilà certes des garans bien plus terribles d'une révolution, que ne l'étaient des philosophes orgueilleux et imprudens ; et la guerre de sept ans nous a approchés de la catastrophe plus que l'Encyclopédie.

Cependant pour ne pas être injuste,

on doit convenir qu'au milieu de cette soif de réputation et d'influence, les littérateurs avaient un vif desir du bien, une envie de perfectionner, qui leur faisait illusion sur leurs sentimens d'amour-propre. Ils prenaient ce besoin de régner sur toutes choses, et de les changer à leur gré, pour du dévouement au bonheur de l'humanité et à l'accroissement des lumières; ayant ainsi revêtu de noms honorables les dispositions dont ils étaient animés, rien ne les faisait rentrer en eux-mêmes. De là ce ton absolu, cette intime persuasion de ses propres idées, cette complaisance en soi, cette absence de doute et d'hésitation, cette ardeur de prosélytisme, cette morgue intolérante, qu'on leur a tant reprochés.

Il ne faut pourtant pas s'imaginer que ce caractère règne exclusivement dans tous leurs écrits. On y trouve de loin en loin certains retours, certaines restrictions, et quelques instans de mesure et de

réserve. Cependant leurs principes n'ont point conservé, en se répandant parmi les livres des écrivains inférieurs et dans le vulgaire, les limites qu'ils leur avaient parfois imposées. On juge par-là de la disposition du public pour lequel ils travaillaient; ils marchaient dans une direction générale, et le cours en était si rapide que les efforts tentés, quelquefois pour le retarder, n'étaient pas même aperçus. Rien ne devait donc encourager les auteurs à apporter dans leur doctrine un esprit de sagesse et de modération qu'on ne goûtait pas alors.

Ce fut avec une grande alarme que les dépositaires du pouvoir virent se former cette vaste entreprise de l'Encyclopédie. Ils craignirent qu'elle ne devînt le dépôt des opinions qui fermentaient dans la société philosophique, où le projet du livre avait été conçu. Le meilleur moyen de prévenir le danger, qu'on croyait apercevoir, était sans doute d'accorder protection et encouragement à l'entre-

prise; on aurait de cette sorte acquis une influence marquée sur l'ouvrage. En flattant les auteurs on aurait modifié leurs dispositions, et l'on aurait eu action sur eux; mais on fit en cette occasion la faute que commettent souvent les gouvernans. Ils veulent arrêter le cours des choses, au lieu de le diriger à leur profit.

Les obstacles mis à la publication du livre nuisirent à son exécution autant qu'à sa direction. S'il eût été publié avec tranquillité, il aurait eu, en grande partie, sa vraie destination; il aurait été un monument de l'état des sciences à cette époque, et par-là serait devenu utile. Rien ne perfectionne autant les connaissances humaines que d'examiner le chemin qu'elles ont déjà fait. On suit leur marche, on voit comment elles ont erré, et pourquoi; on jette un coup-d'œil d'ensemble sur la science, et elle en devient plus simple et plus féconde. Le meilleur moyen d'aller en avant, c'est de regarder la route qu'on vient de faire.

Au lieu de produire un semblable effet, l'Encyclopédie se changea sur-le-champ en une affaire de parti. Il devint plus important pour ceux qui l'avaient conçue, de la faire paraître au jour que de l'en rendre digne; et comme ils avaient été constitués en hostilité avec l'ordre établi, leur orgueil s'attacha à répandre dans l'Encyclopédie ce qu'ils appelaient des vérités neuves et audacieuses; ainsi elle demeura une œuvre incomplète et peu utile. Celle qui a été entreprise depuis, est, sans nul doute, conçue d'après un plan beaucoup meilleur, plus riche en science, et plus conforme à son véritable but.

Après avoir parlé d'une manière générale du caractère de la philosophie à cette époque, et des circonstances où elle prit naissance, nous passerons aux deux écrivains qui dirigèrent l'Encyclopédie.

D'Alembert, si on écoute le témoignage impartial des mathématiciens, était un génie du premier ordre, et il a laissé

dans cette carrière, des traces de son passage. Des juges moins instruits en cette matière, ne s'étonneront pas de cette opinion, en lisant la portion du discours préliminaire de l'Encyclopédie, qui a rapport aux sciences exactes. Peut-être n'a-t-on jamais porté dans l'examen de leurs principes et de leurs résultats plus de finesse et de bonne-foi. L'analyse qu'il fait de leurs procédés, la manière dont il montre la vérité, acquérant d'autant plus de certitude qu'on fait abstraction d'un plus grand nombre de circonstances réelles, et n'étant vraiment complète que lorsqu'elle devient l'identité de deux signes exprimant la même idée; tout cela est d'un homme qui plane de haut sur la science qu'il professe. Mais l'autre partie du discours est loin de donner une aussi haute idée de d'Alembert. Quand il en vient à rechercher les sources et les principes des autres divisions des connaissances humaines, il se montre alors incomplet et superficiel. S'il avait une

connaissance profonde des sciences qui classent et comparent nos perceptions, il était loin de connaître celles qui consistent à décrire les impressions de l'ame.

Il est vrai que le système de métaphysique qui commençait pour-lors à s'établir, et que d'Alembert adopta dans ce discours, pouvait le conduire à errer toutes les fois qu'il avait à examiner les branches de l'esprit humain, qui ne sont point soumises au raisonnement mathématique.

Il y a deux manières d'envisager la métaphysique : l'une s'occupe du centre de l'homme, des facultés et des opérations de son ame, de la destination qu'elle peut avoir, de son essence, de la nature de son action. La difficulté de cette science, c'est de rattacher l'ame aux opérations du corps, et de trouver à-la-fois la limite et la transition entre l'action morale et l'action physique. L'autre métaphysique suit une marche complètement opposée, elle part des objets extérieurs, cherche

leur action mécanique sur l'homme, examine les sensations, leurs résultats immédiats, et chemine le plus avant qu'elle peut dans cette route, s'efforçant à arriver du dehors, jusqu'au point central, qui constitue le *moi* humain. Mais quand il faut rejoindre ces opérations de l'animal aux opérations de l'ame, l'inexplicable reparaît, et la chaîne, soit qu'on la prenne d'un côté, soit qu'on la prenne de l'autre, arrive toujours à se rompre. Ainsi il y a deux sciences, la science de la pensée et celle de la sensation, qui semblent, au premier aspect, avoir le même domaine, mais qui ne peuvent cependant s'atteindre. En partant des affections intérieures de l'ame, on n'arrive point à la sensation; et quelque loin qu'on pousse la connaissance de la sensation, on ne saurait dire comment elle devient une pensée. Comme ceux qui cultivent ces sciences ne veulent pas voir où elles manquent, les premiers arrivent à nier l'existence réelle

des objets extérieurs; les seconds se trouveraient amenés à nier l'existence de l'ame. Mais, en général, ceux-ci reculent devant cette conséquence, qui, en effet, est plus absurde que l'autre.

Autrefois, négligeant d'examiner tout ce mécanisme des sens, tous ces rapports directs du corps avec les objets, les philosophes ne s'occupaient que de ce qui se passe au-dedans de l'homme. La science de l'ame, telle a été la noble étude de Descartes, de Pascal, de Malebranche, de Leibnitz. Cette métaphysique les conduisait directement à toutes les questions qui importent le plus à notre cœur. Ils dédaignaient toute la partie sensitive de la pensée; ils apercevaient bien cette question particulière de métaphysique, qu'on a appelée depuis la *formation des idées*; mais, suivant eux, elle était trop infime pour mériter leur attention. Peut-être se perdaient-ils quelquefois dans les nuages des hautes régions où ils avaient pris leur vol; peut-être leurs travaux

étaient-ils sans application directe ; mais du moins ils suivaient une direction élevée, leur doctrine était en rapport avec les pensées qui nous agitent quand nous réfléchissons profondément sur nous-mêmes. Cette route conduisait nécessairement aux plus nobles des sciences, à la religion et à la morale. Elle supposait dans ceux qui la cultivaient, un génie élevé et de vastes méditations.

On se lassa de les suivre ; on traita de vaines subtilités, on flétrit du titre de rêveries scolastiques les travaux de ces grands esprits. On se jeta dans la science des sensations, espérant qu'elle serait plus à la portée de l'intelligence humaine. On s'occupa de plus en plus des rapports mécaniques de l'homme avec les objets, et de l'influence de son organisation physique. De cette sorte, la métaphysique alla toujours se rabaissant, au point que maintenant, pour quelques personnes, elle se confond presque avec la physiologie. Pendant ce temps, une nation voi-

sine recueillait le glorieux héritage de la haute philosophie ; aujourd'hui, elle se prévaut sur nous de l'essor élevé qu'elle a donné à la science de la pensée, et dédaigne notre manière étroite de raisonner sur l'ame et les facultés humaines.

Le dix-huitième siècle a voulu faire de cette manière d'envisager l'homme, un de ses principaux titres de gloire. Locke avait déjà marché dans cette direction, et s'était occupé de développer les mêmes questions. Mais il n'avait pas cru que toute la science dût être réduite à l'examen des sensations. Il savait très-bien que le mécanisme de l'entendement humain était loin de constituer toute l'essence de l'homme. Il ouvrit une route, sans se douter où elle pourrait conduire.

La philosophie des encyclopédistes s'empara des idées de Locke, et les poussa aux dernières conséquences. Ce système est professé implicitement dans le discours préliminaire de l'Encyclopé-

die. D'Alembert y considère l'homme comme une machine à perceptions, soumise entièrement à l'influence des objets extérieurs, leur servant de miroir plus ou moins fidèle. Il voit dans les idées une représentation exacte de ces objets; dans le langage et tous les modes d'expression, une seconde épreuve de cette image. Il a été conduit par-là à considérer les arts de l'imagination, comme une collection de signes représentant les objets, ayant pour unique but de les imiter, et non pas comme une manifestation des impressions intérieures de l'homme.

Les sciences exactes et naturelles s'accommodent mieux de la métaphysique des sensations. Elles cherchent à découvrir ce qu'est la nature en elle-même, indépendamment de l'effet qu'elle produit sur chacun des hommes. Pour arriver à ce but, ces sciences dépouillent l'impression produite par les objets, des circonstances particulières qui la rendent différente pour chaque individu. Elles

s'attachent à considérer cette impression sous un point de vue unique ; de cette manière, elles la rendent identique pour tous les hommes, afin que chacun construise le même édifice sur les mêmes fondemens. Elles tâchent d'obtenir par cette abstraction un produit net de la sensation, si l'on peut ainsi parler, pour avoir une base solide de raisonnement. Ainsi, regarder les objets et leurs modifications comme une chose absolue, c'est une marche conforme à l'esprit de ces sciences.

Mais le penchant le plus naturel à l'homme n'est pas de travailler sa pensée pour la rendre semblable à celle de tous les autres hommes. Tout au contraire, il cherche sans cesse les moyens de faire partager aux autres sa propre impression, telle qu'il l'a reçue, sans l'abstraire d'aucune circonstance. Un sentiment de sympathie lui fait un besoin d'exciter en autrui la sensation qu'il éprouve. Procéder par voie de démonstra-

tion, comme font les sciences exactes, est assurément un contentement pour l'esprit humain; c'est un moyen artificiel d'arriver à la vérité, qui n'est autre chose que l'accord universel. Procéder par voie de persuasion est bien plus dans la nature humaine; et communiquer sa pensée à un seul individu, telle qu'on l'a conçue, est une plus grande satisfaction, que d'entrer dans le consentement de tous sur une notion abstraite et sans réalité. Tout ce qui doit agir sur le cœur de l'homme, toucher son individualité, pénétrer dans l'intérieur de lui-même, se rapporte à cette seconde marche. Les principes de la religion, de la morale, de la politique, de l'éloquence, de la poésie, des arts d'imagination, ne peuvent exister, s'ils ne sont pas la pensée intime et complète de chaque homme. Pour s'imaginer ce que quelques-uns ont cru, qu'à force de bien raisonner, on disposera ces principes de façon à en composer une science exacte, il faut n'avoir pas réfléchi sur

soi-même. Pour peu qu'on y fasse attention, on verra que la vérité abstraite et de démonstration reste comme étrangère à l'individu, qu'elle lui est extérieure; tandis que la vérité de sentiment et de persuasion fait partie de l'homme lui-même, et le modifie dans tout l'ensemble de sa pensée. D'où il semble qu'on pourrait conclure que la métaphysique des sensations s'accorde plus facilement avec les sciences exactes qu'avec les autres domaines de l'esprit des hommes.

Mais ce n'est point dans l'Encyclopédie qu'il faut chercher le nouveau système de philosophie. Il n'y est pas développé complètement et avec clarté. Condillac, qui commença à écrire un peu avant cette époque, est le chef de l'école. C'est dans ses ouvrages que cette métaphysique exerce toutes les séductions de la méthode et de la lucidité; d'autant plus claire, qu'elle est moins profonde. Peu d'écrivains ont obtenu plus de succès. Il réduisit à la portée du vulgaire la science

de la pensée, en retranchant tout ce qu'elle avait d'élevé. Chacun fut surpris et glorieux de pouvoir philosopher si facilement; et l'on eut une grande reconnaissance pour celui à qui l'on devait ce bienfait. On ne s'aperçut pas qu'il avait rabaissé la science, au lieu de rendre ses disciples capables d'y atteindre.

En cherchant à reconnaître dans quel esprit avait été composé le discours préliminaire de l'Encyclopédie, nous avons été amenés à rendre compte du système de métaphysique adopté dans le dix-huitième siècle, et nous avons été jetés loin de d'Alembert; mais déjà nous en avions assez dit pour montrer qu'il n'avait pas dû obtenir de grands succès comme littérateur. Vivant dans un autre siècle, il aurait été seulement un habile mathématicien; les circonstances où il se trouvait en firent de plus un écrivain assez froid. Quand le desir de briller est la cause pour laquelle on écrit, on se sent un égal besoin de s'occuper de toutes choses.

Il n'y a que le génie qui, écrivant par la nécessité de produire, sache porter ses propres fruits. Voltaire avait essayé les sciences exactes pour être universel. D'Alembert était trop loin de la poésie pour chercher à y atteindre; mais il fit voir que son esprit s'appliquait mal aux matières littéraires.

Il n'en était pas ainsi de Diderot, qui fut doué d'une ame ardente et désordonnée. Mais c'était un feu sans aliment, et le talent dont il a donné quelques indices, n'a reçu aucune application entière. S'il eût embrassé une carrière unique, si son esprit bouillant eût marché dans un sens déterminé, au lieu d'errer dans tout ce chaos d'opinions contraires, que cette époque voyait ou naître ou se détruire, Diderot aurait laissé une réputation durable, et maintenant, au lieu de répéter seulement son nom, on parlerait de ses ouvrages. Mais sans connaissances profondes sur aucune chose, sans persuasion arrêtée, sans respect pour aucune idée

reçue, pour aucun sentiment, il erra dans le vague, en y faisant parfois briller quelques éclairs. Un caractère tel que le sien a tout perdu en adoptant la philosophie, à laquelle il s'attacha.

Il essaya de renouveler le théâtre, et protesta contre les règles établies. Il réclama une imitation plus exacte de la nature. Il montra qu'il était en effet capable de la connaître et de la peindre; mais la prétention d'être chef d'une nouvelle école dramatique et moraliste dogmatique, le fit tomber dans l'affectation et dans les déclamations les plus ampoulées. Ainsi il s'écarta de la nature bien plus que ceux contre lesquels il s'était élevé. Il écrivit sur la morale, et tout en faisant voir qu'il était capable de chaleur et d'élévation, il fit un mélange obscur et incohérent de ce style animé avec une philosophie analytique et destructive. Ses romans présentent aussi le burlesque assemblage de je ne sais quel amour de la vertu, mêlé avec le plus hon-

teux cynisme, et d'une chaleur quelquefois vraie et profonde avec des paroles grossières et ignobles. Au total, Diderot fut un écrivain funeste à la littérature comme à la morale. Il devint le modèle de ces hommes froids et vuides, qui apprirent à son école comme on pouvait se battre les flancs pour se donner de la verve dans les mots, sans avoir un foyer intérieur de pensée et de sentiment.

Le disciple le plus fidèle des philosophes de ce temps, fut Helvétius. Une vaine persécution donna à son livre une célébrité, qu'il n'aurait pas eue sans cette circonstance. Il avait voulu réunir en un système les principes qu'il entendait professer autour de lui; mais sa tête n'était ni assez vaste, ni assez forte pour accomplir un semblable projet. Il est probable que dans la société où il vivait, on devait entendre chaque jour des opinions contradictoires, légèrement hasardées, sans but, sans ensemble, modifiées sans cesse par chaque circonstance, par chaque

impression du moment. Au fond, c'était bien toujours la même direction, mais les assertions devaient varier beaucoup dans leur forme. L'Esprit est un livre composé avec ces conversations; singuliers matériaux pour un ouvrage philosophique. Aussi paraît-il que les amis d'Helvétius ne songeaient pas à faire une réputation à l'œuvre de leur disciple. Mais il fut attaqué; ils le défendirent.

Helvétius, conformément aux nouvelles idées, établit toute sa doctrine sur cette base : que la sensibilité physique est la cause productrice de toutes nos pensées. De tous les écrivains qui ont embrassé cette opinion, nul ne l'a présentée d'une façon aussi grossière. Quand on veut faire dépendre l'homme de son organisation, encore faut-il avoir fait quelques recherches sur cette organisation; quand on veut que juger soit sentir, et que la pensée ne soit pas autre chose que le dernier degré de la sensation, encore faut-il essayer de connaître et d'exposer la

marche de cette sensation. M. Cabanis a refait toute cette portion du livre d'Helvétius, et il a approfondi ce que son prédécesseur avait à peine soupçonné. Il était trop savant pour voir, dans tous les gros rouages de l'organisation physique, les facultés morales qui distinguent l'homme; il a poussé ses recherches plus avant, et a voulu reconnaître ces facultés dans les ressorts les plus fins, et pour ainsi dire les plus mystérieux de la nature physique. Son habileté n'a servi qu'à faire voir encore mieux qu'il est impossible d'atteindre la nature morale par cette route. Quelque vif que fût son desir de rattacher le moral au physique, il n'a pu approcher du but où il tendait; et il a eu assez peu de philosophie, pour se montrer amoureux de cette opinion, qu'il ne pouvait parvenir à démontrer.

Quand on ne veut reconnaître dans l'homme que l'homme physique, il est difficile que la morale ne soit pas réduite à devenir la science du bien-être.

Il est possible qu'un calcul bien entendu de ce bien-être conduise à la vertu. Le plus simple bon sens suffit pour s'apercevoir que cette route n'est ni la plus noble, ni la plus certaine. Mais, pour dire vrai, Helvétius, qui était un homme juste, probe et bienfaisant, était loin de vouloir détruire la vertu. Il comptait, au contraire, l'établir sur une base solide, et s'imaginait que quand il aurait démontré que c'est l'amour de soi qui rend vertueux, il aurait rendu un grand service à la morale. Il importe peu, suivant lui, que je sauve la vie de mon ami aux dépens de la mienne par amour de moi ou par amour de cet ami; Helvétius ne nie pas qu'il existe en moi un sentiment subit et involontaire qui me porte à cette action; il ne nie pas que ce sentiment étant dans le cœur de presque tous les hommes, ils admireront cette action. Ainsi il n'a rien changé dans le fond des choses, il n'a élevé qu'une querelle de mots. Il s'est imposé la tâche de montrer que le sacrifice de

soi et l'amour de soi peuvent être la même chose, quoiqu'ils paraissent s'exclure par leur appellation. Mais pourtant il faut songer, qu'en maniant les mots et en dénaturant leur signification, on peut amener les plus funestes résultats. Il y a tant de gens pour qui les mots sont tout, dont les sentimens reposent sur cette seule base, qu'il faut bien se garder de l'ébranler. Vous leur dites que l'homme doit agir par amour de soi, et vous ajoutez que la vertu est une suite de cet amour. Ils ne comprendront pas que toute votre doctrine est appuyée sur ce que l'amour de soi, qui, pour tout le monde, est la préférence de soi aux autres, ne veut plus dire cela pour vous. Car c'est à cela que se réduit toute la philosophie d'Helvétius. Les hommes du vulgaire, conservant au mot *amour de soi* son ancien sens, trouveront qu'il s'accorde mal avec la vertu, et deviendront vicieux. Il se pourrait même que ceux qui ont ainsi bouleversé le dictionnaire, oubliassent

souvent le changement qu'ils y ont fait. Epicure fut un des plus rigides philosophes, et ses disciples furent d'abord plus austères que les Stoïciens. Il avait dit que c'était la volupté qu'on devait chercher dans la vertu. Peu d'années après, les pourceaux d'Epicure s'autorisaient de son nom pour oublier la vertu dans la volupté.

La plupart de ces philosophes, que quelques personnes affectent de vouloir flétrir, étaient, ainsi qu'Helvétius, doués de plus d'une vertu. Ils étaient désintéressés, bienfaisans; ils desiraient le bien de leur pays et de l'humanité. Ils n'eussent pas sacrifié leurs opinions pour le vil appât du gain. Plusieurs d'entr'eux furent insensibles à la faveur des rois, et préférèrent une vie indépendante. Mais ils étaient accessibles à toutes les séductions de la vanité; leur cœur n'était fermé ni à la haine, ni à la jalousie. La contradiction les irritait, et la moindre gêne leur semblait tyrannie. Quand on fait de l'or-

gueil la base de sa vertu, qu'on se croit dégagé des règles qui gouvernent les hommes, on ne suit pas une route certaine. Celui qui se fait sa propre conscience ne saurait être vertueux d'une manière assurée. Ses passions peuvent l'entraîner, sans qu'il s'en aperçoive, et sans qu'il perde cette bonne opinion de lui-même, première source de ses erreurs. L'orgueil n'est pas un méprisable conseiller, comme l'intérêt personnel ; mais il entraîne facilement dans les fautes. C'est de là que vient l'avantage de la religion sur la morale humaine.

Tel fut à-peu-près le caractère et la conduite des littérateurs de cette époque. Les opinions qu'ils ont développées, peuvent être blâmées; mais il ne faut pas être injuste envers leur personne. S'ils se sont égarés dans leurs livres, du moins leurs actions n'ont-elles rien d'assez condamnable pour devenir le prétexte des déclamations vuides de sens, que l'on entend souvent répéter contre la philoso-

phie du dix-huitième siècle. Suivant ces rigides accusateurs, cette philosophie serait une sorte de conjuration ourdie avec suite et perversité pour détruire les lois religieuses et politiques. Ils en parlent toujours en ce sens; et les uns avec mauvaise foi, les autres sans examen, répètent que la secte philosophique est parvenue au but désastreux qu'elle se proposait. Il convient de rechercher jusqu'à quel point tous ces mots de secte, de doctrine, de système, et même de philosophie, sont applicables à la circonstance.

Autrefois, le nom de philosophe appartenait à des hommes austères, qui, épris d'une forte passion pour la vérité, dévouaient leur vie à la chercher. Rien ne leur coûtait pour arriver à ce résultat. Leur temps était consacré à acquérir de la science. Ils allaient aux contrées les plus reculées, à travers les fatigues et les périls, pour consulter les traditions des anciens sages. Ils vivaient au milieu de peuples, dont les mœurs étaient sé-

vères, et s'y faisaient remarquer par un caractère plus sévère encore. Leurs méditations étaient continuelles, et la fréquentation du vulgaire ne faisait pas évaporer des réflexions à demi-formées. Dans leur ame, ainsi agrandie par l'étude, la retraite et le travail de la pensée, se formaient de vastes systêmes conçus avec ensemble et développés avec éloquence. Une telle philosophie ne pouvait avoir pour but de détruire. Le vuide qui résulte du défaut de croyance, accable les esprits sérieux et méditatifs; ils éprouvent un vif besoin de remplacer ce qui a disparu à leurs yeux, par quelque autre édifice plus conforme à l'ordre de leurs pensées. Avoir un abîme ouvert devant soi, n'est indifférent qu'à ceux qui ne regardent pas.

Le caractère et les habitudes des philosophes anciens, leur donnaient une grande autorité parmi les peuples; ils étaient au milieu des hommes, comme des êtres extraordinaires qui, par la puissance de la

pensée, s'étaient élevés au-dessus de tous. Des disciples nombreux se pressaient sur leurs pas; et de même que le maître avait consacré sa vie à rechercher la vérité, les disciples consacraient la leur à étudier, à recueillir, à répandre les paroles du maître. Cette nécessité d'enseigner ses opinions d'une manière directe et positive, contribuait encore à donner aux philosophes antiques cette unité de principes liés entr'eux, cette tendance vers un centre bien déterminé. Ainsi se formaient des corps de doctrine pleins de vérité et de méthode, et textuellement exposés. On peut les juger, les comparer, les discuter. Ils offrent à l'esprit matière à réfléchir long-temps, et même, en les rejetant, ils laissent admirer l'imagination forte et ingénieuse qui les a créés. Communément, on les considère comme des rêves brillans. A y bien regarder, ils ont plus de profondeur qu'on ne pense. Ce qu'ils peuvent présenter de bizarre, vient le plus souvent de difficultés réelles

qu'on a voulu vaincre, et que des observateurs légers n'ont pas même aperçues.

Dans les temps modernes, les philosophes eurent un rôle moins grand; ils n'occupaient aucun rang parmi les hommes, et n'exerçaient aucune autorité sur eux. Ce genre d'influence passa, en acquérant une force bien plus puissante, aux mains de ceux qui s'illustraient dans la science de la religion. A proprement parler, il n'y eut plus de sectes philosophiques; on ne vit plus que des sectes religieuses. Cette séparation de la science divine et de la science humaine, rabaissa beaucoup la philosophie. Dans l'antiquité, le culte des païens ne pouvait satisfaire les besoins des sages. Tout brillant qu'il était pour l'imagination, il n'avait rien qui pût pénétrer au fond de l'ame, qui pût s'accorder avec les réflexions d'un esprit vaste et profond. Il n'était pas assez métaphysique. La haute philosophie chercha à suppléer à ce vuide d'une religion imparfaite. Tantôt elle voulut la forcer de se

prêter à des interprétations subtiles, tantôt elle parut impie, parce qu'elle se voyait obligée de rejeter en partie un culte, qui ne pouvait s'accommoder à ses abstractions. Enfin, quand la religion chrétienne parut sur la terre, elle trouva le paganisme croulant de toutes parts. Elle arriva au secours du vulgaire, qui ne respectait plus des dogmes décriés, et que les malheurs du monde rendaient cependant avide de consolations religieuses, et au secours aussi des hommes sages et instruits qui se perdaient dans les nuages de la philosophie, y cherchant vainement l'aliment nécessaire à leur ame. Le christianisme hérita en grande partie de la philosophie antique, et c'est là qu'on en peut rechercher les derniers vestiges, ennoblis et divinisés.

Lorsqu'après la renaissance des lettres, la philosophie recommença à se montrer, elle prit une nouvelle direction. La religion, qui, aux yeux des simples, sait offrir des apparences qui ne sont pas au-

dessus de leur portée; qui se prête aux besoins habituels de la vie; dont les dogmes et le culte s'emparent de l'imagination, des sens, des actions, sait aussi s'élever avec les esprits amoureux des choses abstraites et générales. Elle se montre positive pour satisfaire le cœur par des pratiques journalières, et idéale pour les ames préoccupées d'une sublime curiosité. Ainsi la philosophie se vit réduite à rechercher les principes des choses, sans essayer de les rattacher à la cause première et universelle. Toutes les questions fondamentales, celles où l'on retombe sans cesse en approfondissant, passèrent dans le domaine de la religion. La philosophie s'occupa à guider la marche des sciences, à perfectionner le raisonnement humain, à connaître les diverses facultés de l'homme, et à en diriger l'emploi.

Comme le mouvement qui avait développé les esprits était dû, en grande partie, aux livres des anciens, l'érudition devint le fondement de toute espèce de

culture. Le premier devoir des philosophes, comme de tous les autres écrivains, fut de connaître et de comparer entr'eux tous ceux, qui jadis les avaient précédés dans la carrière. Ainsi l'étude et les mœurs des peuples, comme nous l'avons déjà remarqué, leur imposaient une vie grave et retirée. Elle n'avait rien de solennel, comme celle des philosophes de la Grèce. Mais elle était, de même, préservée des distractions et du contact de la foule. La France présente moins que les autres nations européennes ce nouveau caractère de philosophie. Montaigne en diffère complètement. Descartes et ses disciples ont suivi une route plus élevée. Leurs travaux ont plus de rapport avec la philosophie antique.

Mais le dix-huitième siècle offrit en France un tableau qui ne ressemble en rien à ceux que nous venons de voir. Ce ne sont plus des hommes sérieux, érudits, nourris de réflexion et d'étude, cherchant un point de vue général, pro-

cédant avec méthode, s'efforçant de former un système dont toutes les parties soient bien coordonnées. Ce sont des écrivains vivant au milieu d'une société frivole, animés de son esprit, organes de ses opinions; jugeant de tout avec facilité, conformément à des impressions rapides et momentanées; s'enquérant peu des questions qui avaient été autrefois débattues; dédaigneux du passé et de l'érudition; enclins à un doute léger, qui n'était point l'indécision philosophique, mais bien plutôt un parti pris d'avance de ne point croire. Enfin, le nom de philosophe ne fut jamais accordé à meilleur marché. Lorsqu'on reproche aux auteurs de cette époque d'avoir soutenu un système et des principes destructeurs, on les calomnie sous un rapport; sous un autre, on leur donne un éloge qu'ils n'ont pas mérité. On peut combattre avec indignation Hobbes ou Spinosa. Ils ont un but direct, une intention marquée; ils se présentent avec des armes dans la carrière; ils offrent

prise : on sait à qui l'on a affaire. Mais la philosophie du dix-huitième siècle, puisqu'on a adopté ce nom, ne pourra jamais former une doctrine textuelle. On ne pourra jamais être reçu à citer un écrivain, pour prouver que cette philosophie avait un projet certain et des principes reconnus. Tous ces littérateurs n'avaient aucun accord entr'eux. Ils avaient même si peu l'idée d'un résultat quelconque, qu'à les prendre chacun en particulier, il n'en est pas un qui ne se soit contredit sans cesse. Leur vanité, leur amour du succès les empêchait plus encore que le genre de leurs études, de former une secte. Nul ne se sentait ni respect, ni déférence pour un autre ; nul ne se serait avoué à lui-même son infériorité. Ce zèle pour la vérité, cet enthousiasme pour le génie, tous ces sentimens désintéressés qui font les sectes et les partis, n'étaient plus de ce temps-là. Quelle différence entre Voltaire trafiquant de louanges avec tous les écrivains de son siècle, et un vé-

nérable philosophe environné de disciples avides de ses paroles et admirateurs de ses vertus; régnant sur eux par le pouvoir des discours et de l'exemple !

La philosophie du dix-huitième siècle est donc un esprit universel de la nation, qui se retrouve dans les écrivains. C'est un témoignage écrit de la tendance et des opinions des contemporains. Il y a, dans tous les temps, une liaison nécessaire entre la littérature et l'état de la société; mais quelquefois ces rapports demandent à être recherchés avec sagacité, et développés soigneusement, pour être rendus sensibles et évidens. Ici, ils sont tellement directs et immédiats, qu'il n'est pas besoin d'une observation subtile pour les démêler. Les livres n'ont pas seulement reçu l'influence du public; ils ont, pour ainsi dire, été écrits sous sa dictée. Ainsi, ce ne sont pas tant les opinions professées qui font le caractère de cette philosophie, c'est plutôt la manière dont elles l'ont

été. Conformément à cette idée, nous nous sommes plus occupés de chercher l'esprit général des écrivains, que d'entrer dans le détail de leurs ouvrages.

Pour mieux faire apercevoir comment alors le caractère des littérateurs était indépendant des nuances diverses de leurs opinions, et se rapportait plutôt à un ordre universel des choses, nous pourrons citer Duclos, qui ne fit pas cause commune avec ceux dont nous avons parlé, et qui plus d'une fois affecta de l'éloignement pour leurs principes. Ne retrouve-t-on pas en lui cet esprit de vanité et d'indépendance; ce dédain pour les puissans et les riches, tout en les recherchant sans cesse; cette alliance du cynisme et de la morale; cette prétention d'apporter de la philosophie dans les moindres choses, et de considérer des contes de fée et des romans non plus comme un simple amusement, mais comme un véhicule de lumières et de raison. Tout cela ne lui est-il pas commun avec ceux qu'il n'ap-

prouvait pas? tout cela n'est-il pas parfaitement assorti au temps où il vivait? On pourrait faire les mêmes remarques sur les hommes qui se sont montrés encore plus opposés au parti philosophique.

A le considérer, comme écrivain, Duclos se rapproche aussi beaucoup de ses contemporains. Son talent porte un caractère de froideur, d'examen et même de sécheresse. Dans ses histoires et dans son voyage en Italie, ce caractère est un défaut; mais les Considérations sur les Mœurs étant un ouvrage entièrement conçu dans cet esprit, il en complète l'ensemble; ce n'est pas un livre de morale profonde et générale, il ne sonde pas dans les replis du cœur de l'homme; mais il n'est guère possible de mieux connaître et de mieux peindre toutes les nuances de l'esprit de société, de mieux caractériser leurs causes et leurs effets immédiats. C'est un tableau spirituel de l'écorce superficielle dont les habitudes du monde revêtent les hommes. Il règne

sur-tout dans cet ouvrage une clarté et une précision remarquables. On conçoit toujours toute la pensée de l'auteur, rarement on peut en contester la vérité; cet avantage résulte d'un grand talent de définition. Duclos commence par établir ce que signifient les mots qu'il emploie, ou du moins ce qu'il veut leur faire signifier. Ainsi il fait toujours apercevoir les bornes qu'il impose à ses pensées; on voit avec évidence jusqu'où s'étend son raisonnement, et on n'est point tenté d'en nier le résultat. Les discussions viennent ordinairement de ce qu'on n'attache pas le même sens au même mot; quand on a fait comprendre sa pensée, on trouve peu de contradicteurs. Il ne s'agit que de transporter les autres au point où l'on est placé pour envisager les choses; alors ils éprouvent communément les mêmes impressions.

Cette habitude de définir a beaucoup d'analogie avec l'esprit d'un grammairien, et Duclos s'est en effet distingué dans

cette carrière. La grammaire avait, à ce moment, tout-à-fait changé de face. Dumarsais, marchant sur les traces de Port-Royal, avait travaillé à la rattacher d'une manière immédiate avec l'art de raisonner. Duclos et Condillac, venant après lui, firent de la grammaire une dérivation de la nouvelle métaphysique. De leurs recherches, résulta une nouvelle théorie du langage, claire et méthodique, qui remplaça bientôt les anciennes nomenclatures. Au lieu de rapporter toutes les langues à la langue latine, et d'adapter toutes les grammaires aux formes d'une seule, on essaya de trouver des règles générales, d'où les règles particulières de chaque langue pussent facilement découler. Mais les grammairiens tombèrent dans une erreur. De même qu'on avait cru atteindre jusqu'à l'ame humaine avec la science des sensations, de même on pensa que la grammaire renfermait l'art d'écrire, c'est-à-dire, qu'elle pouvait donner des règles aux hommes

pour se communiquer leurs impressions.

Les métaphysiciens avaient supposé que la pensée était l'image fidelle des objets extérieurs, et avaient presque introduit le mécanisme dans sa formation. Les grammairiens suivirent la même marche; ils transformèrent, de la même manière, la pensée en parole; regardant les mots comme une expression invariable des idées. Cependant le langage qui prend à chaque instant, une couleur et une forme différentes, suivant l'individu, et suivant l'impression qu'il éprouve; le langage qui est redevable de tous ses effets, non pas à la représentation des objets, mais à la peinture des affections de l'ame excitées par ces objets; le langage démentait sans cesse tout le système de métaphysique et de grammaire. Alors la théorie commença à attaquer les langues elles-mêmes, et décida qu'elles n'étaient pas conformes aux principes; elle oublia qu'apparemment elles le sont à la nature de l'homme, puisqu'elles ont été

formées par ses habitudes et ses besoins. Il fut proclamé que l'idiome parfait devait être un assemblage de signes, chacun attaché irrévocablement à une même idée, et tous liés entr'eux par des relations constantes. L'algèbre fut dite le modèle des langues. On voulut emprisonner la pensée, la circonscrire dans sa propre expression; et comme les métaphysiciens l'avaient conçue uniforme et identique dans tous les hommes, leur grammaire ne lui faisait pas perdre beaucoup en lui prêtant un tel langage.

Sans doute l'algèbre est la plus belle des langues, dans le même sens que les sciences mathématiques sont les plus vraies des sciences. La vérité mathématique est le résultat de la comparaison et de la combinaison d'idées factices, qui ne doivent leur naissance qu'à des abstractions faites par un travail de l'esprit humain. Ainsi l'algèbre est le langage qui convient le mieux pour rechercher ce genre de vérité. Il rappellera continuel-

lement que l'idée exprimée par un signe est telle qu'on l'a d'abord définie; cette idée abstraite sera la même pour tous, ne fera à aucun une impression différente de celle qu'un autre en pourrait recevoir. A l'aide de ce langage on marchera d'un pas sûr dans le raisonnement mathématique, et dans la découverte des vérités abstraites et artificielles. Mais, dès qu'il s'agira de rendre compte des impressions qui ne sont pas les mêmes pour tous, et qui diffèrent d'un instant à l'autre dans le même individu; dès qu'on sortira de la sphère des idées mathématiques, de ces idées qu'on a rendues complètement pareilles pour chaque homme, il faudra un langage flexible qui puisse recevoir de chacun le témoignage de ce qu'il éprouve, qui puisse varier de forme et de puissance, suivant celui qui parle, pour retracer l'image de son ame et de son caractère.

Les nouveaux systêmes de grammaire conduisirent aussi à une autre manière de

voir, qui résulte encore de ce qu'on regardait les idées comme des images absolues des objets, et comme identiques pour tous. Les uns avaient voulu que chaque homme fût forcé de s'exprimer comme tous; d'autres en vinrent à ne plus attacher d'importance à l'expression des idées, et aux formes du langage. Les idées, suivant eux, étant les mêmes dans tous les individus, il était indifférent qu'ils les fissent comprendre d'une manière ou d'une autre.

De là, tous les blasphêmes contre la poésie et le style; de là, cette assertion que les pensées sont tout, et l'élocution peu de chose. Oui, sans doute, elles sont tout, car il est impossible d'en séparer ce qu'on a nommé le style; il est leur production immédiate. C'est de la manière dont elles affectent l'homme que dépend la manière dont il s'exprime. Est-il fortement ému? le langage, par un penchant irrésistible, prend la forme et la couleur de ses idées, et vient commu-

niquer aux autres hommes, comme par sympathie, une impression commune. La pensée est semblable à la fille de Jupiter, qui sortit tout armée de son cerveau. Un grand écrivain, contemporain des nouveaux grammairiens, vit la fausseté de leurs principes, et leur dit avec raison : « le style est tout l'homme ». Qui pourrait en douter, puisqu'il nous révèle quel effet produit la pensée sur l'homme, et conséquemment quelle est cette pensée en lui? Peut-être paraîtra-t-il puéril de citer un exemple: quand Chimène dit à Rodrigue : « Va, je ne te hais pas »; aux yeux d'une froide analyse, c'est lui dire sous une forme diverse : « va, je t'aime ». Et pourtant si elle proférait ces derniers mots, elle serait une toute autre personne; elle insulterait aux mânes de son père; elle n'aurait plus ni charme, ni pudeur.

Ces distinctions vaines entre la pensée et le style, n'étaient point connues dans le dix-septième siècle. On jugeait les sentimens et les idées, on les trouvait vrais

ou faux, bons ou mauvais; quand on était choqué d'un discours, on ne s'en prenait pas à sa forme, mais on remontait à la source, et on blâmait l'auteur d'avoir mal pensé. Le style, dans ce temps-là, n'était que la correction grammaticale.

Maintenant on parle du style comme de la musique d'un opéra; et l'on entend dire qu'avec de certains artifices de style, avec des procédés bien entendus, on peut rendre neuves et originales des pensées communes. C'est prendre l'art d'écrire pour un art mécanique.

Au reste, ce ne sont pas les poètes qui ont médit de la poésie; ce ne sont pas les écrivains d'un style animé, qui ont voulu la dessécher. Lamothe, Fontenelle, et ceux qui, depuis ont développé les mêmes opinions, devaient, en effet, regarder la poésie, comme une forme factice donnée à la pensée. La leur n'était pas une production spontanée; elle avait été faite par travail et par industrie. Ainsi

ils ont dit ce qu'ils sentaient sur la poésie, et l'ont dit avec vérité et persuasion. On a oublié leurs vers, et leurs systèmes ont séduit quelques personnes; leur exemple est une nouvelle preuve.

L'abbé de Mably n'eut pas seulement, comme Duclos, de la réserve envers les chefs de la nouvelle école de philosophie; il montra même de la répugnance pour eux, et ne fit aucun cas de leurs opinions et de leurs systèmes. Pourtant il leur ressemblait plus qu'il ne le pensait, et prenant en apparence une autre route, il concourait de toutes ses forces au même résultat.

Il s'occupa toute sa vie, avec plus de suite et de gravité que les autres écrivains, de la politique et de la morale, dans les rapports qu'elle peut avoir avec l'ordre public. Loin de s'applaudir, comme tous les autres, du progrès des idées, et de s'enorgueillir du temps présent, il montra constamment du dédain pour les mœurs et le caractère des nations et des

hommes; il s'indigna du désordre et de la frivolité qui régnaient autour de lui; son estime se porta sur les souvenirs de l'antiquité. L'abbé de Mably ne rendit justice à rien de ce qui appartenait aux temps modernes; ni la religion, ni le gouvernement, ni la gloire, ni les annales de la France et des nations européennes, ne lui parurent mériter un regard. Il ne sut pas se reporter aux temps reculés, où toutes ces choses avaient pu imprimer le respect et l'amour. Il semble que sa haine pour l'ordre actuel ne pouvait pardonner même à la première origine, d'où cet ordre était dérivé. Ses livres étaient bien moins une louange de l'antiquité, qu'une attaque contre ce qui existait; ils inspiraient moins la vénération pour les institutions anciennes, que le mépris pour les institutions modernes. Un ton morose et hostile ne saurait faire naître l'admiration. D'ailleurs, ce qu'il vantait d'une façon exclusive, n'ayant aucun rapport, au-

cune parenté avec nous, n'aurait pu inspirer que des sentimens froids, et pour ainsi dire abstraits. L'abbé de Mably suivait donc, ainsi que les autres écrivains, une marche destructive, et contribuait, sans le savoir, à affaiblir les liens déjà usés qui unissaient encore les membres d'une vieille société.

On aperçoit sur-tout ce caractère dans les Observations sur l'Histoire de France; l'abbé de Mably se refuse à entrer dans l'esprit de nos anciennes mœurs, et de nos formes de gouvernement; ce n'est pas assurément par défaut de savoir et de réflexion, ce serait plutôt par l'effet d'une prévention aveugle; mais enfin l'auteur semble ne pas comprendre l'histoire de sa patrie. Il est un des premiers qui ait élevé la voix pour déclamer contre les souvenirs français, qui ait accoutumé nos oreilles à entendre taxer de barbarie, de despotisme ou d'anarchie, des institutions qui, pendant plus d'un millier d'années, ont donné à la France

quieu s'écarta peu de cette direction. Nous avons dit que Daniel avait aussi cherché dans l'histoire les preuves de ses opinions. A la même époque, Boulainvilliers s'était consacré tout entier à rechercher l'esprit et le détail de nos institutions. Aucun auteur n'a apporté plus de lumières et de science dans ce travail; aucun n'est plus utile pour éclaircir l'étude trop négligée du droit public français. L'abbé Dubos adopta un système qui semble d'abord opposé à celui de Boulainvilliers, et qui s'en rapproche dans les résultats. Cependant il eut moins de zèle et d'érudition.

Mais les circonstances étaient peu favorables pour multiplier ce genre de recherches et d'études; elles n'étaient pas en accord avec les idées habituelles de la société; les formes du gouvernement rendaient aussi cette science oiseuse et inapplicable. A la suite des longs déchiremens de la France l'ordre s'était rétabli, mais rien n'avait été réglé; tout était

incertain, quoique tout fût en repos. Aucune classe de citoyens, aucune autorité ne savait au juste ni ses prérogatives, ni ses obligations; il ne se formait aucune habitude, parce qu'il n'y avait rien de fixe, ni d'assuré. Dans cette incertitude, la plupart de ceux qui s'occupaient de politique étaient portés à raisonner d'une manière générale, à chercher les principes primordiaux de toute espèce de société; ils trouvaient plus simple de construire un édifice tout nouveau, en détruisant les restes des vieux fondemens; ainsi les uns se perdaient dans une politique vaine et abstraite. Les autres, tels que Mably, nourris de l'histoire de l'antiquité, tendaient à introduire parmi nous des formes qui, nous étant étrangères, étaient aussi éloignées de la réalité, que les systêmes des premiers. On retrouve, ce semble, dans cette double école de politique, l'esprit qui s'est montré au commencement de la révolution, dès qu'on a entamé

la discussion des matières de gouvernement.

Mais si l'abbé de Mably a exercé sur le vulgaire une fâcheuse influence, c'est bien certainement contre son gré ; jamais il n'a desiré que l'on modelât les constitutions européennes sur les républiques anciennes. Sans cesse il a répété que ce changement n'était ni possible, ni raisonnable. Il ne croyait pas que les nations fussent dignes de cette épreuve. Nul écrivain n'a eu plus que lui le don de prévoir ce qui pourrait résulter du mouvement des peuples; il ne partageait pas les espérances légères des philosophes de son temps, qui ne voyaient dans l'avenir que liberté, bonheur, lumières et perfectionnement. Eclairé par le mépris profond qu'il avait pour ses contemporains, il a su prédire une grande partie de nos malheurs.

Bien au-dessus de ceux que nous venons de nommer, et sans marcher sous aucune de leurs bannières, brillait Rous-

seau. Si, parmi les écrivains illustres de ce siècle, il en est un qui ait eu une influence particulière, et qui ne se soit pas asservi à suivre le mouvement commun, c'est sans doute Rousseau qui a obtenu cet honneur. Formé dans le malheur et dans la solitude, nourri de longues méditations et de chagrins secrets, il est, à ce qu'il semble, de tous les littérateurs contemporains, celui qui porte le plus un caractère distinct et natif. Tandis que les autres recevaient toutes les influences de la société, participaient aux mœurs et aux opinions répandues dans le public, s'efforçaient de lui plaire en se conformant à son esprit; Rousseau ressentait tous ces effets d'une autre manière. Leur action s'exerçait sur lui, comme un poids qui l'oppressait sans l'entraîner. Son talent, au milieu de telles circonstances, en contracta quelque chose de plus individuel, et conséquemment de plus profond et de plus persuasif. Aussi sa gloire a-t-elle été plus grande

et plus flatteuse. Les autres sont parvenus à plaire, Rousseau a excité l'enthousiasme; et ce qui honore à-la-fois l'écrivain et ses admirateurs, c'est qu'un tel succès est dû en partie à des opinions plus nobles, à un langage rempli de plus de force, d'enthousiasme et d'émotion. La philosophie, dans la bouche de Rousseau, retrouva les armes dont on voulait alors la dépouiller, l'éloquence et le sentiment.

Mais, il en faut convenir, cette philosophie renfermait mille germes dangereux. Peut-être a-t-elle été plus nuisible que celle des autres écrivains. Sans famille, sans amis, sans patrie, errant de pays en pays, de condition en condition, opprimé par tout l'ensemble d'un monde où il n'était pour rien, Rousseau conçut un esprit de révolte, une fierté intérieure qui s'exaltèrent jusqu'au délire. La vanité des autres auteurs était toute extérieure. La sienne qui, pendant long-temps, n'avait reçu aucune jouissance venant du dehors, s'était réfugiée au plus profond de son ame pour

y troubler son bonheur, et ne lui jamais donner de relâche. Rien ne le pouvait satisfaire; sans bienveillance pour les hommes, tout ce qui venait d'eux ne pouvait l'adoucir; il était de ces esprits dont l'orgueil est tellement insatiable qu'au besoin ils s'indigneraient d'être hommes, s'imaginant que la nature leur doit plus qu'aux autres. Tout dans la société blesse de tels caractères; ils ne savent se soumettre à rien, pas même à la force des choses. La nécessité non-seulement les afflige, mais les humilie.

C'est dans une disposition pareille que Rousseau a puisé son talent, ses opinions et ses fautes; c'est pour avoir vécu étranger au milieu de la société, nous dirons même de l'humanité, que tout en ressentant avec enthousiasme l'amour de la vertu et de la justice, tout en voulant y exciter les autres, il a ébranlé ce qui sert de base à la vertu et à la justice, le sentiment du devoir. C'est là, à ce qu'il nous paraît, le vice de sa philosophie. Isolé,

parmi le monde, il n'avait jamais senti les devoirs que comme une chaîne ; il avait toujours trouvé que son propre mouvement le portait par-delà la place qui lui était assignée ; il n'avait pu voir, malheureux qu'il était, que le devoir, loin d'être une barrière aux sentimens de l'homme, est au contraire leur application bien dirigée.

Il en est, à cet égard, comme pour toutes les prérogatives, dont l'homme semble avoir été doué par la nature. Afin de pouvoir vivre en société, il en sacrifie une portion, pour que la tranquille jouissance de l'autre portion lui soit assurée. Il avait droit à la possession de la terre entière, mais chacun pouvait combattre l'exercice de ce droit. Alors il s'est résigné à en posséder une faible part, où personne ne pût venir le troubler. De même ses affections pouvaient embrasser tous les objets de la nature ; mais elles n'auraient rien de fixe, ni d'assuré. La société, en donnant à l'homme des liens de famille, de patrie, des mœurs, des

lois, a restreint ses affections; mais aussi elle les protège, et dispose tout autour d'elles afin qu'elles puissent avoir un libre cours. Retenues dans le juste et dans l'honnête, elles ne blessent personne, et nul ne doit les attaquer. Par un retour nécessaire, si l'on vient, au contraire, à porter ses sentimens hors des limites imposées par la société, elle se venge d'autant plus cruellement qu'elle est mieux réglée. Elle tourmente sans cesse ceux qui ont enfreint l'ordre général, et leur fait sentir de mille manières qu'ils ont rompu l'équilibre établi. Alors ils s'écrient contre les devoirs imposés par la société; ils les accusent d'étouffer les sentimens naturels, et ne s'aperçoivent pas que les devoirs ne sont autre chose que des sentimens permis et consacrés.

Pour Rousseau, jamais l'accomplissement du devoir n'avait été la source d'aucune jouissance; il n'avait pu y trouver l'emploi d'une ame ardente et sensible. Toujours il s'était rencontré dans

une position fausse, où ses sentimens étaient déplacés; aussi accusa-t-il de ses malheurs les institutions humaines. Au fond de son cœur, il les accusait sans doute aussi de ses fautes; et il nourrissait ainsi un sentiment d'aigreur et d'hostilité contre la société, où son caractère et les circonstances l'avaient empêché de prendre une place convenable.

Il voulut donc faire marcher l'homme à la vertu, non par respect pour les devoirs, mais par un élan libre et passionné; il voulut qu'il en suivît la route avec orgueil et indépendance. Une telle route est mal sûre, il en est peu qui ne s'y égarent. Rousseau nous a donné sa vie en exemple. Elle fut remplie d'erreurs et de fautes; et nul n'a professé la vertu avec plus de chaleur et d'enthousiasme. Quand une fois on n'a pas soumis sa conduite aux règles prescrites, c'est en vain que l'imagination est enflammée de zèle pour tout ce qui est noble et honête, on n'en est pas plus vertueux.

C'est une chose particulière aux temps civilisés que ces caractères nourris d'illusions, qui, en s'isolant des circonstances réelles, vivent dans les sentimens les plus sublimes. Leur tête est exaltée, ils ressentent avec une merveilleuse vivacité la passion du bien ; leur imagination ne voit rien que de pur, ne connaît rien de mauvais. Mais ils ont dédaigné les voies tracées, n'ont point regardé le devoir comme sacré, et ils marchent d'erreurs en erreurs, sans même les apercevoir. Comme en eux-mêmes ils éprouvent les mouvemens les plus vertueux avec une force extrême, ils ne peuvent se croire coupables. Les sentimens leur paraissent avoir plus de réalité que les actions. Rousseau, au milieu de sa vie impure, se croyait le plus vertueux des hommes ; il voulait se présenter au tribunal de Dieu ses livres à la main, et pensait qu'on trouverait dans leurs pages de quoi compenser toutes ses fautes.

Cette disposition influe sensiblement

sur la nature du talent. L'homme dont la vie marche d'accord avec ses sentimens, les exprime simplement et sans efforts; il y a dans ses paroles, tant élevées qu'elles puissent être, quelque chose de réel et de positif qui pénètre et qui entraîne. Celui dont la vertu n'existe que dans l'imagination, s'échauffe davantage; il s'enivre de ses paroles, et s'y attache d'autant plus que c'est son seul bien; il ne manque pas de vérité, ce sont bien des sentimens sincères qu'il exprime; c'est bien son ame qui révèle son émotion à la nôtre. Il nous persuade, il nous remue; cependant nous entrevoyons, sans nous en rendre compte, quelque contradiction. Nous ne nous reposons pas avec pleine confiance dans ses discours, il est vrai, mais il n'est pas simple. Ce dernier caractère du génie, qui fait son charme éternel, lui manque. Et Rousseau se trouve par là bien loin de l'éloquence de Bossuet.

Telle fut la couleur générale de tous les écrits de Rousseau ; mais il faut montrer comment elle s'applique à chacun d'eux en particulier.

Le roman qui jadis n'avait été qu'un récit naïf des faits, qui, sous le règne de Louis XIV, avait commencé à y joindre la peinture détaillée des sentimens, prit un caractère nouveau sous la plume de Rousseau. Les faits devinrent la moindre partie du tableau : ce fut sur-tout à retracer les mouvemens de l'ame, qu'il fut destiné ; non pas ces mouvemens simples, que produit immédiatement l'effet des circonstances, dont se compose le caractère, et d'où résulte la conduite; mais l'action intérieure de l'ame sur elle-même, lorsque, sur les ailes des passions et de l'imagination, elle prend son essor loin des choses réelles et positives. Rousseau plaça ses personnages sur cette scène idéale, la seule où lui-même se plut à vivre. Il rapprocha ainsi le roman du caractère de la haute poésie dramatique. Nous ne chercherons donc

pas dans la nouvelle Héloïse, la peinture des hommes, tels qu'ils paraissent devant nous. Ce n'est pas ainsi que Rousseau a voulu les représenter. Rarement, aux yeux des autres, l'homme ose révéler les mystères de son ame; à moins qu'un mouvement passionné et involontaire ne l'y entraîne. D'ordinaire je ne sais quelle pudeur unie à la crainte de ne pas être entendu, le porte à voiler ses secrets mouvemens et à amortir ses impressions. En dedans de lui-même se passent mille agitations, mille combats, qui n'ont aucun résultat apparent, et qu'aucune parole ne témoigne. C'est cette portion de notre vie intérieure que Rousseau a su représenter; les lettres de Julie ne renferment pas ce qui se dit; mais on y trouve ce qu'on a senti sans le dire.

Cette manière d'envisager et de décrire le cœur humain a été la source des défauts de cet ouvrage; le plus grand, sans doute, c'est cette uniformité d'un même style toujours destiné à peindre des im-

pressions exaltées, et à les raconter en détail. Rien ne repose; jamais des paroles simples ne viennent replacer le lecteur dans la nature habituelle. Richardson, moins éloquent que Rousseau, a peut-être mieux conçu le roman; il a placé les sentimens élevés, dans un ensemble de circonstances réelles, ainsi que cela se passe dans la vie, où l'ame ne se dévoile toute entière que lorsqu'elle y est forcée par quelque circonstance extraordinaire. Cette marche est plus conforme à la nature; elle est aussi plus morale, puisqu'elle représente la vertu, non pas sur un théâtre élevé au-dessus de la vie commune, mais de niveau avec le sol où nous vivons, et susceptible d'une application journalière et habituelle.

Remarquons aussi que pour donner à la femme ce langage profond et passionné, cette connaissance des impressions qu'elle éprouve, cette appréciation de leur force, cette inquiétude sur leur résultat, il a fallu lui ôter les charmes de la pudeur,

de l'ignorance de soi-même, de l'abandon involontaire, et la priver par là de la moitié des graces de son sexe.

Un autre défaut de l'ouvrage, c'est la folle prétention d'être un cours de morale. Outre le but général que Rousseau avait donné à son roman, il ne voulut pas perdre une occasion de dogmatiser. Il n'y a guère une circonstance de la vie qui ne trouve sa règle dans l'Héloïse, et sans examiner en lui-même le système de morale, on s'aperçoit aisément que la manie de philosopher a dû rendre souvent le romancier un peu pédantesque. Rousseau lui-même remarque ce défaut; il eût mieux fait de le faire disparaître.

On ne saurait faire le même reproche à l'Emile, qui est un ouvrage essentiellement dogmatique, et dont on doit parler sous ce seul rapport. Il était tout simple que Rousseau, s'occupant d'éducation, voulût élever l'enfant, non pour la société, mais contre la société. Il est parti de cette base, et conséquemment

il a dû faire un ouvrage inapplicable, s'il n'est pas nuisible. En effet, quand on a formé l'homme de manière à le constituer en hostilité avec ses semblables, et qu'ensuite on le place au milieu d'eux, il doit se révolter contre tout ce qui leur sert de règles. On lui a appris à ne suivre que celles qu'il se fait à lui-même ; mais rien ne contribuera à le maintenir dans ces règles imaginaires, bien qu'il se les soit prescrites. Son intérêt, son orgueil, ses habitudes d'indépendance, les lui feront transgresser, sans que l'exemple universel puisse l'y rappeler; il sera coupable et malheureux; en même temps il ne rencontrera ni pitié, ni bienveillance, et se trouvera conforme au philosophe, qui lui a donné une telle éducation.

Elle a encore un autre vice, c'est de placer l'enfant dans un ensemble de circonstances factices, arrangées autour de lui pour produire un effet calculé. Cette méthode de jouer la comédie avec les enfans pour leur enseigner comment on

doit se conduire dans la vie, qui est toute réelle, a été adoptée par les nombreux instituteurs qu'a vus éclore la fin de ce siècle. Chacun a voulu tromper l'élève, lui déguiser ce qui se présente à ses yeux, diriger sa volonté, au lieu d'obtenir son obéissance, le conduire à la vertu par des chemins couverts de fleurs, et à la science par l'amusement. On s'est efforcé d'emmieller les bords du vase, au lieu d'apprendre à l'enfant que la liqueur est amère, mais qu'il la faut boire. Il ne faut pas avoir pour l'enfant une complaisance que la nature n'a pas pour l'homme. On doit lui parler franchement; d'ailleurs on ne le trompe pas si facilement qu'on le croit, et dès qu'une fois il a aperçu la fraude, tout est perdu.

Une autre considération s'élève contre tous ses systêmes d'éducation; ils ne sont pas applicables à l'éducation publique; par conséquent ils sont inutiles. On pourrait soutenir, avec une grande probabi-

lité, que l'éducation publique est essentiellement la meilleure, mais il est clair du moins qu'elle est nécessaire pour le plus grand nombre. Car une génération entière ne peut pas être occupée à élever la suivante, pour qu'à son tour celle-ci se charge d'en instruire encore une autre; ce serait cultiver sans cesse en ne recueillant jamais.

Rousseau, en mettant ainsi l'éducation en scènes arrangées, montre souvent combien il avait mal observé le premier âge. Il tombe dans de grossières erreurs sur la marche progressive des idées et des sentimens dans les enfans. Mais n'était-il pas juste qu'un père tel que Rousseau méconnût l'enfance. Il faut en effet ignorer bien complètement les premières notions d'éducation pratique pour vouloir que l'enfant refasse, à lui tout seul, le travail de la civilisation, et invente tout ce qu'il doit apprendre, depuis les sciences jusqu'aux vertus.

Une chose qui n'a pas été assez remar-

quée, c'est que Rousseau, dans l'Emile, a fondé toute la morale sur la considération de l'intérêt personnel, d'une façon peut-être encore plus spéciale qu'Helvétius. On pouvait s'y attendre de la part d'un homme qui a toujours manqué de bienveillance pour ses semblables; mais il est singulier qu'ayant, pour arriver à ce résultat, employé la métaphysique du dix-huitième siècle, il ait, dans la célèbre profession de foi, usé avec la plus noble éloquence de la philosophie cartésienne, qui seule en effet pouvait le conduire directement aux croyances religieuses. On est surpris aussi de le voir remonter d'abord, par un essor sublime, jusqu'à la connaissance de Dieu; et puis partir de là pour rejeter les religions positives et les cultes. Mais une telle marche est conforme à toute la philosophie de Rousseau. L'idée de la divinité, un sentiment vague de reconnaissance et de respect pour elle, en un mot ce qu'on a appelé la religion naturelle, tout cela est du do-

maine de l'imagination. On peut être sans cesse agité par ces nobles pensées, sans que les actions s'en ressentent; mais un culte est l'application positive de ces sentimens; c'est par cet intermédiaire qu'ils deviennent utiles; c'est par-là seulement qu'ils prennent corps, acquièrent de la réalité, et s'emparent de quelque influence sur la conduite. En examinant Rousseau, on voit qu'il y a de l'analogie entre une religion sans culte et une vertu sans pratique.

De tous les ouvrages de Rousseau, ceux qui ont exercé le plus d'empire sur l'opinion, sont peut-être ses ouvrages de politique. Sa carrière littéraire commença par une attaque contre la civilisation. Soit, comme on l'a prétendu, qu'il se soit fait d'abord un jeu d'esprit de soutenir des opinions, qu'il embrassa ensuite avec ardeur, soit que son talent n'eût pas encore acquis toute sa force, ce premier essai n'est qu'une déclamation ingénieuse dont les pensées, bien qu'expri-

mées avec une sorte de chaleur, n'ont pas beaucoup de profondeur.

Dans le Discours sur l'inégalité, il entreprit l'histoire de la société, chercha pourquoi et comment les hommes s'étaient réunis, et ce qui avait dû en résulter. Comme il était ennemi de l'ordre actuel des choses, il parla avec aigreur et avec verve contre les fruits de l'association humaine. La propriété, la distinction des rangs, les devoirs mutuels, l'obligation du travail des mains et même du travail de la pensée, tout fut livré à ses attaques, et remontant toujours pour chercher le moment, où l'homme n'avait pas de tels malheurs à redouter, il parcourut tous les degrés de la civilisation, en retrouvant sans cesse les principes qui imposent au genre humain le penchant et la nécessité de vivre en société. Dans son dépit, peu s'en fallut qu'il ne supposât que l'homme avait pu vivre dans l'état de brute. Cependant il n'osa pas risquer cette absurde assertion, et

ne fit point de l'homme un animal perfectionné. Ainsi son discours n'a aucun résultat, il ne mène à rien; c'est l'épanchement d'un philosophe qui hait la société, et qui ne peut en nier la nécessité; mais il est par cela même dans une mauvaise direction, car il tend à faire naître un sentiment d'attaque et d'aversion contre l'ordre social, quel qu'il puisse être.

Dans le Contrat social, il chercha les principes des gouvernemens et des lois, dans la nature de l'homme et de la société. Montesquieu a dit : « Je n'ai jamais » oui parler du droit public qu'on n'ait » commencé par rechercher soigneuse- » ment quelle est l'origine des sociétés, » ce qui me paraît ridicule. Si les hommes » n'en formaient point, s'ils se quittaient » et se fuyaient les uns les autres, il » faudrait en demander la raison, et » chercher pourquoi ils se tiennent sé- » parés; mais ils naissent tous liés les » uns aux autres. Un fils est né auprès de

» son père et il s'y tient; voilà la société et » la cause de la société ». Aussi dans l'Esprit des lois, Montesquieu s'occupe-t-il de rechercher comment dans les sociétés existantes, les lois positives peuvent dépendre de la forme du gouvernement, des mœurs du peuple, des circonstances physiques du pays, des événemens historiques. Rousseau, laissant de côté ces considérations, voulut montrer les principes en vertu desquels les hommes étaient réunis, le but qu'ils se proposaient par cette réunion, et les meilleurs moyens de parvenir à ce but, indépendamment des cas particuliers.

Partant du principe que la société subsiste par un accord général de ses membres, il chercha à quelles conditions les hommes avaient dû passer ce contrat, et quels moyens ils avaient pour le faire observer. Ce travail, comme l'a pensé Montesquieu, est évidemment oiseux et inutile. Il est clair que la société existe par le consentement de ses membres.

Ce consentement ou contrat est donc en effet le principe rationnel de son existence; mais ce contrat est tacite, il l'a toujours été, conséquemment il n'a pas de réalité. C'est ainsi qu'en géométrie on dit qu'un solide est engendré par le mouvement d'un plan. La définition est vraie; elle représente exactement l'idée d'un solide régulier; mais elle n'a aucun rapport avec les conditions matérielles de l'existence de ce solide. C'est un caractère distinctif, à supposer qu'il existe, mais ce n'est point le principe qui le fait exister. De même s'il y a société, elle est par abstraction le résultat du consentement de tous ses membres; en réalité elle provient de ce que beaucoup d'hommes sont venus dans une certaine contrée, s'y sont établis, y ont eu des enfans, des propriétés, un gouvernement, des habitudes communes; si on veut s'occuper de leur donner une bonne police, il faut partir de toutes ces circonstances bien positives. Jamais un géomètre ne

tentera de créer un solide par le mouvement d'un plan. Il sait très-bien de quelle nature est ce genre de vérité; mais on peut inspirer aux hommes l'idée qu'il est possible de conclure ou de renouveler le contrat social, et avec cette idée, les empires sont renversés.

Rousseau fut entraîné dans de notables erreurs en voulant ainsi donner à des abstractions, une apparence positive. Après avoir supposé la possibilité du contrat, après avoir montré les hommes se rassemblant pour le passer, il ne vit aucun inconvénient à ce que chacun abdiquât, par ce contrat tous ses droits individuels, au profit de la société, sauf à la rompre du moment qu'on ne la trouverait plus convenable. De là sortit le principe de la souveraineté du peuple. Rousseau ne vit pas que de cette sorte, il donnait à la tyrannie l'arme la plus puissante. En effet, le gouvernement qui exerce cette souveraineté, n'est pas un être abstrait; par son essence, il doit être le re-

présentant de la société, et en ce sens il ne pourrait rien faire que pour elle. En réalité, il est un homme ou plusieurs hommes, animés d'intérêts personnels, agités de passions et sujets à des erreurs. Mais comme la société l'a investi du pouvoir souverain, il en use pour fausser le contrat; la volonté du plus grand nombre souvent ne suffit pas pour le rompre. Le Souverain, armé des forces qu'on lui a confiées, peut la tenir longtemps oisive et presque muette. Ainsi la doctrine de la souveraineté du peuple conduit à ne pas prendre de précautions contre le pouvoir, et par là elle est pernicieuse à la liberté.

S'il fallait renoncer à établir les idées de politique sur les droits et les besoins que les lois positives et les habitudes ont donnés aux peuples, pour chercher une base abstraite, le système de Hobbes serait sans doute préférable à celui de Rousseau. Si les gouvernemens n'ont d'autre droit que celui de la force, la

défense et même l'attaque seront légitimes. Chacun peut essayer d'être le plus fort ; c'est à lui de voir si son repos lui est plus cher que son intérêt. De cet esprit peuvent résulter des situations diverses ; le Souverain abuse hardiment de sa force sans redouter qu'on la lui ravisse en se défendant ; voilà le despotisme. Les citoyens peuvent sacrifier leur tranquillité à la défense ou à l'agrandissement de leurs priviléges ; alors il y a désordre et révolution. Enfin le Souverain peut être arrêté dans ses entreprises par la crainte de blesser trop vivement et de soulever les intérêts personnels, et les citoyens peuvent aussi faire vis-à-vis du gouvernement un semblable calcul. Cet armistice de deux partis qui trouvent leur avantage à rester en présence, sans combattre, constituerait les états à-la-fois libres et heureux. Communément ils flottent entre cette perfection et un désordre complet. Tel est à-peu-près l'esprit des anciens gouvernemens européens, qui

s'est conservé en Angleterre. Entre la masse du peuple et les Souverains, se trouvaient des corps de citoyens qui avaient plus de priviléges à défendre et plus de moyens de résistance; c'était avec eux seulement que la souveraineté avait à débattre ses intérêts. Ils étaient comme des sentinelles avancées, destinées à protéger la liberté publique; peu à peu dans notre France, l'autorité royale, par la force ou par l'adresse, fut victorieuse de cette avant-garde de la nation. Cette victoire a fait sa perte. Elle se trouva ensuite aux mains avec le gros de l'armée et subit une défaite entière.

Au reste, Rousseau n'erra que par le penchant assez naturel de donner à son système une apparence de clarté et de certitude et une forme semblable à celle des sciences exactes, qui devenaient alors le modèle de toutes les sciences. L'application lui aurait fait sentir les vices de sa méthode. C'est ce qu'on peut remarquer dans son livre sur la Pologne, où loin de

tomber dans l'abstraction, il cherche tous les moyens d'établir un bon gouvernement, fondé sur le caractère du peuple, sur ses anciennes lois, en un mot, sur toutes les circonstances réelles, qu'à la vérité il connaissait assez mal.

Nous parlerons peu des autres ouvrages de Rousseau; dans tous on remarquera ce que nous avons dit sur son caractère, sa morale, sa religion et sa politique. Ses livres de controverse, hormis le discours sur les spectacles qui est son plus bel écrit, montrent de plus un orgueil irritable, et qui dans sa colère ne connaît ni procédés, ni ménagemens. Malgré leurs prétentions philosophiques, les auteurs du dix-huitième siècle laissaient voir en général une vanité fort exaltée, dans les querelles littéraires. Leur polémique n'avait pas plus de sens froid, ni de dignité, que les ridicules discordes des pédans. Quelques-uns y ont apporté le fiel le plus amer, d'autres y ont mêlé l'injure la plus grossière.

Nous nous occuperons davantage des

Confessions. C'est assurément un phénomène bien singulier qu'un homme qui entreprend de conquérir l'estime et même l'admiration de la postérité, en lui faisant connaître les moindres détails d'une vie qui n'a rien de grand, qui n'offre aucune action élevée, et qui, au contraire, est remplie de détails ignobles et de fautes impardonnables. Mais il y a quelque chose de plus surprenant encore, c'est le succès d'une pareille entreprise ; c'est d'avoir persuadé qu'il était vertueux, en racontant comment il ne l'était pas. C'est bien là ce qui prouve combien est puissante, sur le cœur de l'homme, la peinture d'une impression vive et réelle; quelle sympathie elle excite en lui, et comment elle établit entre celui qui parle et celui qui écoute des rapports si intimes, que l'un éprouve bientôt ce que l'autre a éprouvé. Aussi est-il vrai de dire que nul n'a mieux su que Rousseau révéler l'intérieur de son ame. Qui ne s'est pas senti ému et charmé,

en lisant la peinture animée de ces vagues rêveries, de ces espérances sans cesse trompées et sans cesse renaissantes, de ces jouissances de l'imagination, de ces romans de vertu et de bonheur, toujours démentis et renouvelés toujours, de ces tempêtes qui se passent au plus profond du cœur, enfin de toute l'histoire d'une ame rêveuse et solitaire. Après nous avoir ainsi placés, par la magie de la vérité, dans toute sa situation, Rousseau nous fait partager chacune de ses pensées, et pour ainsi dire de ses actions. Nous tombons avec lui dans ses erreurs par une pente irrésistible; nous prenons son fol orgueil, nous ne voyons qu'outrage et injustice, nous devenons les ennemis de tous les hommes, et nous nous préférons à eux. Mais en réfléchissant mieux nous pourrons apercevoir que cet homme, qui a su nous entraîner avec lui, a constamment mené une vie pleine d'égoïsme; qu'il a tout ramené à lui-même; que les jouissances qu'il a recherchées ont toujours eu quel-

que chose de solitaire et de non partagé; qu'il n'a jamais sacrifié son intérêt qu'à son orgueil; qu'il a été envieux de tout ce qu'il n'a pas obtenu, quoiqu'il ait souvent renoncé à l'obtenir; que ses affections même ont eu un caractère d'égoïsme; qu'il a aimé pour sa propre satisfaction, et non pour celle des autres. Enfin on se repent de s'être ainsi calomnié en ne se croyant pas meilleur qu'un tel homme; on conçoit bien toutes ses fautes, mais on ne les pardonne plus, et on ne confond plus des explications avec des excuses.

Il reste encore à parler d'un de ces hommes du premier ordre, qui font la gloire de leur siècle. A Voltaire, à Montesquieu, à Rousseau, on doit associer Buffon; ces quatre écrivains laissent loin derrière eux tous leurs contemporains.

Le spectacle de la nature peut affecter l'esprit de l'homme de deux manières bien différentes; il peut se présenter à lui comme une source d'impressions va-

riées, qui agissent sur son ame, qui parlent à son imagination, qui excitent en lui des sentimens. Tel est le tableau de l'Univers, dans ses rapports directs avec l'homme. C'est ainsi qu'aux premiers âges du monde, il a dû frapper d'abord les hommes, quand ils étaient simples et enfans; ils ne cherchaient ni à comparer, ni à expliquer; chaque objet leur faisait une impression neuve et isolée, par conséquent bien plus forte et bien plus vive; le monde leur paraissait un amas de merveilles terribles ou imposantes; leur imagination seule en était frappée. Ils ne le voyaient que sous des aspects pittoresques et poétiques. Ensuite ils aperçurent des conformités et des différences, ils classèrent et divisèrent les objets, ils observèrent des analogies dans les effets, et par là ils remontèrent aux causes; la nature ne fut plus seulement le principe de sensations individuelles, elle fut soumise à la réflexion, qui recherche des idées générales indépen-

dantes de chaque individu. De cet esprit naquirent les sciences naturelles ; leur principe, ainsi que nous l'avons dit, fut de considérer la nature en elle-même, abstraction faite de l'effet qu'elle peut produire sur un homme en particulier. On voit par-là que le savant change la direction primitive de l'esprit humain, porte son activité sur la recherche des causes, et le détourne du soin de peindre les premières impressions que fait naître l'aspect de l'univers.

Mais lorsque les sciences sont encore à leur naissance, soit que doué d'une plus grande force d'imagination, il en cherche l'emploi, soit qu'enchanté du nouvel instrument qu'il vient de découvrir, il s'en exagère la puissance, l'homme porte alors dans l'explication des phénomènes un esprit fécond et impatient, qui, ne pouvant s'astreindre à observer la nature, s'empresse de la deviner. Cette époque voit naître des systèmes sans nombre, des hypothèses ingénieuses ; les

sciences se construisent d'après un petit nombre de faits; chacun les soumet à ses propres idées; chaque jour les voit se détruire et renaître sous une autre forme. Telle fut la marche première de la science chez les Grecs, qui la revêtirent de la poésie et de l'éloquence. Le génie de Buffon avait plus d'un rapport avec celui qui animait ces philosophes de la Grèce, dont l'imagination était si vive et si hardie. Il s'indigna contre ceux qui voulaient faire de l'histoire de la nature une simple nomenclature, un recueil de faits, unis entr'eux par des liens artificiels. La chaleur de son esprit s'appliqua à pénétrer tout d'un coup dans les principes de la nature pour révéler son secret, et aussi à la présenter sous ses rapports pittoresques. Tel est le double emploi que Buffon a fait de son éloquence.

Le caractère et les habitudes des animaux, l'aspect et la physionomie des contrées furent reproduits par son pinceau avec une inconcevable magie. L'impres-

sion souvent assez vague que nous recevons de la première vue des objets, est par lui reproduite avec une précision et une simplicité qui étonnent à chaque instant. En lisant Buffon, on sent de nouveau ce qu'on avait éprouvé sans bien le définir; on retrouve le sentiment qu'avait fait naître en nous l'aspect du cheval parcourant fièrement la prairie, ou de l'âne portant son fardeau avec patience. La peinture des frimas éternels revient glacer tous nos sens; et quand il nous représente les marais fangeux de l'Amérique méridionale, une impression profonde de dégoût et d'horreur nous saisit entièrement; jamais peintre ne montra plus d'imagination que Buffon. Son langage, où quelques personnes ne veulent voir que les traces de la patience et de l'art, est, au contraire, la représentation fidelle des sensations les plus vives. Souvent il a une telle vérité qu'on se sent ému jusqu'au fond du cœur, comme si l'auteur avait voulu peindre les effets des passions. On

agit sur l'ame dès qu'on parvient à représenter avec profondeur le moindre de ses mouvemens.

Le style de Buffon n'est pas moins parfait lorsqu'il remonte aux causes générales, et qu'il expose ses brillantes hypothèses; il est alors d'une clarté et d'une simplicité persuasives; il participe à la grandeur du sujet; les preuves et l'observation des faits sont fondues avec la théorie d'une manière insensible. Rien ne sent la peine dans ces discours; ils ont quelque chose de grave et d'élevé à-la-fois; ils sont dignes sans être ambitieux. L'auteur semble d'un vaste regard embrasser la nature, sans être troublé d'un tel spectacle, bien qu'il en apprécie la grandeur; en un mot, aucun écrivain du dix-huitième siècle ne parla un plus beau langage que Buffon, ou pour mieux dire, n'eut de plus grandes pensées. Il se rapproche plus que tout autre des auteurs du siècle précédent, qui disposaient si hardiment de la langue, de ma-

nière à lui imprimer le caractère de leur ame et de leurs pensées. Mais Buffon a traité des sujets d'un intérêt moins profond et moins général.

On doit observer dans les écrits et la science de Buffon, les traces du temps où il vivait. Un siècle avant, un homme s'était, comme lui, occupé de l'étude de la nature. Descartes avait eu aussi la noble ambition de la connaître ; mais ce qui avait sur-tout agité son esprit, c'était la liaison de la nature morale à la nature physique. Pendant toute sa vie il s'occupa à leur trouver un centre commun, et en lisant ses ouvrages on voit combien cette importante question pesa sur son ame. Pascal lui reprocha d'avoir fait tout son possible pour se passer de Dieu dans son système; sans songer qu'un tel génie ne pouvait rendre un plus éclatant hommage à la Divinité, et à toutes les idées morales, qui ne peuvent se rattacher qu'à cette première source. Buffon, placé à une autre époque, ne songea

qu'à la nature physique. On s'était lassé de vouloir aller plus haut ; les esprits avaient pris un autre cours ; on était parvenu à se passer de Dieu, ou du moins il était écarté de tous les travaux des philosophes ; ceux qui abordaient la grande question penchaient à n'admettre qu'une seule nature, la nature physique. Buffon se tint toujours éloigné d'un pareil sujet, et malgré la grandeur de son esprit, ne se montra point animé du desir de s'en occuper.

Après Buffon les sciences commencèrent à s'éloigner des voies qu'il avait suivies ; elles entrèrent sous la domination presque absolue de l'expérience ; elles perdirent le caractère contemplatif, pour acquérir le caractère de l'observation raisonnée. Dans cette carrière elles ont fait de rapides progrès, elles sont devenues pratiques, elles se sont alliées aux arts ; leur étude a exigé de moindres facultés ; un plus grand nombre d'individus a pu les connaître ; l'ambition des

savans a aspiré à des découvertes moins importantes ; mais aussi ils ont pu y atteindre d'une manière plus sûre. C'est ainsi que l'on est parvenu à l'époque brillante, où nous sommes maintenant. Mais ce n'est point une raison pour dédaigner l'aspect sous lequel Buffon a envisagé la science, et pour le réduire à la gloire si grande encore d'écrivain éloquent et de peintre inimitable. Le desir d'expliquer, la curiosité des causes, l'amour des théories générales, sont l'aliment premier et nécessaire des sciences ; c'est parce qu'on espère révéler quelque grand secret de la nature, qu'on ressent de l'ardeur à en connaître les détails ; cet espoir soutient l'émulation. Si se passionner pour une hypothèse nuit à l'observation, désespérer de former un système y nuit bien davantage encore ; puisque par là on perd le courage d'observer les faits, et aussi le moyen de les lier entr'eux. Si donc on décrie sans cesse l'esprit de théorie, si l'on est armé de ridicule et de

mépris contre celui qui exerce son imagination, en même temps que sa faculté d'observer, on détruira le germe et le principe de chaleur qui fait vivre les sciences; on rompra les fils qui conduisent à travers le labyrinthe des faits observés; les esprits perdront peu à peu une curiosité qui n'espérera plus de satisfaction. Les savans deviendront des manipulateurs destinés à aider la pratique des arts mécaniques, et l'esprit humain verra se dessécher aussi cette branche d'activité.

Peu d'écrivains ont tenté d'imiter Buffon. Un homme que ses malheurs illustrent encore plus que ses ouvrages, Bailly voulut aussi donner à la science le charme du style; il ne vit pas que le principe du talent de Buffon était une puissante et riche imagination; il s'efforça d'y suppléer, en prodiguant des ornemens, qui sont loin de produire les mêmes effets.

Maintenant nous avons parcouru l'é-

poque la plus glorieuse du dix-huitième siècle, nous n'aurons plus à parler d'aucun de ces hommes de génie, qui illustrent leur pays et leur temps. La vieillesse de Voltaire, de Buffon, de Rousseau ne vit rien s'élever qui leur ressemblât. Mais le second rang fut occupé par des écrivains qui ont mérité quelque réputation.

Le théâtre était alors la branche de littérature où la décadence se faisoit le plus sentir; elle exige plus que toute autre une imagination vive et des sentimens vrais. Le travail, la réflexion, l'étude ne peuvent former le véritable caractère du poète dramatique. A supposer qu'il eût atteint à une connaissance profonde du cœur humain, cette connaissance resterait encore stérile si elle était le produit de la recherche et de l'examen; si elle n'avait pas quelque chose d'instinctif qui donne à l'auteur la faculté de peindre les personnages par l'imagination et non par la théorie. Quand on

fait des tragédies ou des comédies avec le souvenir de celles qui sont faites, en calculant des caractères, des situations et des effets ; quand on regarde le drame comme un ouvrage d'art, dont la perfection dépend d'une pratique plus ou moins industrieuse, il ne faut pas espérer de longs succès. Si l'on veut y prendre garde, on s'apercevra que les ouvrages de nos grands poètes dramatiques restent seuls, ou à-peu-près sur la scène, et voyent disparaître successivement ceux qu'on avait calqués sur leur modèle.

La comédie avait fini avec Gresset. Rien ne ressemble moins à un auteur comique que Dorat. Il ne réussit guère mieux dans aucun genre ; le naturel est nécessaire par-tout. Un auteur qui n'a laissé que bien peu de marques de son talent, Collé a montré qu'il savait bien mieux que tous ses contemporains, ce que devait être la comédie.

Dans la tragédie deux écrivains eurent des succès qui leur survivent encore. Le-

mierre se fit remarquer par une sorte de verve dans l'expression, qui n'est cependant pas la chaleur du sentiment; mais il n'a su ni dessiner un caractère, ni approfondir une situation; dans son style barbare, sans être naturel, il se rencontre parfois des morceaux, où la déclamation ne manque pas de force et d'élévation.

Dubelloy a été plus heureux, il s'est mis sous la protection de noms illustres et chers à la France; il a rappelé d'anciens et glorieux souvenirs. Peut-être ces preux chevaliers, leurs nobles faits d'armes, leurs vertus simples, et toute cette histoire des vieux temps de la Patrie, auraient-ils dû inspirer Dubelloy d'une manière plus vraie, et l'éloigner des pompeuses déclamations où il est tombé. On aimerait à retrouver quelque chose de la physionomie des siècles et des personnages qu'il a voulu peindre, et dont les noms seuls réussissent à nous subjuguer; mais au temps où il écrivait, on

avait un grand goût pour le faste des paroles. Voltaire lui-même n'avait pas toujours préservé ses héros tragiques de ce défaut.

Colardeau, qui avait peut-être un génie plus conforme à la poésie que les auteurs dont nous venons de parler, leur fut cependant inférieur dans l'art dramatique; mais son talent se déploya avec plus de succès dans une autre carrière. Il n'avait pas assez de force pour concevoir un vaste sujet; son esprit n'était point frappé de l'ensemble des objets. Le sentiment, exalté par la passion ou agrandi par l'imagination, n'était pas la source de son inspiration. Alors il réduisit la poésie à n'être plus qu'une expression élégante et soignée d'idées, qui n'ont rien de poétique par elles-mêmes. Il semble que la légère contrainte, à laquelle on est soumis pour revêtir la pensée de la forme des vers, fixe l'attention plus particulièrement sur cette pensée, la fait pénétrer plus avant, lui donne une ac-

tion plus vive et plus délicate, sur le sentiment du poète, et conséquemment sur celui du lecteur. On pourrait du moins attribuer à cette cause, le charme de la versification lorsqu'elle est appliquée à une nature d'idées qui seraient sans effet en prose : Louis Racine avait déjà donné le même caractère à la poésie; lui ôtant la grandeur pour lui laisser seulement l'élégance.

Ce genre de talent paraît aussi convenir à la traduction, où la pensée est fournie par autrui et où le mérite consiste à en recevoir une impression assez forte pour pouvoir la reproduire heureusement; aussi Colardeau se distingua-t-il dans ces deux genres; depuis il y a été surpassé.

Saint-Lambert, son contemporain, ne cultiva que la poésie descriptive : il y fut correct et élégant; mais il resta dépourvu de facilité et de charme.

Deux poètes qui moururent jeunes montrèrent peut-être plus d'inspiration

poétique : Malfilatre et Gilbert ont laissé après eux de glorieux regrets.

Les écrivains en prose étaient plus distingués.

Nul peut-être ne mit plus de soins et de prétentions pour parvenir à l'éloquence que Thomas, qui figure aussi avec quelque honneur dans la nouvelle école de poésie; mais il suivit une fausse route. Ne s'apercevant pas que l'éloquence est dans le caractère de la pensée, il crut y atteindre en tourmentant son style pour lui donner de la force et de la grandeur. Il rechercha tous les moyens artificiels de la rhétorique pour que son langage produisît de l'effet, et oublia que la correspondance intime des idées et de leur expression est la seule chose qui puisse faire une impression vive.

Il employa aussi des combinaisons pour paraître un penseur profond; il affecta de répandre dans ses écrits des idées et des rapports, puisés dans les sciences exactes ou dans les arts; mais

comme il les possédait d'une manière incomplète, comme il les étudiait pour les citer et non pour les savoir, il montra moins de science que de pédanterie. Ainsi Thomas a été quelquefois affecté et déclamateur, croyant être sublime et touchant.

Le genre qu'il cultiva tendait à le jeter dans ces défauts. L'oraison funèbre, prononcée dans un temple, au milieu de toutes les pompes de la religion et de la mort, se trouve entourée de circonstances qui élèvent et émeuvent l'ame d'une manière réelle. Mais le panégyriste, qui vient pour satisfaire à un concours académique, rechercher, après de nombreuses années, des effets semblables; qui veut frapper notre esprit par des paroles grandes et profondes, lorsque rien ne nous dispose à recevoir cette impression, doit tomber dans l'affectation. Il est loin d'être ému, lorsqu'il concerte les artifices de son style; ainsi il ne pourra pas nous émouvoir. Le pa-

négyrique, ainsi conçu, est un genre essentiellement froid et faux.

Une seule fois Thomas eut le bonheur de saisir complètement le vrai caractère d'une éloquence élevée et touchante. Il imagina de mettre en scène l'éloge de Marc-Aurèle; il transporte notre imagination au lieu même et au temps où se passait l'action. Il nous place à Rome au milieu du cortége funèbre du vertueux empereur ; cet Empire romain qui embrassait l'univers, et dont le sort dépendait d'un seul homme, il nous le représente pénétré de douleur et glacé de crainte sur l'avenir; il nous montre la philosophie en larmes; l'armée pleurant son chef; et la tyrannie naissante accroissant les regrets pour la vertu expirée; alors, au milieu de ce vaste spectacle, les paroles solennelles, les expressions exaltées se trouvent dans un parfait accord avec notre ame et produisent tout leur effet.

Marmontel essaya aussi d'être un poète, et ne laissera d'autre réputation que celle

d'un prosateur ; mais celle-là est bien méritée. Il eut constamment de la facilité et de l'élégance. Les premiers chapitres de Bélisaire rappellent le Télémaque, et l'on regrette que l'auteur, au lieu de prétendre à instruire les rois et les peuples, comme tout écrivain s'y croyait alors obligé, n'ait pas suivi la vraie route de son talent, qui était de raconter et de peindre avec vérité. Aussi n'obtint-il jamais autant de succès que par ses Contes moraux, qui retracent avec un grand charme des événemens et des sentimens pris dans l'ordre habituel des choses. On lui a reproché d'avoir copié, sans goût et sans fidélité, le langage de la société de son temps. Il faudrait savoir si, au milieu de la dépravation des mœurs, les paroles n'avaient pas perdu toute pudeur et toute convenance. Les mémoires et les récits pourroient le faire croire. Les romans de Crébillon le fils, qui ne sont autre chose que le vice revêtu d'impudence et d'affectation, et qui ne sont pas lisibles actuel-

lement, eurent quelque succès dans leur nouveauté, parce qu'ils se trouvèrent en plein accord avec les mœurs. Au reste, Marmontel a depuis publié d'autres contes, où il n'a pas essayé de reproduire les nuances passagères du ton de la société, et ils ont plus d'intérêt et de simplicité que les premiers.

Mais c'est dans les Elémens de littérature que Marmontel s'est montré avec le plus d'avantage. L'envie de se distinguer par une sorte de révolte contre les opinions reçues, l'avait d'abord jeté dans quelques paradoxes, qu'il défendit assez mal, et auxquels il renonça peu à peu. Les rhétoriques qu'on avait faites jusqu'alors avaient presque toujours porté l'attention sur les formes extérieures de l'éloquence et de la poésie, les avaient considérées comme des arts, et avaient recherché et indiqué des procédés pour ainsi dire mécaniques, qui aidaient à les pratiquer. En général, les rhéteurs n'avaient guère songé à descendre plus avant;

ils n'avaient pas cherché la liaison des divers mouvemens du langage avec les mouvemens correspondans de l'ame, et avec toutes les circonstances où se trouvent placés celui qui parle et celui à qui l'on parle.

Fénélon, dans les Dialogues et les Lettres sur l'éloquence, Montesquieu, dans l'Essai sur le Goût, avaient indiqué cette route nouvelle, et s'étaient occupés du sentiment auquel on doit les arts de l'imagination, et non point des détails de leur pratique; l'abbé Dubos, dans les Réflexions sur la poésie et la peinture, avait suivi de même cette marche. Ce fut aussi celle de Marmontel; il analysa avec discernement et finesse le genre de sentiment qui caractérise les différentes formes dont se revêtent les productions de l'esprit. Il rechercha les causes qui peuvent influer sur ce sentiment et le modifier; il ne s'attacha pas à des règles qui sont impuissantes à faire naître le talent; il enseigna à sentir, à admirer les œuvres de l'imagination, et non point à les com-

parer froidement avec le modèle prescrit par la rhétorique, pour les juger d'après leur conformité plus ou moins exacte avec ce modèle. Tandis que les anciennes rhétoriques, au milieu de leur marche et de leur langage technique, n'apportaient à l'esprit aucune espèce de plaisir, Marmontel sut retracer dans son style les vives impressions que font en nous les jouissances littéraires. Lire et admirer est en effet un sentiment; comme les autres, il peut être fidèlement représenté.

C'est sur-tout à peindre ce genre d'émotions qu'a excellé Laharpe, qui avait plus fortement encore que Marmontel, le sentiment de la littérature. Il fut aussi un poète plus distingué. Quelques-uns de ses ouvrages sont parvenus à se maintenir sur la scène, bien qu'ils ne portent pas un caractère original; il a eu quelquefois de la grace dans ses poésies légères; mais sa renommée repose presque uniquement sur les succès qu'il a obtenus dans la critique. Pendant toute

sa vie il répandit dans les journaux, les matériaux qu'il a réunis ensuite sous le nom de Cours de Littérature. Il ne s'occupa point, comme avait fait Marmontel, des principes généraux de la littérature, il examina comment ces principes avaient été appliqués dans la composition de tel ou tel ouvrage en particulier, et s'attacha sur-tout à reproduire les sentimens que faisait naître en lui l'examen des écrit soumis à son jugement.

Personne n'a montré plus de verve que Laharpe dans ce genre de style; comme il était absolu dans ses opinions, qu'il les embrassait avec orgueil, et s'y abandonnait sans mesure, comme nul n'abonda jamais davantage dans son propre sens, son langage prenait une force et une fécondité extrêmes; souvent il a employé la plus vive éloquence pour dépeindre l'effet que produisaient sur son esprit les beautés et les défauts littéraires. Mais il résulte d'une pareille nature de talent, des inconvéniens que

Laharpe n'a pu éviter. Il n'apporta aucune réserve, ni aucune hésitation dans ses jugemens, ne se doutant pas que parfois ils lui étaient dictés par des influences étrangères à la littérature. Ses amitiés et, plus souvent encore, ses haines furent les guides de sa critique. Le peu de flexibilité de son esprit nuisit aussi beaucoup à la finesse et à la profondeur de ses vues. Il ne sut jamais voir la littérature que d'après ses idées habituelles; prenant les formes auxquelles il était accoutumé, pour un type parfait, il ne sentit pas les beautés qui n'entraient point dans ce système. Aussi apprécia-t-il d'une manière très-superficielle toute la littérature ancienne et étrangère. On peut observer aussi que l'admiration de Laharpe s'attache trop souvent aux artifices de composition, aux calculs de l'art qu'il croit démêler dans les chefs-d'œuvre, pendant qu'il néglige de s'occuper du sentiment qui les a dictés, des circonstances qui ont influé sur l'auteur, du caractère de son

talent, en un mot, de tout ce qui est l'ame et le principe des œuvres de l'esprit. C'est au contraire dans ce dernier système qu'écrivent les nombreux critiques de nos jours, quelle que soit d'ailleurs leur opinion. Il en est peu qui aient montré autant d'éloquence que Laharpe, mais plusieurs font preuve d'une plus grande pénétration et d'une analyse plus subtile et plus profonde.

Parmi les écrivains en prose, aucun n'appliqua son talent au genre qui en comporte le meilleur emploi; cette époque ne nous a donné aucun historien remarquable. On traduisit avec élégance les écrits sages et instructifs des historiens anglais; ce sont les modèles de la méthode qui avait déjà été adoptée pour écrire l'histoire, et que nous avons examinée en parlant de Voltaire. Mais ils ne trouvèrent point d'émules en France.

Toutefois, les écrivains qui s'occupèrent de l'histoire pendant le dix-huitième siècle, furent très-nombreux. Mais l'es-

prit de la philosophie française s'accordait mal avec ce genre de composition. Si l'on veut y répandre quelque charme, il est essentiel de se plaire dans ses récits, de se placer dans le tableau qu'on veut peindre, de le rendre, autant qu'on peut, vivant et animé. Pour les contemporains, et pour ceux qui écrivent d'après des traditions orales, il est plus facile de ressentir et d'exciter ce genre d'intérêt. Ceux qui exposent l'histoire des temps anciens ne peuvent parvenir au même but, que par une connaissance approfondie des témoignages écrits. Ils doivent se dépouiller de l'esprit de son siècle, se transporter, par l'érudition, dans le passé, et se faire contemporains. On ne pouvait guère exiger une telle complaisance d'un littérateur du dix-huitième siècle. Il voyait l'époque présente trop au-dessus de toutes celles qui l'avaient précédée, pour vouloir en descendre un instant. Il aurait cru se fausser le jugement et se fasciner la vue, s'il eût essayé de partager ou même

de concevoir les sentimens de ses devanciers. D'ailleurs, on commençait à avoir une si grande idée de la raison humaine, et du point de perfection où elle était parvenue, que, dans toutes les sortes de sciences, on recherchait sur-tout les notions positives; on se souciait peu de savoir ce que d'autres avaient pensé ou senti sur les faits. Chacun voulait les avoir à sa libre disposition, afin de bâtir sur cette base un édifice de raisonnement tout nouveau. Pour hâter le moment où l'on pourrait s'occuper de cette création, il fallait réduire le plus possible le nombre des premières notions, et sur-tout les dégager de toute espèce de couleur particulière. C'est ainsi que les ouvrages historiques se desséchèrent, et devinrent ou un assemblage de faits sans liaison, ou une suite de raisonnemens abstraits reposant sur une base insuffisante. Par là aussi l'ignorance commença à se répandre. En effet, pour bien posséder les livres et les travaux des temps passés, il faut avoir pour eux quel-

que amour et quelque estime, il faut se complaire dans tous leurs détails, et prendre confiance en leur mérite; lorsqu'au contraire, on veut seulement rechercher leur substance, et qu'on dédaigne leur forme, on étudie sans goût et sans suite, on croit toujours en savoir assez, on se persuade que tout est inutile, parce que rien ne semble agréable. Ce fut de cette sorte que l'instruction devint superficielle en France; on rechercha seulement le charlatanisme du savoir, afin d'appuyer, d'une manière apparente, la vanité du raisonnement; et avec ce prétendu amour pour les connaissances positives, jamais on ne fut moins nourri d'une érudition réelle.

De cette sorte, l'histoire fut privée de tout ce qui donne aux récits un intérêt vif et soutenu. Personne ne sut composer un tableau tracé avec conscience et sentiment. Les uns firent des abrégés ou des extraits dépouillés de tout le charme des détails. Leur briéveté semblait destinée à

aider la mémoire. Ce but même était manqué ; car on ne saurait retenir facilement ce qui n'intéresse pas.

Parmi ces squelettes de l'histoire, on distingue l'ouvrage du président Hénault, dont la disposition est devenue un modèle. Son talent était digne d'un meilleur emploi. Il trouva le moyen de laisser apercevoir dans des sommaires à peine ébauchés, un esprit plus vif et plus fort que les autres historiens ses contemporains. C'est là même ce qui donnera de la durée à sa réputation ; si son mérite eût été borné à la forme de son ouvrage, il n'y aurait aucune raison pour le préférer à ses nombreux imitateurs.

D'autres donnèrent plus d'étendue à leurs ouvrages ; mais elle fut employée à étaler des systêmes et des raisonnemens. On regarda les faits comme des preuves, et l'important aux yeux d'un historien, c'était ses opinions, et non pas ses récits. Condillac écrivit de nombreux volumes

dans cet esprit, et nul ne peut mieux en faire sentir tous les défauts.

De tous les historiens de cette école, c'est Raynal qui eut le plus de renommée. Le succès plus que le mérite de l'Histoire des deux Indes, nous impose l'obligation d'en parler. Raynal, après quelques essais obscurs, fit paraître ce grand ouvrage. Beaucoup de personnes vantent l'utilité de son livre, et l'exactitude des notions positives qu'il renferme. Il paraît qu'elles sont exactes pour tout ce qui se rapporte au commerce et aux arts. L'exposition des faits historiques montre, au contraire, peu d'érudition et de critique. Mais l'illustration de l'Histoire des deux Indes tient spécialement au caractère de la philosophie de Raynal.

Peut-être aucun auteur jusqu'alors n'avait-il manqué à un tel point de raison dans les idées, et de mesure dans la manière de les exprimer. Il est difficile de concevoir comment on peut parvenir à un pareil délire dans

les opinions, à une emphase si ridicule dans les paroles. Raynal y étale avec complaisance des principes opposés au bon ordre de toute société. Il n'est pas de crimes, commis pendant les derniers troubles de la France, qui n'aient été, pour ainsi dire, appelés à grands cris par ce déclamateur. Cependant, quand il se trouva réellement au milieu des désordres d'une révolution, il se montra juste, modéré et courageux. Tant est dangereuse cette confiance dans des opinions qui ne sont le fruit ni de l'expérience, ni de la réflexion! Un écrivain, renfermé dans son cabinet, ignorant les hommes et les affaires, loin de toute réalité, s'enflamme par ses propres discours; les révolutions, les guerres, l'effusion des flots de sang, la destruction des peuples, ne lui paraissent plus qu'un grand spectacle, l'ornement du triomphe de ses opinions. Il lui semble courageux de ne point changer de pensée, malgré tout ce fracas des événemens. Cet homme quitte

la plume, et redevient, ce qu'il est réellement, ami du calme, de la douceur, de la pitié. Lui-même détesterait dans la bouche d'autrui les paroles qu'il a tracées sur le papier.

Dans les temps civilisés, écrire devient un métier distinct de la vie habituelle; c'est un rôle que l'on joue à de certains momens seulement, et que l'on quitte dès qu'on a rempli sa tâche. Jadis un auteur était un homme que son génie et les circonstances portaient à exprimer ses pensées réelles, avec plus de force que le vulgaire; de cette sorte le langage avait moins d'apprêt, et les opinions plus de mesure.

Si nous avions eu à examiner la littérature des républiques anciennes, nous aurions dû placer les orateurs avant les écrivains, et avant ceux qui ont employé leur talent à composer des livres; chez eux l'éloquence parlée avait quelque chose de plus vrai et de plus pénétrant, puisqu'elle faisait, pour ainsi dire, partie de la

personne; la parole était pour les orateurs une sorte d'action; car ils en usaient dans des relations directes avec les hommes. Elle sortait du domaine de l'imagination, pour se confondre entièrement avec le caractère, les opinions ou les intérêts; mais, dans nos mœurs les orateurs se rapprochaient beaucoup des littérateurs; il n'y avait pas d'arène où l'éloquence pût servir d'arme pour défendre des sentimens personnels, où elle pût briller dans le combat, et devenir par là pleine d'une complète réalité. Les hommes auxquels il était permis de parler, le devaient toujours faire dans une position donnée; le caractère de leur langage, la nature de leurs idées étaient déterminés d'avance. La parole était pour eux une partie de la profession qu'ils remplissaient dans la société; il fallait parler suivant son rôle, et non suivant son sentiment.

Cependant, un prêtre, qui s'est toujours renfermé dans son saint minis-

tère, que le monde n'a jamais vu dans ses rangs frivoles, qui vivant dans le sanctuaire, n'a jamais fait entendre d'autres paroles que la parole de Dieu, doit atteindre, mieux que tout autre, à la plus sublime éloquence. Comme les orateurs anciens, c'est aussi sa vraie pensée, celle du fond de son cœur, qu'il veut persuader aux hommes. Mais combien elle est plus grande et plus touchante que toutes celles qui se rapportent aux intérêts humains! Quels mots à prononcer, que la mort et l'éternité! L'honneur, la liberté, la patrie, les plus nobles idées des hommes, se voyent abaisser quand on songe à l'abîme où elles vont se perdre. Qu'ils ont été heureux ceux qui ont pu voir Bossuet orné de ses cheveux blancs, et du souvenir de ses vertus, s'élever dans la chaire, en face du cercueil du grand Condé, et consacrer les louanges de la gloire périssable, en les associant aux louanges de la gloire éternelle! Jamais sans doute la parole humaine n'a été

aussi grande, et nous ne pensons pas que l'imagination puisse se créer un plus sublime spectacle.

Mais le temps de l'éloquence religieuse était passé, les orateurs et l'auditoire avaient changé; la foi était éteinte chez la plupart des hommes, refroidie ou timide chez les autres. On ne se portait plus dans les temples pour y entendre prêcher des vérités établies et respectées au fond du cœur; on n'y arrivait plus avec un sentiment de conformité et de sympathie; tout au contraire on y était conduit par une curiosité, sans bienveillance. On venait épier la parole sainte, et non point s'en pénétrer; chacun voulait savoir si un orateur se tirerait habilement de la difficulté de parler sur des choses qui n'obtenaient plus ni croyance, ni vénération; un sermon était écouté dans la même disposition qu'un discours académique.

Pour combattre ce penchant malheureux des esprits, il eût fallu des orateurs

remplis de chaleur et d'audace, profonds dans la science de la religion, et animés par une foi, que l'incrédulité du siècle afflige et n'intimide pas; mais par malheur le public agit toujours sur ceux qui lui parlent, plus que ceux-ci n'agissent sur lui. D'ordinaire, pour plaire aux hommes, et pour produire sur eux un effet plus sûr, on entre dans leur sentiment, ou du moins on cherche à ne le point blesser; ainsi les prédicateurs du dix-huitième siècle ressentaient l'effet de l'esprit général. C'était avec une sorte de crainte et de réserve qu'ils remplissaient leur saint ministère; ils avaient peur de heurter la mode; ils tâchaient de se faire pardonner et leur profession et leurs discours. S'accommodant au goût de l'auditoire, ils fuyaient tout ce qui se rapprochait du dogme et des principes positifs de la religion, ils s'étendaient avec plus de complaisance sur ce qui avait rapport à la morale purement humaine; et la religion n'était employée

que comme un accessoire convenu, qu'il fallait dissimuler le plus adroitement possible pour éviter la dérision ; ils rougissaient de l'Evangile, au lieu de le confesser hardiment.

Cette disposition équivoque ne saurait inspirer l'éloquence. D'ailleurs, que de ressources ils s'interdisaient en renonçant à la doctrine, pour s'occuper de la morale! Croyaient-ils pouvoir remplacer par des ressorts purement humains, les moyens que fournit la religion pour frapper l'imagination et pour émouvoir les ames? Ce style orné et mondain, cette élégance des beaux esprits, pouvaient-ils approcher des ressources que trouve l'orateur, vraiment chrétien, dans le langage imposant et mystérieux des livres saints? L'éloquence de la chaire perdit ces formes simples et presque vulgaires, qui rendaient les pensées plus fortes et plus terribles, qui lui imprimaient un caractère particulier, et la tiraient de pair d'avec les compositions des écrivains;

elle perdit aussi cette puissante érudition qui rappelait sans cesse, soit les souvenirs divins de l'Ecriture, soit les souvenirs touchans des premiers âges de la religion, le génie des pères de l'église, les actes des martyrs, ou la dévotion des solitaires. Les prédicateurs, de pontifes qu'ils étaient, devinrent des littérateurs. Et si l'on eût voulu retrouver le vrai caractère de l'éloquence sacrée, il eût fallu le chercher, non parmi les plus grands et les plus habiles de l'église, mais chez quelque missionnaire simple et farouche, isolé, par ses mœurs, de toutes les influences du siècle.

L'éloquence du barreau demande aussi à être observée, pour y retrouver les traces du progrès des opinions. Elle a plus de rapport avec les événemens politiques, et la marche qu'elle a suivie a peut-être eu des effets plus directs.

Dès le commencement du dix-huitième siècle, les avocats avaient renoncé à ce vain luxe d'érudition, à cette pédanterie,

à ce ridicule bel-esprit dont Patru s'était déjà éloigné. Leur langage était devenu simple et sérieux, leur discussion avait un ton grave et mesuré; ils ne se bornaient plus à discuter des citations et des autorités, ils s'occupaient à rechercher des principes pour en faire la base de leur raisonnement. C'est par cette sorte de mérite que Cochin, Lenormand et quelques autres acquirent une réputation méritée. Dans une autre branche de l'éloquence du barreau, Daguesseau se distingua par les mêmes avantages, appropriés à la situation où il se trouvait. Il fut élégant, convenable et digne dans tout ce qu'il écrivit comme magistrat.

Mais le cours des choses amena peu à peu de nouveaux changemens. Pendant que des écrivains agitaient toutes les questions de droit public, de législation criminelle ou civile, qu'ils discutaient les droits et les obligations des citoyens, des magistrats, des souverains, il était difficile que les hommes qui, par état, s'occu-

paient de ces matières, continuassent à les traiter d'une manière simple et positive. Ils s'accoutumèrent bientôt à développer des vues générales, à remonter aux causes universelles, à établir une théorie, au lieu de discuter un fait. L'éloquence du barreau acquit ainsi un intérêt plus étendu, elle sembla plus forte et plus nourrie de pensées; peut-être au fond avait-elle moins de vraie science, et s'éloignait-elle de sa destination réelle; mais elle devenait susceptible de produire de plus grands effets. C'est ainsi que l'on vit les lettres et le barreau s'allier et se confondre. Les factums des avocats et les discours des magistrats eurent des succès aussi universels, que les livres des gens de lettres. Et les gens de lettres se trouvèrent capables de paraître avec honneur dans cette carrière, qui peu d'années avant leur eût été étrangère.

Le gouvernement contribuait à donner au barreau ce nouvel esprit, et faisait, sans le savoir, tout ce qu'il fallait pour

le rendre hostile. Sans être tyrannique, il ne voulait reconnaître les droits de personne, et il montrait sans cesse de l'éloignement pour la magistrature, qui depuis deux siècles se trouvait, par la force des choses, chargée de défendre les droits des citoyens, et même ceux de la nation. On lui contestait sans cesse ce noble privilége; les magistrats s'appuyaient vainement sur l'autorité de souvenirs encore récens, sur les mœurs de la nation, sur des témoignages écrits et positifs, ils n'étaient pas écoutés; l'autorité les regardait comme des rebelles. En même temps les écrivains et le vulgaire s'étonnaient de les voir défendre leurs droits par de telles raisons. Il paraissait pédant et gothique d'aller rechercher des démonstrations hors des principes généraux de la politique et de la nature des sociétés. On obéit bientôt à cette double opinion; les remontrances des parlemens, les discours prononcés dans leur sein, les opinions des magis-

trats se ressentirent de l'ensemble des choses, et changèrent de caractère.

Ainsi la magistrature, et tout ce qui l'entourait, était contraint de sortir de la route, qui naturellement devait être suivie. Des causes particulières contribuèrent plus puissamment à ce résultat. Tandis que la religion était attaquée ou délaissée, ses défenseurs, comme s'ils avaient pris plaisir à travailler pour ses ennemis, fomentaient des discordes et des persécutions dans son propre sein. La persuasion s'était affaiblie, mais l'amour-propre avait conservé tout son feu, et l'église employait les derniers restes de sa force à montrer de l'intolérance contre une part de ses enfans. Des moyens violens et arbitraires furent demandés et obtenus. Les dépositaires des lois virent avec chagrin qu'elles fussent violées, et s'efforcèrent de défendre le parti opprimé. Dans tout le royaume les avocats et les tribunaux s'occupèrent à discuter les droits que pouvait avoir le gouvernement de l'église à exer-

cer un tel pouvoir. Les questions de liberté, la limite des autorités, la constitution de la république chrétienne: tout cela fut débattu, soit avec les armes de l'érudition, soit par des raisonnemens tirés de la nature des choses. La résistance d'un côté amena bientôt l'exagération de l'autre. Cette controverse, dont on se souvient peu à présent, est une des causes qui a le plus puissamment influé sur l'esprit des avocats; en leur donnant une grande habitude de traiter les questions générales, elle leur fournit des armes, et leur inspira en même temps le desir de s'en servir pour attaquer.

Nous avons essayé, en examinant les divers genres de littérature, de faire apercevoir la marche des opinions pendant les premières époques du siècle; et nous sommes ainsi arrivés à la dernière période, à cette période, presque contemporaine, qui a été terminée par un si terrible dénouement. Ici les lettres deviendront moins importantes dans leur

détail. On ne sera plus obligé de chercher dans les livres l'esprit général de la nation; il est devenu plus actif, il a pris plus d'étendue et de puissance, et bientôt il va commencer à se déclarer par des faits. Nous aurons à présenter un tableau plus grand et plus vif des dispositions universelles; les écrits sembleraient petits et peu importans, quand ils se bornent à répéter ce qu'on peut entendre distinctement prononcer par la voix de tout un peuple. Ce ne sera plus l'action réciproque des mœurs et des livres les uns sur les autres qu'il faudra peindre; maintenant les lettres et la philosophie ne peuvent plus se distinguer des mœurs, elles en font partie.

La fin du règne de Louis XV fut signalée par un plus grand déréglement en toutes choses. Ce Monarque s'était plongé de plus en plus dans une vie dégradée; il avait mis tout son esprit à démêler la situation des choses, et son amour-propre à s'y montrer indifférent;

tout ce qui l'entourait avait imité cette absurde insouciance. Ainsi, l'on avait détruit tout le respect qui doit s'attacher au gouvernement. Dans les derniers jours de sa vie, Louis XV employa son pouvoir de roi à exciter l'animadversion publique, qui vint s'ajouter au mépris; c'est le propre des autorités chancelantes de regarder le despotisme comme un moyen de salut. La magistrature fut encore une fois punie de s'être opposée à l'autorité royale. L'opinion publique s'indigna de ces actes qu'elle regarda comme arbitraires; et pour se délivrer des remontrances du parlement, on se donna toute la haine du peuple. Un écrivain devint l'organe de ce ressentiment. Beaumarchais, dans sa cause particulière, sut prendre pour alliée l'opinion générale, et obtint ainsi un succès qui eut toute la vivacité de la mode; ses mémoires, comme ses comédies, sont pleins de verve, de cynisme, de bouffonerie, de grace et de mauvais goût;

singulier mélange d'orgueil avec une absence complète de dignité. Quel déplorable spectacle! une nation qui adopte un tel organe pour ses opinions, un tribunal dans le sein duquel Aristophane établit son théâtre, pour y livrer à la risée publique des magistrats, qui par malheur sont dignes de ce traitement; et ce qu'il y a de plus triste, un gouvernement qu'on ne saurait ni plaindre, ni excuser. Quel cercle vicieux d'où l'espoir du bien aurait peine à sortir!

Ainsi ce fut au milieu du mépris et de la haine que Louis XV termina sa trop longue carrière. On vit, avec un vif sentiment d'espérance, le nouveau roi monter sur le trône. Chacun pensa que tout allait prendre une face nouvelle; chacun crut que ses vœux et ses desirs allaient être réalisés ; le Monarque était animé du plus pur zèle pour le bien public; peu de rois ont eu l'intention plus sincère et plus constante de vivre pour le bonheur du peuple, mais son

esprit et son caractère étaient trop faibles pour avoir quelque dessein arrêté ; il desirait le bien et ne savait comment le faire. Afin d'arriver à son but, il voulut s'en remettre à ceux dans lesquels il supposait le plus de lumières. Ce fut alors que la philosophie se crut arrivée au terme qu'elle ambitionnait ; des ministres furent choisis dans ses rangs, et furent appelés à tenir les promesses de leurs écrits ou de leur doctrine. Ils apportèrent un sincère desir d'être utiles, un vif amour du juste et de l'honnête, une vertu sévère, un grand dévouement à leur Souverain ; mais ils méconnurent le caractère de la nation et du siècle, ils ne surent pas se défendre des intrigues frivoles que l'on dirigeait contre eux ; nourris de théories, ils ne songèrent pas à modifier leurs opinions, et à les faire adopter sans éclat et comme insensiblement ; ils n'essayèrent pas d'améliorer, sans troubler les habitudes et sans alarmer les amours-propres.

Enfin leur secours fut sans fruit, le sort les avait jetés dans un ensemble de circonstances, où ils furent impuissans à faire le bien qu'ils avaient espéré.

Cependant l'incertitude du Monarque, qui semblait reconnaître qu'un changement dans l'ordre des choses était nécessaire, et qui ne savait comment l'opérer, avait dirigé les esprits avec plus de force encore vers cette pensée ; tous s'occupaient, suivant leur capacité, des principes de la philosophie et de la politique. Des notions confuses de gouvernement, de législation, d'économie publique, faisaient fermenter toutes les têtes; il y avait dans la nation un desir vague de perfectionnement, une ivresse des lumières qu'on croyait avoir acquises, un dédain superbe pour le passé, enfin une effervescence qui allait toujours s'accroissant.

La littérature était regardée comme l'instrument universel, dont chacun croyait nécessaire de s'armer ; être un écrivain, c'était occuper un rang dans

l'état, et l'esprit était devenu une puissance à laquelle toutes les autres rendaient hommage. Toutes les classes, toutes les conditions se remplissaient d'auteurs et de philosophes ; au défaut de sentimens et de pensées, la plupart se nourrissaient de paroles mal comprises et mal digérées. Les journaux aidaient merveilleusement cette disposition. En se multipliant, ils avaient cessé d'être, comme auparavant, un recueil de jugemens sérieux sur les sciences et les lettres ; publiés chaque jour, ou à de courts intervalles, ils avaient acquis des lecteurs sans nombre ; faits avec plus de facilité, ils étaient lus avec moins de réflexion. Par le progrès des mœurs, la société et la conversation avaient acquis une grande influence. Le plaisir de communiquer ses idées à mesure qu'elles naissent, de leur donner plus de rapidité, et de jouir plus vîte et plus complètement de leur effet, avait propagé ce mode de communication. Les journaux mirent la conversation en

commun entre des milliers d'hommes, et leur apprirent à penser facilement et sans maturité. Ainsi disparut par-tout la timidité à concevoir une opinion et la réserve à la dire; chacun se fonda sur sa science et sur son jugement.

Cependant ce mouvement universel présentait au premier aperçu un assez beau spectacle. Un zèle général pour le bien de l'humanité animait toutes les pensées; on se repaissait d'illusions, à la vérité, mais elles n'étaient point coupables. Beaucoup d'orgueil et de vanité présidait à tout ce mouvement, mais l'intérêt personnel, proprement dit, n'y mêlait pas ses calculs sordides; les sciences étaient arrivées à une époque remarquable par leurs progrès, elles s'efforçaient d'être utiles, et parvenaient souvent à y réussir. Enfin il y avait dans tout cet ensemble de circonstances quelque chose de plus moral et de moins dégradé que dans les dernières années du règne de Louis XV. Comme on voit quelquefois, dans les vieillards, un retour de

force et d'activité, une étincelle inattendue du feu de la jeunesse, épuiser les faibles ressorts d'un corps usé, et présager quelque violente maladie. En effet, cet esprit public tendait de plus en plus au changement, sans trop savoir ce qui devait être changé. Depuis le trône jusqu'au dernier rang du peuple, tous voulaient un ordre nouveau; il y avait une discordance complète entre les institutions et les opinions. On essaya pendant quelque temps de faire fléchir les institutions; les circonstances s'y opposèrent; la chose parut impossible; les institutions s'écroulèrent.

Au milieu de ce murmure sourd, précurseur de l'orage, la littérature reprit aussi plus de vivacité et un caractère plus vrai.

Ce fut alors que le traducteur de Virgile, dont le talent s'était déjà annoncé avec éclat, fit paraître un ouvrage, où la poésie descriptive était ornée de tous ses charmes.

Alors aussi, et sans doute ce ne fut pas sans surprise, on vit, au milieu d'un siècle si éloigné de la simplicité des sentimens et de la peinture naïve de la nature, apparaître, comme par phénomène, un écrit revêtu de ces couleurs, dont l'usage paraissait perdu. La postérité aura peine à croire que Paul et Virginie ait été composé à la fin du dix-huitième siècle. Sans doute, elle devinera qu'un esprit amoureux de la solitude et de la méditation, inspiré par le spectacle d'une nature encore sauvage et presque vierge, pouvait seul tracer un tel tableau.

Ce fut encore pendant ces années que deux poètes érotiques se distinguèrent dans un genre qui jusqu'alors était resté étranger aux lettres françaises.

La comédie quitta le ton précieux et ridicule de Dorat, et de ses imitateurs. Collin d'Harleville la ramena, non pas au temps de Molière, mais à celui de Destouches ou de Lachaussée. Il sut y répandre un intérêt doux, et des senti-

mens exprimés avec charme et vérité. Fabre, son rival, eut plus de verve; mais malgré ses hautes prétentions, il ne fut souvent qu'un déclamateur.

Les seules fables que l'on puisse lire avec plaisir, après celles de La Fontaine, furent aussi composées dans ce temps; et leur auteur ne se distingua pas par ce seul ouvrage.

Anacharsis parut de même à cette époque. L'érudition n'avait pas encore été consacrée à un pareil emploi. Au lieu de présenter l'aride résultat de ses travaux, et tout l'échafaudage des recherches, l'abbé Barthelemy sut mettre l'érudition en action, et en usa pour tracer un vivant tableau de l'ancienne Grèce. Cette peinture est aussi animée que si elle était le fruit de la seule imagination. Le long travail, nécessaire pour en préparer les matériaux, n'a pas refroidi l'auteur; on voit qu'il avait devant les yeux tout ce qu'il avait placé dans sa mémoire; c'est peut-être à ce goût vif pour l'anti-

quité où il avait si bien su se transporter, que le style de l'abbé Barthelemy a dû quelques rapports éloignés avec le style de Fénélon. Du moins est-il vrai que Platon l'a rendu éloquent, comme Homère avait rendu Fénélon poétique.

Une foule d'écrits sérieux et utiles, ou qui du moins cherchaient à l'être, étaient encore mieux en harmonie avec l'occupation générale des esprits.

Quelques hommes d'état donnaient à des matières qui, jusqu'alors, étaient demeurées étrangères au public, un intérêt qui était dû à l'élévation de leurs idées, à la pureté de leurs vues et à la noblesse de leurs sentimens.

Revenons à la disposition des esprits au moment où éclata la révolution.

Les mouvemens qui agitent les peuples peuvent être de deux sortes. Les uns sont produits par une cause directe, d'où résulte un effet immédiat. Une circonstance quelconque amène une nation, ou même une partie de la nation, à desirer

un but déterminé; l'entreprise échoue ou réussit. Les décemvirs faisaient peser leur tyrannie sur Rome; un événement particulier la rend tout-à-fait insupportable, elle est renversée. Le parlement d'Angleterre désespère de voir la nation heureuse sous la domination des Stuarts; il change la dynastie. Les Américains se trouvent opprimés par le fisc des Anglais, ils se déclarent indépendans. Ce sont là les heureuses révolutions, on sait ce qu'on veut, on marche vers un terme précis, on se repose quand il est atteint.

Mais il est d'autres révolutions qui dépendent d'un mouvement général dans l'esprit des nations. Par le cours des opinions les citoyens sont arrivés à se lasser de ce qui est; l'ordre actuel les blesse dans sa totalité; une ardeur, une activité nouvelle s'emparent de tous les esprits. Chacun est impatient de la place qui lui est assignée; tous en veulent une nouvelle; ils ne savent ce qu'ils désirent

et ne sont plus susceptibles que de mécontentement et d'inquiétude.

Ce sont là les symptômes de ces longues crises, dont on ne saurait assigner la cause précise et directe, qui semblent le résultat de mille circonstances simultanées, mais d'aucune en particulier; qui allument tout autour d'elles, parce que tout est prêt à s'embrâser; qui ne renferment aucun principe salutaire propre à les appaiser; qui enfin seraient un enchaînement éternel de malheurs, de révolutions et de crimes, si le hasard et plus encore la làssitude ne venaient pas les terminer. Telle fut la convulsion qui conduisit Rome du gouvernement républicain à la domination des empereurs, à travers les proscriptions et les guerres civiles; telle fut la longue agitation qu'éprouva l'Europe lors de l'établissement de la réforme; sanglante période, qui fut le passage des mœurs et des constitutions anciennes à un ordre tout nouveau. Ce sont des époques critiques de

l'esprit humain qui proviennent de ce qu'il a perdu son assiette habituelle ; et dont il ne sort qu'après avoir changé totalement de caractère et de physionomie.

La révolution française a offert un semblable spectacle; de même elle a été amenée par des causes universelles et nécessaires. Toutes les circonstances dont elle a semblé résulter, sont liées entr'elles, et n'ont été puissantes que par leur réunion. D'ailleurs, quand les effets ont été si vastes, qui peut croire que la cause ait été petite? Lorsque la moindre pierre, soustraite à un édifice, entraîne sa chute, qui pourrait n'en pas conclure qu'il était prêt à tomber en ruines?

Il n'est pas besoin de tourmenter l'explication des faits pour concevoir une telle pensée. Quel motif précis pourrait-on assigner à nos troubles? Peut-on dire qu'aucune chose en particulier excitât un mécontentement vif? Est-ce de la tyrannie que naquit la sédition? D'où vient que l'autorité ne trouva ni volonté,

ni force pour la réprimer? On dirait vainement que le pouvoir confié à d'autres mains eût été mieux défendu. Le caractère d'un gouvernement, on peut même dire d'un Souverain, ne dépend-il pas des circonstances où se trouve la nation, et des idées qui y sont répandues? Voudrait-on affirmer qu'un roi pourrait user de moyens violens et militaires, lorsque depuis cent ans ni lui, ni ses pères ne sont plus soldats? L'armée et ses chefs ont-ils le même esprit et la même discipline après un long repos qu'après de sanglantes guerres? C'est ainsi qu'on peut se convaincre qu'une révolution, qui change la face de l'Univers, ne résulte pas du caractère d'un homme ou d'une résolution qu'il a prise.

Ce fut donc une impatience d'autant plus forte dans ses attaques, qu'elle était vague dans ses desirs, qui produisit le premier ébranlement. Chacun s'abandonnait librement à ce sentiment sans réserve et sans remords. On s'imaginait que

la civilisation et les lumières avaient amorti toutes les passions, adouci tous les caractères; il semblait que la morale était devenue facile à pratiquer, et que la balance de l'ordre social était si bien établie, que rien ne pourrait la déranger. On avait oublié que ce n'est jamais impunément que l'on met en fermentation les intérêts et les opinions des hommes. Le calme et les longues habitudes étouffent dans le cœur humain un égoïsme actif, une ardeur qui se rallument, lorsqu'il se trouve chargé personnellement de défendre ses intérêts, lorsque le désordre de la société les remet en problême, lorsqu'ils ne sont plus protégés et maintenus par des règles fixes; quand ces règles sont détruites, l'homme se trouve, comme auparavant, âpre et hostile. Cette mansuétude sociale, que lui avait donnée le repos, fait place aux vices et aux crimes. Il avait été moral par obéissance à l'ordre établi, il retrouve toute sa force en entrant dans la carrière du mal.

Une autre cause accroissait la chaleur et l'imprudence des opinions, c'est la certitude que chacun y attachait. Les temps étaient paisibles et uniformes, les idées et les systêmes avaient un libre cours, rien ne venait les contrarier, ni les démentir, on manquait d'expérience, et l'on donnait toute confiance à la théorie: mais quand viennent les momens orageux; quand à chaque instant des événemens nouveaux et imprévus attestent la foiblesse des raisonnemens ou des prédictions; quand tous les jours on s'abuse sur les hommes et sur les choses, pour être désabusé le lendemain par une lumière soudaine; alors on devient moins hardi dans ses opinions, on craint de se tromper, et l'on ne veut rien hasarder sur les assurances fragiles de sa propre raison.

Ainsi, on ne devait attendre ni prudence, ni modération même des hommes honnêtes et sages. L'idée d'un renouvellement complet ne les effrayait pas, ils voyaient la chose comme facile, et le ré-

sultat comme heureux; aucune hésitation ne les arrêtait, l'objet de leurs vœux n'était pas seulement de modifier l'ordre existant, ils voulaient en créer un autre. Aussi en peu de temps la destruction fut totale, rien n'échappa à cette ardeur de démolir. On ne se doutait pas que renverser ainsi toutes les lois, toutes les habitudes d'un peuple, décomposer tous ses ressorts, le dissoudre dans ses principes, c'est lui ôter tous les moyens de résistance contre l'oppression; pour qu'il puisse la combattre, il faut qu'il trouve de certains points d'appui, des centres d'aggrégation, des enseignes pour se rallier; on lui ôta tous ces secours. La nation fut mise en poudre, et livrée, sans défense, à toutes les tyrannies révolutionnaires. Tel est l'inconvénient des révolutions entreprises, non pas pour un but certain, mais pour la satisfaction d'un sentiment vague. Si on eût réclamé quelque privilége, quelque droit positif, écrit dans des chartes nationales, on

l'eût obtenu, et puis on eût été satisfait. Mais, lorsque des hommes demandent à grands cris la liberté, sans y attacher aucune idée fixe, ils ne font autre chose que préparer les voies au despotisme, en renversant tout ce qui pourrait l'arrêter.

Les premiers artisans de cette destruction furent la plupart inspirés par des vues pures et bienfaisantes. Bien que la première de nos assemblées publiques se soit égarée d'illusion en illusion, elle offre, sans nul doute, un titre de gloire pour la France. Elle présente un spectacle imposant, cette réunion d'hommes, l'élite de la nation, rassemblés de tous les points de son territoire pour s'occuper des intérêts les plus chers de la patrie et de l'humanité, y apportant la plus noble chaleur et toutes les forces de leur ame; presque tous sacrifiant leurs intérêts personnels, hormis celui de leur renommée. Leurs travaux, qui n'ont pas eu d'heureux résultats, nous paraissent quelquefois vains et insensés; cette ardeur

à établir des principes, en négligeant de s'occuper de leur application, nous semble parfois puérile. Nous sommes tentés de mépriser nos prédécesseurs, ainsi qu'ils faisaient des leurs. Toutefois n'oublions pas qu'il est facile de juger après l'événement. Tâchons de nous transporter, par la pensée, dans ce temps, qui commence à nous paraître bien éloigné, où les ames pleines de ressort et d'énergie avaient besoin d'occupation et de mouvement, où leur flamme se portait sur tous les objets, où leurs facultés étaient ambitieuses de s'exercer tout entières; et si nous reconnaissons que, dans une telle disposition, les esprits sont susceptibles d'erreur et d'illusion, peut-être penserons-nous aussi qu'ils n'ont pas pour cela moins de force et moins de puissance. Alors nous pourrons apercevoir combien de talens se distinguèrent dans cette assemblée. Nous pourrons observer le caractère de l'éloquence publique, dans le seul moment où elle a pu se montrer

en France. Nous y retrouverons les défauts de la littérature et de la philosophie du dix-huitième siècle. Nous pourrons y desirer quelque chose de plus simple et de moins déclamateur ; nous regretterons que quelques orateurs célèbres n'aient pas pu substituer l'autorité d'une vie grave et pure, à la chaleur parfois factice et théâtrale de leurs discours. Mais en même temps nous admirerons combien la parole fut souvent noble, élevée et persuasive dans cette tribune, combien la discussion philosophique y fut profonde et subtile, combien de force et de courage de caractère furent employées dans l'attaque et dans la défense. Nous nous applaudirons de voir la France si fertile en hommes éclairés et en amis du bien public. Enfin nous apprendrons à tirer honneur d'un moment, dont quelques personnes aveugles ou de mauvaise foi voudraient faire rougir la nation.

Mais peu après, le spectacle changea ; le mouvement se communiqua de pro-

che en proche, et chacun voulut se mêler aux affaires. Bientôt on vit paraître, dans les assemblées publiques, des hommes d'un caractère nouveau; nés, pour la plupart, dans une classe secondaire, ayant vécu hors d'une société qui adoucit le caractère et diminue la force de la vanité, en lui donnant des jouissances journalières; ennemis envieux et acharnés de la différence des rangs; ils étaient nourris des livres modernes, et de leurs théories, que le commerce des hommes n'avait pas modifiées dans leur esprit. Ils y trouvaient de quoi revêtir de noms honorables leurs sentimens personnels, qu'eux-mêmes ne démêlaient pas. Les uns arrivaient pénétrés de Rousseau, et puisaient dans ses écrits la haine de tout ce qui était au-dessus d'eux; les autres avaient pris, dans Mably, l'admiration des républiques anciennes, et voulaient reproduire leurs formes parmi nous; quelques-uns avaient emprunté à Raynal la torche révolutionnaire qu'il avait allu-

mée pour consumer toutes les institutions; d'autres élèves du fanatique Diderot frémissaient de colère aux seuls mots de prêtres et de religion; il y en avait qui voulaient froidement essayer leurs théories abstraites, dont leur orgueil désirait l'application, quelque prix qu'elle pût coûter.

Telle fut la seconde classe d'hommes qui prit part à la révolution; comme ils n'avaient pas une perversité bien décidée, et qu'il entrait de l'aveuglement dans leurs fautes, ils ne recueillirent aucun fruit du mal qu'ils avaient fait, et en furent promptement punis. Le talent de quelques-uns d'entr'eux ne doit pas être passé sous silence; il se montra surtout lorsque leur éloquence leur servit à se défendre, après avoir eux-mêmes tout attaqué; leur langage alors fut souvent touchant et vrai.

Après eux la révolution n'appartient plus à l'histoire des opinions; elle est livrée presque entièrement aux passions

et aux intérêts personnels. Le masque dont ils se couvraient était si grossièrement appliqué que personne n'a pu s'y tromper; la plupart de ceux qui s'en couvraient ne se faisaient pas illusion à eux-mêmes. Ce qu'ils ont fait n'a pas même l'excuse de l'enthousiasme et de l'enivrement. Ainsi, ayant voulu traiter la question si souvent débattue de l'influence des lettres et de la philosophie sur nos troubles politiques, nous nous arrêterons au moment où elles n'y sont plus pour rien.

Au milieu des crimes et des calamités publiques, la littérature ne put jouer qu'un rôle bien secondaire. On doit remarquer toutefois une circonstance, qui semble particulière à un temps civilisé; aucun parti, aucune autorité ne voulut renoncer à couvrir ses actes et ses sentimens d'un vernis de raisonnement. Le plus fort voulut toujours prouver qu'il avait raison, autrement que par la force. Le sophisme et la déclamation furent sans

cesse aux ordres de chaque domination; la parole s'employa à tout; il n'y a rien qu'elle n'ait justifié, rien qu'elle n'ait loué. On a trouvé de complaisans philosophes pour excuser les massacres; et des amis de la liberté pour vanter le pouvoir arbitraire. La poésie même a prêté ses accens pour chanter les temps les plus cruels de nos malheurs. Elle a eu un enthousiasme de commande, et a fait entendre sa voix au milieu du sang et des larmes. Déjà il ne reste presque plus rien de cette littérature révolutionnaire. Le langage ne pouvait avoir ni persuasion, ni verve dans de tels momens. L'art ne sait point donner d'effets durables à une éloquence hypocrite; et lors même que, par un aveuglement fatal, l'imagination a pu acquérir un certain degré de chaleur et de vraie passion, elle semble à nos yeux, comme l'exaltation produite par l'ivresse, un objet de dégoût et de pitié.

Enfin, avec le siècle se termina cette

convulsion, qui semblait se renouveler sans cesse ; une main puissante vint calmer les agitations intérieures de la France. L'Europe, qui n'avait su combattre, ni même connaître la force et la nature de notre révolution, commença à y participer entièrement ; par-tout l'ordre ancien des choses, comme s'il eut été condamné par un décret irrévocable, s'écroula dès qu'il fut attaqué. L'avenir apprendra quelles mœurs, quelles opinions politiques ou morales, pourront naître au milieu de tous les élémens, que cette nouvelle composition n'a pas encore combinés entièrement. Les esprits ne changent pas aussi rapidement que les événemens ; tant d'agitation et d'incertitude ont dû troubler les ames, et les laisser pour long-temps inquiètes et douteuses dans leurs sentimens, leurs desirs ou leurs opinions. Ceux qu'a corrompus un long désordre, ne peuvent pas devenir meilleurs tout-à-coup ; les idées ne sauraient être assises et fixes, quand elles ont man-

qué si long-temps de centre où se rattacher; les habitudes se forment difficilement chez les hommes, qui, pendant plusieurs années, n'ont pu compter sur le lendemain. Enfin, le calme peut être rétabli dans le monde physique, s'il est permis de nommer ainsi les actes extérieurs des hommes, tandis qu'un triste chaos peut régner encore dans le monde moral.

Reprenons rapidement la marche que nous avons suivie dans nos réflexions sur le cours de l'esprit humain pendant le dix-huitième siècle.

La fin du règne de Louis XIV vit disparaître les hommes qui avaient contribué à illustrer ce Monarque. Privé de l'éclat qu'ils répandaient sur lui, il perdit, avant sa fin, par ses fautes et ses malheurs, l'admiration et le respect des peuples; il vit son ouvrage se détruire; et comme il avait tout rattaché à sa personne, il put apercevoir qu'après sa mort, il ne resterait plus rien de lui. A

peine, en effet, est-il expiré qu'on voit éclater tous les désordres qui fermentaient depuis quelques années. La licence succède rapidement à la contrainte qui vient de cesser. La littérature, qui d'abord avait paru ne pas devoir survivre à ceux qui l'avaient honorée dans le siècle précédent, se réveille après un court moment d'inertie; mais elle a commencé à prendre une face nouvelle; son caractère n'est déjà plus le même; ceux qui la cultivent n'ont pas non plus les mêmes mœurs et le même esprit que leurs devanciers.

Bientôt ces changemens deviennent plus marqués; les lettres participent à l'esprit de licence de la société. Un génie ardent s'asservit à toutes les opinions naissantes, les flatte d'abord, puis les prévient et les accélère; il brille sur la scène, et l'enrichit de chefs-d'œuvre nouveaux. La poésie, dans sa bouche acquiert tout le charme de la facilité et de l'élégance; son activité s'essaie à tous les genres de succès; il les obtient presque

tous, et souvent il les mérite : ses ouvrages ont tous la même direction; ils attestent le goût et l'esprit des contemporains. Un autre écrivain, plus grave et plus profond, cache aussi, sous une écorce plus secrète, une grande conformité avec le cours général des esprits; il dirige l'attention publique sur les matières de gouvernement et de politique, et s'y montre habile et sage.

Cependant peu à peu le sort des hommes de lettres a changé; ils sont devenus plus nombreux, ils ont acquis plus d'indépendance; et leur place a pris plus d'importance dans la société. Leur vanité s'en accroit, et leurs opinions se ressentent de ce changement; la résistance qu'on croit leur devoir opposer est faible et mal dirigée; elle ne sert qu'à augmenter leurs dispositions hostiles. Forts de l'opinion publique et de l'accueil flatteur de l'Europe entière, ils se réunissent et forment une sorte de secte, dont les membres ne professent pas des opinions arrêtées et unifor-

mes, mais qui, animés du même esprit, tendent à produire le même effet.

Dans cette secte naît une nouvelle philosophie; l'homme est envisagé sous un point de vue différent; une métaphysique plus claire et moins élevée est adoptée; on la croit démontrée; la morale et la politique s'étonnent de voir leurs principes s'élever sur des bases nouvelles; la religion est attaquée avec violence; toutes ces opinions se disséminent dans les livres particuliers de chaque écrivain, et se réunissent en un seul et vaste corps d'ouvrage, entrepris dans des vues utiles, mais exécuté ensuite dans une autre intention; l'ordre social concourt merveilleusement avec ce progrès des opinions; l'autorité est sans force, sans action régulière; la nation est sans gloire; la religion sans apôtres; la morale pratique a disparu avant même qu'on ait essayé d'ébranler ses principes.

Un philosophe se sépare entièrement des autres, et même se déclare leur en-

nemi; plus éloquent, plus enthousiaste que tout ce qui l'entoure, il arrive au même but par une voie différente, il attaque avec passion les lois de la société et les devoirs qu'elle impose; bien qu'il soit le défenseur des vertus et des nobles sentimens, il veut y conduire par une route dangereuse.

Les sciences, qui, dans le commencement du siècle, ont procédé avec patience, mais sans succès éclatans, deviennent tout-à-coup un haut titre de gloire pour la nation. Un homme profond dans les sciences exactes, en montre la marche et l'esprit, les envisage d'un coup-d'œil philosophique, et trace peut-être le chemin à tous ceux qui s'y sont tant illustrés depuis.

Les sciences naturelles sont embrassées par un écrivain qui les expose avec génie, et leur prête un langage éloquent. Après lui, elles adoptent une autre marche, elles font de rapides progrès, s'avancent de découvertes en découvertes, se

divisent en théories claires et ingénieuses, et deviennent plus répandues et plus utiles. La nouvelle métaphysique aide à tous ces succès; elle est entièrement conforme à l'esprit des sciences de fait et de démonstration abstraite.

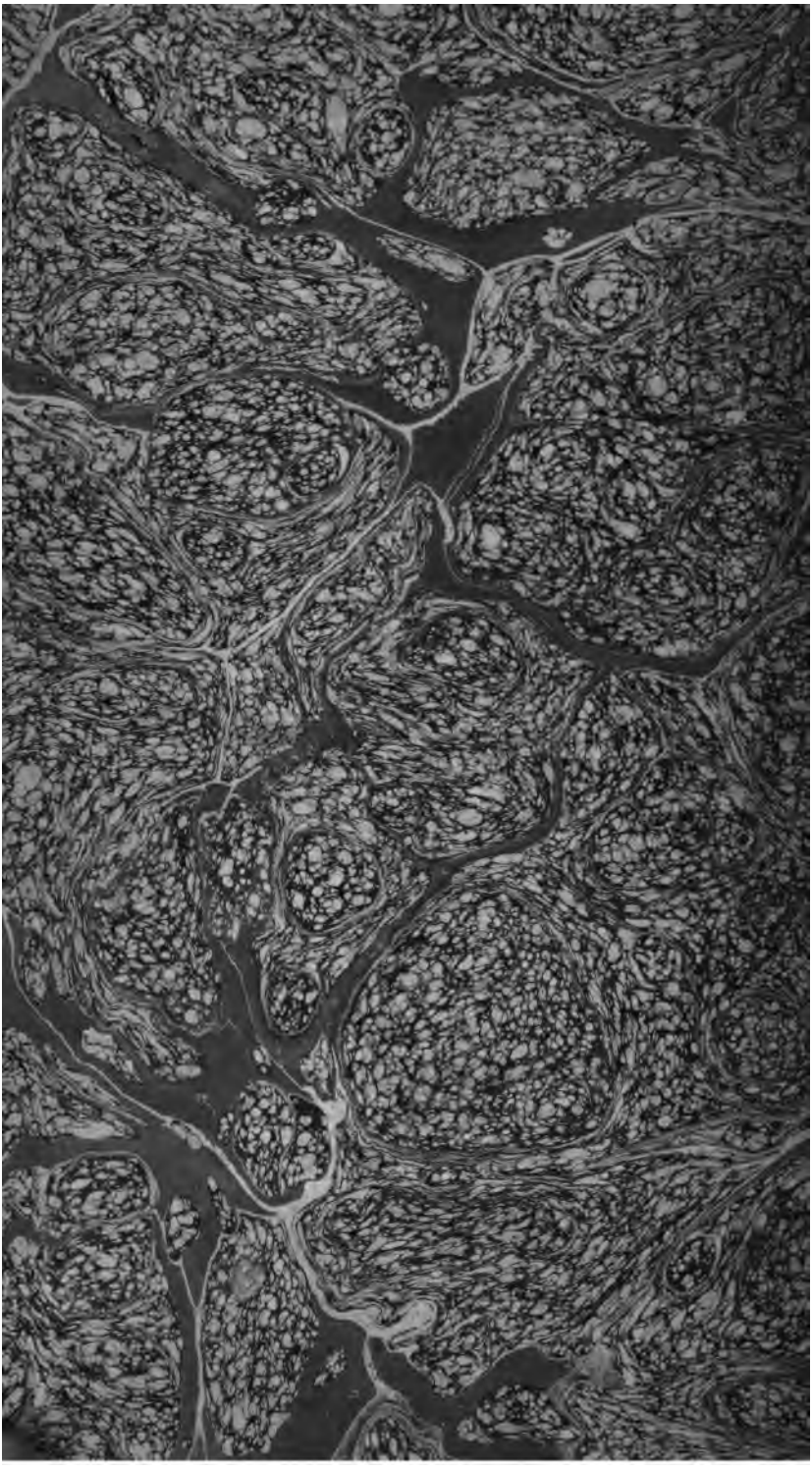
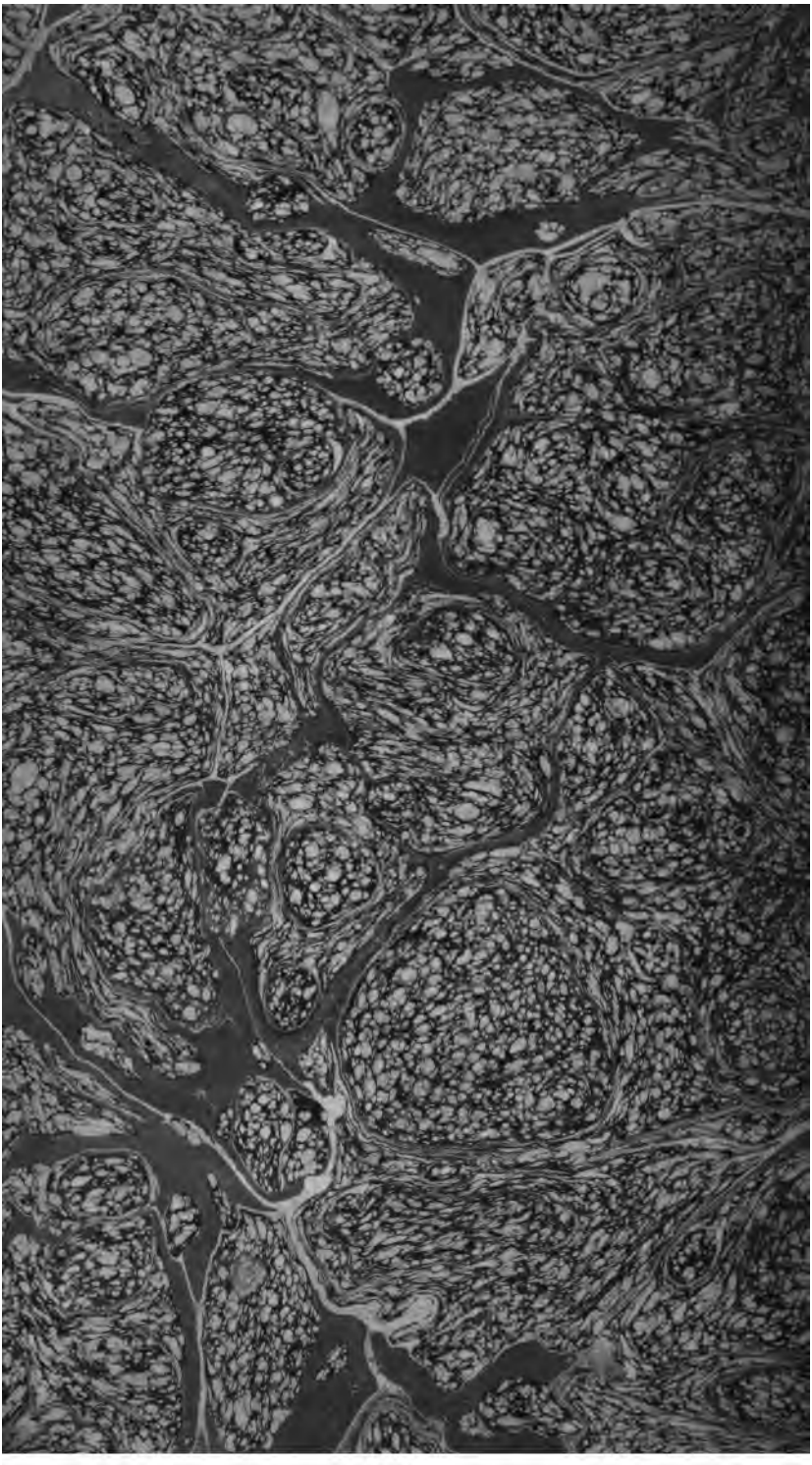
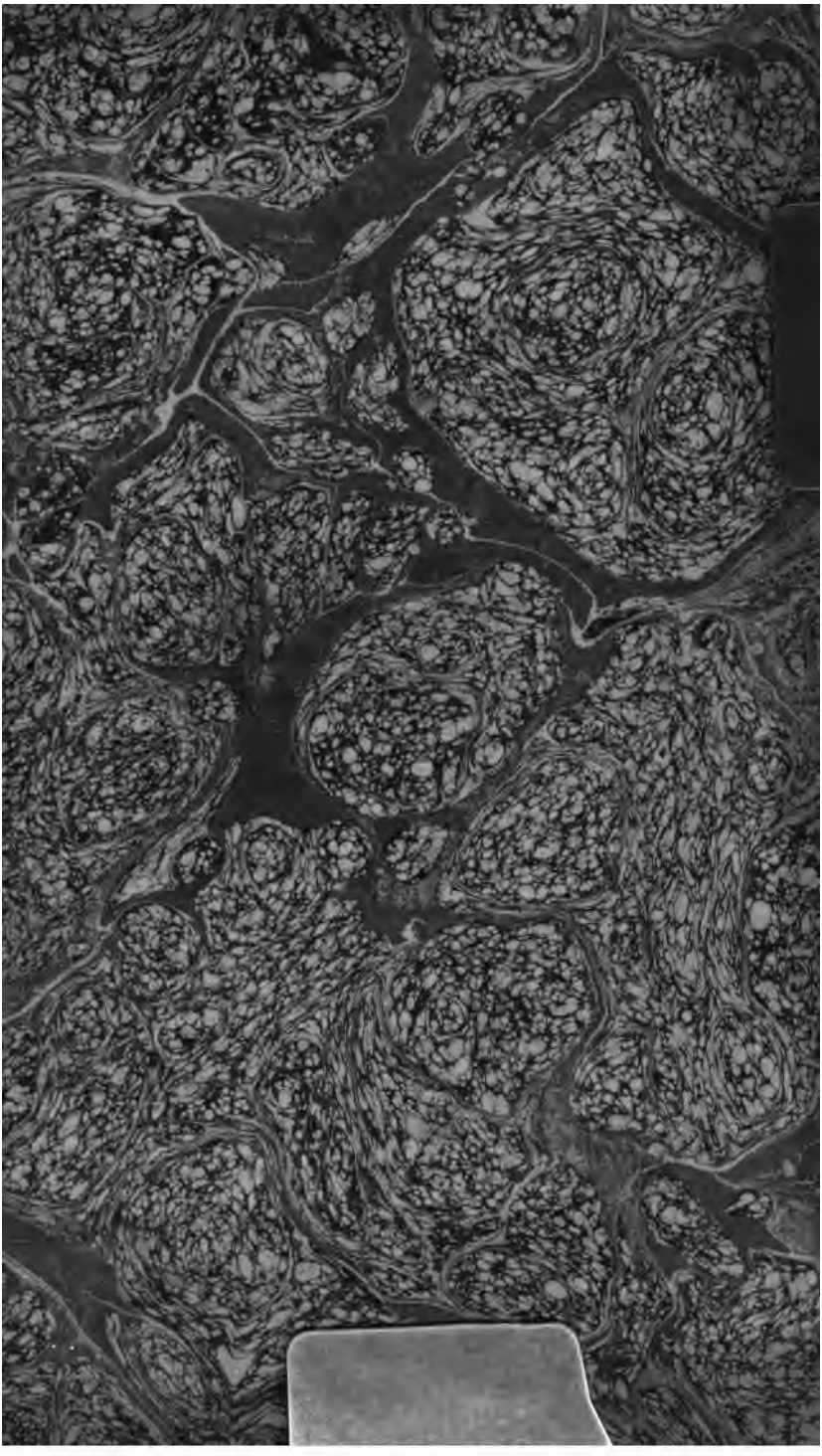
Pendant ce temps, les lettres déclinent, il n'apparaît plus de ces esprits pleins de force qui leur impriment un mouvement nouveau; l'art dramatique déchoit; la poésie perd la grandeur, et ne conserve plus que la grace. Les prosateurs sont plus heureux, ils montrent du sens, de la facilité, de l'élégance, et ne sont faibles que quand ils veulent atteindre à la haute éloquence. Une foule d'écrits utiles et instructifs se répandent; le savoir devient plus facile à acquérir, mais précisément pour cette raison il a souvent plus d'apparence que de réalité.

Un nouveau règne commence, cette circonstance allume les desirs du changement; on aspire à un état nouveau, toutes les pensées s'y dirigent, et les lettres

participent aussi à ce retour de force et d'activité. Cet élan présente un noble aspect ; on se plaît à voir cette ardeur de tant d'hommes vertueux et éclairés pour le bien de leur pays ; mais les meilleurs esprits s'égarent en de vaines illusions ; jamais on n'a eu tant de vanité et d'assurance ; on veut détruire sans savoir précisément pourquoi ; on veut tout créer de nouveau, dédaignant ce que le passé a légué ; ces folles prétentions sont punies. Tout s'écroule, rien ne se répare ; une longue suite de malheurs vient apporter l'expérience, rabattre l'orgueil des opinions, et inspirer le desir du repos. Enfin, arrive un nouvel état de choses, qui, après quelques incertitudes de l'esprit humain, lui imprimera une direction que l'on ne peut entrevoir, tant qu'il sera encore troublé par le souvenir trop présent de nos déplorables agitations.

Ainsi s'est écoulé le dix-huitième siècle, quand, par la rapide succession des

temps, un grand nombre de périodes pareilles aura passé sur les tombeaux des hommes, et peut-être sur ceux des peuples, ce siècle ne demeurera pas inconnu dans la foule des siècles écoulés. Il ne sera pas confondu avec ceux qui ne rappellent aucun souvenir dans la mémoire des hommes. La marche de l'esprit humain, le but où il est parvenu, y ont été si remarquables qu'il attirera toujours les regards de la postérité. Ce n'est pas enfin de renommée qu'il aura manqué; et s'il était permis de former un vœu pour un avenir, dont une faible partie seulement nous appartient, nous souhaiterions que le siècle qui commence, ce siècle que nous avons vu naître et qui nous verra tous mourir, apportât à nos fils et à leurs enfans, non plus de gloire et d'éclat, mais plus de vertus et moins de malheur.

FIN.

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET.